

## Archimandrite Sakharov Sophrony

### La Prière, Expérience de l'éternité

« Le Seigneur est ineffablement généreux, mais Il se donne à nous dans la mesure où, dans notre liberté, nous sommes prêts à Le recevoir », écrivait le père Sophrony. Mystère de la personne humaine et de la prescience divine : il y a des êtres qui, dès leur baptême, sont dévorés par la soif de l'absolu. Né à Moscou en 1896 dans une famille orthodoxe et nombreuse, le père Sophrony est de ceux-là. Dès son plus jeune âge, il est tourmenté par les grandes questions métaphysiques. Très vite, il prend conscience du caractère tragique de l'existence humaine, par la grande littérature russe, mais aussi par l'histoire, qui s'embrase dans les carnages absurdes de la Grande Guerre, et dans l'eschatologie sanglante de la révolution d'Octobre. Officier dans les troupes du génie, le père Sophrony n'ira pas au front. Mais il sera incarcéré deux fois par la Tcheka, la police des bolcheviques, dans la prison moscovite de Lioubianka.

Alors que le monde extérieur bascule dans l'horreur et la barbarie, le père Sophrony connaît, lui, un véritable bouleversement intérieur : la « mémoire de la mort ». Non pas le simple memento mori cher à la tradition ascétique, mais une vertigineuse plongée de l'âme dans les gouffres du néant. Dans sa « mort », il a le sentiment que meurt en lui et avec lui tout ce qui a été englobé par sa conscience : le genre humain, le cosmos et même Dieu. Expérience puissante, dont il retire deux enseignements paradoxaux : une sensation profonde de la vanité de l'existence, une ouverture « en creux » au mystère de la personne - capable d'embrasser le créé et l'incrédé - et à la réalité de l'Être infini. « En creux », car, à dix-sept ans, l'idée lui vient un matin que l'absolu ne peut pas être « personnel », que l'éternité contenue dans l'amour évangélique n'est que de la sentimentalité et du « psychisme digne de mépris ». Abandonnant le Dieu vivant de son enfance, il se tourne alors vers le mysticisme de l'Orient non chrétien. Il pratique une forme de méditation orientale, travaille à dépouiller son mental de toute forme relative. Confondant l'individu et la personne, il sert, comme il le dira plus tard, « le dieu des philosophes qui, en réalité, n'existe pas ».

Parallèlement, il s'adonne à sa grande passion, la peinture, qu'il a étudiée à l'École nationale des beaux-arts à Moscou. Mais les troubles de la révolution bolchevique perturbent son travail. Il décide d'émigrer. Après un passage en Italie et en Allemagne, il arrive à Paris en 1922. Rapidement, il a l'occasion d'exposer dans ces illustres temples de l'art moderne que sont le Salon d'automne et le Salon des Tuileries. Recherche de l'invisible derrière le visible, la peinture, si elle lui procure des « instants de fine jouissance », ne le satisfait pas : « Les moyens dont je disposais étaient impuissants à rendre la beauté qui règne dans la nature. » Et puis, un jour, Celui que le père Sophrony avait abandonné se manifeste à lui. Expérience bouleversante, à laquelle un texte de la Bible va donner son vrai sens: JE SUIS CELUI QUI SUIS (Ex 3, 14). Comment le Dieu sans commencement, créateur et maître de tout l'univers, peut-Il dire : « Je suis » ? « Tournant dans l'histoire de l'humanité », cette révélation à Moïse de l'Être absolu comme « personne », « hypostase », est pour le père Sophrony un véritable chemin de Damas. « Grand est le mot « Je », écrit-il. Il désigne la personne. Seule la personne vit réellement. Dieu est vivant parce que hypostatique. Le contenu de cette vie, c'est l'amour. Parce que Dieu dit « Je », l'homme peut dire « tu ». Dans 8 mon « je » et dans son « tu » se trouve tout l'Être : et ce monde et Dieu. Hors et au-delà de Lui, il n'y a rien. Si je suis en Lui, alors moi aussi « je suis mais si je suis hors de lui, je meurs. »

« Fait suprême et primordial de l'Être », ce principe hypostatique a un nom et un visage, redoutables de force et de sainteté : Jésus-Christ. « Sans Lui, je ne connais ni Dieu ni l'homme

», écrit le père Sophrony. Qui contemple dans le Fils incarné du Père le dessein prééternel de Dieu sur l'homme : le salut comme déification. « L'homme est plus qu'un microcosme, il est un microthéos. » Puisque le Créateur, prenant une forme d'esclave, s'est rendu en tout semblable à l'homme, l'homme a la possibilité de devenir en tout semblable à Dieu. Pour le père Sophrony, la sainteté n'est pas d'ordre éthique, mais ontologique : « Saint n'est pas celui qui a atteint un degré élevé dans le domaine de la morale humaine ou dans une vie d'ascèse et même de prière (les pharisiens aussi jeûnaient et disaient de « longues » prières), mais celui qui porte en lui le Saint-Esprit. »

Joie infinie, cette autorévélation de Dieu est aussi pour le père Sophrony la source d'une « douleur qui sera le leitmotiv de toute sa vie en Dieu ». Car, en se révélant à lui tel qu'Il est, Dieu lui permet de se voir tel qu'il est, dans le fond le plus intime de son être. Illuminant son âme, l'Esprit saint lui fait voir la profondeur de son péché et de ses ténèbres intérieures. Péché non pas comme transgression d'une norme éthique, mais comme ignorance du Dieu véritable, refus de l'amour du Père, « séparation d'avec la source ontologique de notre être ».

Découvrant avec effroi son « cadavre intérieur », le père Sophrony entre alors dans « l'enfer du repentir ». Un don du ciel, « plus grand que de voir les anges », qu'il considère comme sa troisième naissance, après celle selon la chair et celle selon l'Esprit. Indignité, honte, désespoir, haine de soi, les sentiments les plus extrêmes le terrassent. Comme Pierre après son reniement, il verse des larmes « à se broyer les os ». Pourtant, loin de l'anéantir, cette souffrance métaphysique, pire que la plus grande douleur physique, refond sa nature créée, fait surgir en lui « un autre regard, une autre écoute, l'énergie d'une vie nouvelle ».

Du Feu qui consume les passions et purifie à la Lumière qui illumine, il y a un passage dont le père Sophrony recevra la grâce en 1924. La veille de Pâques, juste après la communion, Dieu en effet le visite et lui donne de contempler la Lumière incréée de son Royaume. « Je la perçus comme une touche de l'éternité divine sur mon esprit. Douce, remplie de paix et d'amour, elle demeura avec moi pendant trois jours. Elle dissipa les ténèbres du néant qui se dressaient devant moi. Je ressuscitai et, en moi et avec moi, le monde entier était ressuscité. Le seul véritable esclavage est celui du péché. La seule véritable liberté, c'est la résurrection en Dieu.

»

Liée à sa connaissance pratique de la mystique orientale, cette expérience de la Lumière incréée, qu'il ne cessera d'approfondir, donnera au père Sophrony une vision pénétrante des différents modes de contemplation, divine, humaine ou démoniaque. Son discernement en fera, dès son installation en Occident, un interlocuteur privilégié de nombreux aventuriers de l'esprit. Nul mieux que lui n'a montré les illusions et dangers de certaines formes de gnose et de mystique naturelle, fondées sur les méthodes psychotechniques : confusion entre la Lumière incréée (qui vient de Dieu) et la lumière créée de l'intellect (qui n'est que son reflet), autodéification via l'identification de la nature de l'homme à celle de Dieu, pacification intérieure qui n'est souvent qu'une forme de « quiétisme », incompatibilité entre la méditation (détente) et la prière (tension extrême), dissolution de la personne humaine dans « l'immuable océan de l'absolu impersonnel ». Pour le père Sophrony, « la vision de la Lumière incréée est indissolublement liée à la foi en la divinité du Christ ». Elle en découle et la confirme.

Nombreux sont les guénoniens, schuoniens, bouddhistes et autres gnostiques que le Christ a convertis à partir de leur rencontre avec le père Sophrony. 10

À l'évidence, Pâques 1924 marque un tournant dans la trajectoire du père Sophrony. L'Esprit saint, comme il le dira, « a versé dans son cœur une inspiration qui ne le quittera plus ». Il lui a donné la « folle audace » nécessaire pour être chrétien. Une vie nouvelle commence. Il se plonge à corps perdu dans la prière, « Vivante rencontre de notre personne créée et de la Personne divine ». Il se sent placé devant un choix radical : soit l'adoption filiale par Dieu le Père, soit les ténèbres du non-être. « Il n'y a pas de voie intermédiaire », estime-t-il. Dans son cœur, une bataille terrible oppose son amour du Christ à sa passion de l'art, qui « le possède

comme un esclave ». Après des mois de déchirement intérieur, tel Abraham prêt à sacrifier ce qu'il a de plus cher, il abandonne la peinture.

Désireux de consacrer sa vie à Dieu, le père Sophrony entre alors à l'institut Saint-Serge, qui vient de s'ouvrir à Paris. Mais les études ne le satisfont pas. Il trouve qu'on y parle moins de Dieu que sur Dieu et autour de Dieu. Jusqu'à la fin de sa vie, il gardera une attitude critique à l'égard de la théologie académique. Utile à la vie historique de l'Église, la science théologique ne l'est, selon lui, ni au salut personnel ni à la connaissance véritable de Dieu. Motif : « Elle ne donne qu'une compréhension intellectuelle, mais n'élève pas réellement dans le domaine de l'Être divin. » Pour le père Sophrony, fidèle disciple de saint Silouane (1866-1938), « le christianisme n'est pas une doctrine, mais la vie ». La théologie n'est pas un exercice spéculatif, mais « l'état de l'être inspiré par la grâce divine ». La connaissance spirituelle n'est pas un savoir, mais « l'expérience, dans l'existence, de la communion avec Dieu ». Primat de l'expérience existentielle donc, mais qui n'exclut pas la nécessité, essentielle, d'une conscience dogmatique forte. Comme l'écrit le père Sophrony, « une vie juste est conditionnée par des conceptions correctes au sujet du Christ et de la Sainte Trinité. Inversement, la moindre déviation de la vérité dans notre vie intérieure dénature notre perspective dogmatique. »

En 1925, le père Sophrony part pour le mont Athos. Il devient moine au monastère russe Saint-Pantéléimon. Pour lui, le monachisme est, selon l'expression de Théodore Stoudite (8e-9e, siècle) qu'il aime à citer, la « troisième grâce ». C'est la vie céleste sur terre, le cœur spirituel de l'Église. Très vite, il reçoit la grâce de la prière incessante, « don de Dieu, lié à un autre don : le repentir ». Habité, transformé par la prière, il devient prière, colonne d'intercession entre la terre et le ciel. Le moine, pour lui, est l'icône de la Mère de Dieu. Il est celui qui prie pour le monde entier, selon le sacerdoce royal et prophétique de Melchisédek, sacerdoce universel et accessible à tous les chrétiens, supérieur spirituellement au sacerdoce hiérarchique selon l'ordre d'Aaron.

Au mont Athos, le père Sophrony fait également l'expérience de la perte de la grâce. Marqué par la « loi du péché », l'homme ne peut « garder en plénitude le don de l'amour divin ». Tôt ou tard, victime de ses passions, il a le sentiment que l'Esprit saint le quitte sous sa forme tangible. Car il suffit d'un rien, un simple mouvement d'orgueil, un retour complaisant de la conscience sur elle-même, pour que le cœur se ferme et que l'esprit s'obscurcisse. La chute, parfois, est telle que l'homme sombre dans l'acédie, maladie spirituelle que le père Sophrony définit par « l'absence de souci pour son propre salut ».

Selon le degré de la grâce reçue auparavant, cet abandon de Dieu peut être vécu comme un véritable « »: une angoisse, une détresse, une douleur proches de celles que le Christ a connues à Gethsémani et au Golgotha. Pour retrouver la grâce, c'est-à-dire transfigurer notre être en le dépouillant de ses passions, il va falloir une ascèse. Un combat intérieur. Un « processus de kénose totale » par lequel s'exprime notre désir de suivre le Christ, de lui ressembler plus parfaitement. « L'amour du Christ est une béatitude à laquelle rien dans le monde ne peut être comparé, écrit le père Sophrony. Mais, en même temps, aimer de l'amour du Christ, c'est boire son calice. L'amour de Dieu est kénotique. Il nous a commandé de L'aimer jusqu'à la haine de soi. »

Don gratuit de la grâce, abandon de Dieu, recouvrement de la grâce. Pour le père Sophrony, toute la vie spirituelle est dans ce triple mouvement. Lui-même n'aura de cesse de vivre « simultanément et les ténèbres de sa mort et l'espérance en Dieu qui nous sauve ». Cette oscillation entre l'enfer et la lumière, cet état paradoxal où l'âme est tantôt élevée jusqu'au ciel, tantôt précipitée dans les sombres vallées de l'enfer, marquera sa longue marche « au milieu des tourments » et deviendra l'une des clés de sa spiritualité.

De cette expérience brûlante, le père Sophrony ne pourra toutefois tirer profit qu'à partir du moment où, en 1930, événement capital de sa vie, il rencontre le bienheureux starets Silouane. Immédiatement, lui, l'intellectuel cultivé et féru de métaphysique, se met aux pieds de cet

homme simple, d'origine paysanne et presque illettré. Proche alors de l'impassibilité, vivant au plus haut degré l'amour des ennemis, le starets Silouane avait connu les états spirituels les plus extrêmes : la vision désespérante de sa damnation éternelle suivie, le temps d'un éclair, par la vision du Christ dans sa lumière éclatante. Vers 1905, alors qu'Einstein annonçait les révolutions du xx<sup>e</sup> siècle par sa théorie de la relativité, ce saint moine avait reçu du Christ une parole de salut pour notre temps : « Tiens ton esprit en enfer et ne désespère pas. »

Pour le père Sophrony, cet appel à l'autocondamnation permanente est l'expression la plus parfaite de la voie kénotique du Christ, le chemin le plus direct et le plus sûr vers la perfection. C'est en nous abaissant comme indignes de Dieu, en nous condamnant aux tourments éternels de l'enfer que nous anéantirons en nous toute passion, que nous rendrons notre cœur humble et libre de recevoir l'amour divin. Car « une chose est l'humilité ascétique, une autre l'humilité du Christ ». La première - relative - consiste à se voir « pire que tous » ; elle est le fruit d'un terrible combat contre les pensées. La seconde - absolue - est « un attribut de l'amour divin qui se donne sans mesure » ; elle est l'action en nous de l'Esprit saint quand nous vivons toute l'humanité, l'Adam total, comme nous-mêmes.

Le starets Silouane s'endort dans le Seigneur le 24 septembre 1938. Au printemps suivant, le père Sophrony part vivre comme ermite dans une « cellule » à Karoulia, au cœur du « désert » athonite. Histoire de mettre à l'épreuve la fidélité de son amour pour le Père, d'approfondir sa connaissance des réalités divines, mais surtout d'aller jusqu'au bout de son repentir et de sa kénose. Là, dans la solitude, il connaît des instants de prière pure. Dans une telle prière, face à Face avec Dieu, sans images ni pensées distrayantes, l'intellect et le corps sont parfaitement unis au cœur ; l'esprit est entraîné dans l'infini immense, lumineux et sans nom de l'éternité divine, au-delà des limites de l'espace et du temps. À cet égard, le procédé littéraire que le père Sophrony utilise dans le dernier chapitre de cet ouvrage : La prière, expérience de l'éternité ne trompe personne : le « vénérable ascète » qu'il interroge pour l'initier aux mystères de la Lumière du Thabor lui ressemble trop pour ne pas être lui-même. Par la bouche de l'ancien « Jugé digne de contempler cette Lumière » - figure derrière laquelle il se cache et qui manifeste son humilité -, c'est bien évidemment sa propre expérience qu'il nous communique.

Mais, nouveau paradoxe, alors même que l'homme « éprouve la présence du Dieu vivant jusqu'à en oublier le monde », la prière élargit son cœur et sa conscience aux dimensions du cosmos. Là, dans le « désert » de l'Athos, le père Sophrony entend les échos de la guerre jusqu'au fond de sa grotte. La nuit, surtout, les cris de l'humanité souffrante lui traversent le cœur. Comme le starets Silouane, il prie pour le monde entier, l'Adam total, avec les mêmes pleurs que pour lui-même. Il voit dans ces larmes, don de Dieu, un reflet de la prière du Christ à Gethsémani quand, « triste à en mourir, sa sueur devint comme de grosses gouttes de sang qui tombaient sur le sol » (Mt 26, 38 et Lc 22,44). Il réalise alors le 14<sup>e</sup> sens profond de la parole du Christ : « Tu aimeras ton prochain comme toi-même. » Ce commandement, selon lui, indique moins la mesure dont il faut aimer qu'il ne révèle la communauté ontologique du genre humain, brisée par le péché originel, déjà restaurée par le Christ dans son incarnation-mort-résurrection, et à actualiser par chacun dans l'amour. Aimer de l'amour du Christ, c'est inclure dans son existence personnelle la vie de l'humanité entière; c'est prendre sur soi tout le mal du monde comme son propre mal; c'est intégrer dans son repentir pour ses propres chutes les péchés de son prochain.

« Prier pour les hommes, c'est verser son sang », disait saint Silouane. Une telle prière, cependant, ne va pas de soi. Don de l'Esprit, elle suppose un repentir parfait. Essentielle car salvatrice, elle est aussi frappée d'impuissance. Car, comme le dit le père Sophrony, « rien ni personne ne peut priver l'homme de sa liberté de céder au mal, de préférer les ténèbres à la lumière. Les hommes construisent eux-mêmes leur enfer. » Et le pire enfer, le plus grand péché, c'est la guerre. Contre cette malédiction, que peut le chrétien ? En cette fin de siècle

où, de l'Irlande au Caucase, en passant par l'ex-rougoslavie et le Proche-Orient, les fanatismes de tous ordres, religieux, nationalistes, ethniques, ensanglantent les terres de l'ancienne Chrétienté, il convient plus que jamais de se souvenir du double message de saint Silouane et du père Sophrony. D'abord, l'universalité du Verbe incarné de Dieu : « Je ne connais pas de Christ grec, russe, anglais, arabe, dit le père Sophrony. Le Christ, pour moi, est tout, l'Être supracosmique. Dès que nous limitons la personne du Christ, en l'abaissant par exemple au plan des nationalités, nous perdons tout et tombons dans les ténèbres. » Ensuite, l'amour des ennemis. Pour le père Sophrony, ce commandement du Christ est ni plus ni moins que la pierre angulaire de l'Évangile. C'est le seul remède à tous les maux, le critère ultime et indépassable de la vraie foi, de la véritable communion avec Dieu, de la vérité dans l'Église. Qui a la force de l'amour pour les ennemis connaît le Christ en esprit et en vérité. Qui, en revanche, ne l'a pas est encore prisonnier de la mort, n'est pas encore « orthodoxe », c'est-à-dire ne connaît pas encore « Dieu tel qu'Il est ».

Concrètement, à quoi reconnaît-on l'amour des ennemis ? Au fait que l'on préfère être tué que tuer, dit le père Sophrony. « Il ne faut pas tuer nos ennemis, mais les vaincre par l'amour. Se souvenir que le mal absolu n'existe pas, que seul est absolu le Bien sans origine. Le commandement de ne pas résister au méchant (Mt 5, 39) est la forme la plus efficace de la lutte contre le mal. » Lutter par la force, c'est substituer une violence à une autre violence, entretenir la dynamique du mal. La victoire obtenue par la force est toujours une honte pour l'humanité. Par nature, elle ne dure pas éternellement. La victoire des martyrs et des saints est, elle, en revanche, une véritable gloire. Elle demeure pour les siècles des siècles. À preuve, l'histoire récente de la Russie, pour laquelle le père Sophrony ne cessait de prier et dont il relevait le caractère éminemment paradoxal: souffrances, crimes et drames infinis sur terre, moisson de saints au ciel et dans l'Église « Il n'y a pas de tragédie en Dieu, disait-il et répétait-il d'une autre manière dans La prière, expérience de l'éternité. La tragédie n'existe que pour l'homme dont le regard ne dépasse pas les confins de la terre. Le Christ a vécu la tragédie de toute l'humanité, mais en Lui-même, il n'y avait aucune tragédie. » Juste une incommensurable paix...

En 1941, le père Sophrony est ordonné prêtre au monastère Saint-Paul. Une année plus tard, il est élevé à la dignité de père spirituel. Il sera, dès lors, confesseur auprès de plusieurs monastères. Le début d'une paternité spirituelle, qui ne cessera de s'étendre après sa venue en Europe occidentale. Ironie du destin et clin d'oeil de la Providence: lui qui, alors qu'il était officier dans les troupes de camouflage, travaillait à rendre invisible le visible, allait maintenant oeuvrer à rendre visible l'invisible pour des milliers de disciples. Oui - et le chapitre qu'il consacre à la paternité spirituelle dans La prière, expérience de l'éternité le confirme -, le père 16 Sophrony fut un vrai starets. Un homme en Christ soucieux d'incarner le Logos dans l'histoire et le cosmos, de transfigurer l'histoire et le cosmos dans la Lumière du Logos. Un homme de silence par qui le Verbe parle, qui nous engendre à nous-mêmes et à la vie en Christ par sa parole inspirée. Un homme de parole, enflammé comme le psalmiste, capable de dialoguer d'égal à égal avec tout un chacun, de l'enfant au philosophe le plus sophistiqué en passant par l'ouvrier le plus simple. Un homme-prière, qui fait don de sa première pensée à Dieu et reçoit de Lui les réponses aux mille et une questions de ses visiteurs. Un homme porteur de l'Esprit, qui sait lire dans les cœurs, participer à leurs joies et à leurs souffrances, les ouvrir à l'action de la grâce. Parler avec le père Sophrony, c'était être irrésistiblement amené à un déplacement, à un dépassement: du psychologique au spirituel, des inévitables détails et défauts de la vie quotidienne à l'« unique nécessaire », de notre petit « moi » aux dimensions cosmiques de l'Adam total, de la logique du monde à la « perspective inversée » de l'Évangile.

Vers la fin de 1943, faisant suite à une demande ancienne des moines du monastère Saint-Paul, le père Sophrony quitte Karoulia pour l'ermitage de la Sainte-Trinité, près de Néa Skiti.

Les conditions de vie y sont très dures, car la grotte, isolée et pourvue d'une petite chapelle, est en proie à d'importantes infiltrations d'eau. La santé du père Sophrony en pâtit et, au bout de deux ans, il doit renoncer. Il séjourne quelque temps au skite Saint-André, qui appartient au monastère de Vatopeidi. C'est alors qu'il ressent la nécessité intérieure de faire connaître au monde l'expérience spirituelle du starets Silouane. Malade, troublé dans son hésychia par le climat anti-slave qui règne au mont Athos, il quitte la Sainte Montagne pour la France en février 1947. Une année plus tard, il publie les écrits du starets Silouane. Il les accompagne d'une analyse très profonde de sa vie et de sa pensée. Car, entendues d'en-haut, les « paroles de vie éternelle » de Silouane sont si simples, si transparentes, que leur profondeur théologique, le haut degré de perfection spirituelle dont elles témoignent, échappent aux plus grandes intelligences de l'époque. Traduit depuis en d'innombrables langues, l'ouvrage - *Starets Silouane, moine du mont Athos* (Éditions Présence) - est devenu un classique de la littérature ascétique orthodoxe. Pour le père Aimilianos, higoumène du monastère Simonos Petra (mont Athos), il constitue même une « nouvelle philocalie ». L'intuition du père Sophrony et son témoignage porteront leurs fruits. En 1988, le starets Silouane sera canonisé par le patriarcat de Constantinople.

Victime d'une grave maladie, mal remis des suites d'une importante opération en 1951, le père Sophrony ne peut retourner à la Sainte Montagne où, contrecoup de la Guerre froide, la situation s'est fortement dégradée pour les moines d'origine slave. Il reste donc dans cette Russie miniature de l'émigration qu'est Sainte Geneviève-des-Bois, près de Paris. Attirées par son rayonnement spirituel, plusieurs personnes d'horizons divers se rassemblent autour de lui. En 1959, après avoir vainement cherché en France un lieu plus favorable où développer une forme de vie communautaire, le père Sophrony part pour l'Angleterre avec une poignée de disciples. Le groupe s'installe à Tolleshunt Knights (Essex), dans un vieux presbytère désaffecté. Le monastère Saint-Jean-Baptiste est né, du nom de la première chapelle ornée d'icônes peintes par le père Grégoire Krug.

Avant-hier cénobite, hier ermite et maintenant starets au cœur du monde : la trajectoire du père Sophrony est exemplaire. En Grande-Bretagne, tout son effort sera de construire une « famille spirituelle », unie dans l'amour et la recherche de l'« unique nécessaire ». Difficile en découvrant son monastère de ne pas penser à l'esprit mystique de saint Serge de Radonège (14<sup>e</sup> siècle) et, plus encore, à saint Nil Sorsky (xv<sup>e</sup> siècle). Comme ce dernier, malgré sa méfiance à l'égard de la théologie académique, il donne une grande valeur à l'activité intellectuelle. Comme lui, le respect de l'unicité de la personne prime sur la règle. Ce n'est pas le typikon 18 (ensemble des règles rituelles et coutumes de l'Église), mais la volonté et la pleine conscience de vivre dans l'Esprit du Christ qui créent l'unité de la communauté. Ce n'est pas le respect des prescriptions alimentaires extérieures, mais la lutte intérieure contre les pensées et l'attention de l'intellect à la vie de la Sainte Trinité qui font le sens et l'essence du jeûne. L'ascèse n'est pas un but en soi, mais un moyen pour nous libérer du péché, purifier notre cœur, recevoir la grâce, conformer notre volonté à celle de Dieu, « acquérir l'amour qui nous a été commandé par le Christ ». Le grand danger d'une règle, dans la vie monastique comme ailleurs, c'est d'inciter la personne à se mettre en ordre avec elle, de développer une « conscience en forme de détroit des Dardanelles » trop étriquée pour saisir la « majesté supracosmique du Christ ». La seule règle qui vaille, en réalité, c'est le Christ, avec lequel, justement, on ne peut jamais « être en règle », face auquel notre repentir n'aura pas de fin sur terre.

Le monastère Saint-Jean-Baptiste n'aura donc pas de règle, mais un horaire. Une structuration de la journée en trois temps forts: les repas, les travaux et surtout la prière, liturgie et invocation du Nom. Pour le père Sophrony, la liturgie n'était pas simplement « l'acte d'une foi respectueuse, mais la contemplation du Dieu-homme à l'oeuvre, la Pâque du Seigneur constamment présente parmi nous. » Il disait : « Si le salut en Christ est l'unique but de notre

vie, tout ce que nous faisons peut devenir acte de prière. Notre quotidien doit être une liturgie ininterrompue. »

Le fondement spirituel du monastère Saint-Jean -Baptiste sera, bien sûr, l'enseignement de saint Silouane. Pas de recherche d'états mystiques particuliers, de contemplations sublimes, mais une vie simple, eucharistique, évangélique. À la suite du Christ, « partout où Il va » (Ap 14, 4). Si le but est clair - accomplir son salut, être déifié -, le moyen ne l'est pas moins: faire des commandements du Christ la loi unique et immuable de l'être. Pour le père Sophrony, très inspiré par saint Grégoire Palamas (xiv siècle), les 19 commandements ne sont pas des normes éthiques, mais des « énergies divines ». Ils sont le reflet sur terre de la vie éternelle : « En demeurant dans ses commandements, nous devenons organiquement pareils au Christ. Sa vie devient notre vie, sa conscience notre conscience, sa pensée notre pensée. »

Ces commandements du Christ, qui ouvrent ici-bas la porte des cieux, le père Sophrony les condensera dans une seule formule, liturgique, qu'il ne cessera de répéter: « Efforcez-vous de passer votre journée sans péché. » Sans péché, c'est-à-dire saintement. Sans blesser autrui, mais en se mettant à son service et en assumant ses éventuels manquements. Dans la conscience, tendue à l'extrême, de la présence permanente et invisible de Dieu, ici et maintenant : « Veillez à ce qu'il n'y ait rien d'impersonnel dans vos vies. Soyez attentifs à vivre comme si vous aviez à répondre de chaque mouvement de votre cœur et de votre intellect devant toute l'humanité. Que votre esprit demeure, jour et nuit, là où est le Christ. » Exigeante à l'extrême, cette attitude intérieure suppose une lutte sans répit contre les passions et leurs énergies cosmiques: les pensées. C'est à cette culture de l'esprit, véritable « science des sciences » pour laquelle on ne reçoit un diplôme que dans l'au-delà, que le père Sophrony, qui en était un maître, exhortait ses enfants spirituels.

S'efforcer de vivre sans péché, prendre sur soi la faiblesse des autres. Simple et profond, ce programme spirituel était aussi, pour le père Sophrony, la voie vers l'unité des chrétiens. « Que chacun, là où Dieu l'a placé, travaille à acquérir l'Esprit saint, et Dieu fera le reste. » Pour diverses raisons, le père Sophrony ne croyait guère à l'oecuménisme institutionnel. Mais il vivait, dans l'accueil et la charité, l'oecuménisme du cœur. À preuve, les quelque mille hôtes, dont bon nombre de non-orthodoxes, que le monastère Saint-Jean-Baptiste accueille chaque année. Par l'option légèrement naturaliste de son iconographie, son souci de célébrer la liturgie dans les langues vernaculaires, la constitution en office de la « prière de Jésus », l'important travail de traduction de ses disciples, ses dialogues et ses amitiés spirituelles avec de nombreux chrétiens d'autres confessions, le père Sophrony aura été, pour reprendre l'expression d'Olivier Clément, un véritable « passeur » entre l'Orient et l'Occident chrétien, l'un des grands témoins de ce siècle de l'universalité de l'Orthodoxie.

Après des débuts difficiles, dans un environnement à la fois indifférent et suspicieux, le monastère Saint-Jean-Baptiste grandira peu à peu pour compter, aujourd'hui, quelque vingt-cinq moines et moniales d'une douzaine de nationalités différentes. En 1965, il entre dans la juridiction du Patriarcat oecuménique de Constantinople et devient stavropégique. Retrouvant ses charismes d'antan, le père Sophrony ouvre un atelier d'iconographie ; avec ses moines et surtout ses moniales, il orne de fresques le réfectoire et la nouvelle église, dédiée aujourd'hui à saint Silouane. Il prend aussi la plume et écrit livres et articles. Il publiera, en français, *La vie est la mienne* (Éd. du Cerf, 1981), *La Félicité de connaître la voie* (Labor et Fides, 1988), *De vie et d'esprit* (Le sel de la terre, 1992) et surtout son autobiographie spirituelle : *Voir Dieu tel qu'Il est* (Labor et Fides, 1984).

Moine, ermite, prêtre, confesseur, père spirituel, fondateur de monastère, iconographe, auteur liturgique, écrivain, épistolier, « Missionnaire », les charismes du père Sophrony furent innombrables. Multiple, sa personnalité fut aussi profondément paradoxale. Car si sa vie spirituelle fut comme une « ligne à haute tension » « entre le jardin de Gethsémani et le mont Thabor, son activité apostolique s'est tout entière développée entre nova et vetera, nouveauté

et tradition. Héritier de saint Irénée de Lyon (2<sup>e</sup> siècle) dans sa lutte contre le gnosticisme et sa vision « récapitulatrice » de l'Adam total, disciple de saint Macaire d'Égypte (I<sup>er</sup> siècle) dans sa conception de la grâce, cousin de saint Maxime le Confesseur (VI-VII<sup>e</sup> siècle) dans sa double nature d'ascète et de métaphysicien, frère de saint Syméon le Nouveau Théologien (X-XI<sup>e</sup> siècle) par la vénération de son maître et sa verve autobiographique, 21 palamite dans son approche de la Lumière incréée et des commandements du Christ, enfant de la longue tradition russe du Christ kénotique, le père Sophrony est complètement immergé dans la tradition de l'Église. Mais, en même temps, celle-ci ne fut jamais pour lui simplement synonyme de répétition et de conservation. Ainsi, il n'a pas hésité à imaginer de nouveaux symboles (la terre au centre du cosmos, surmontée d'une croix byzantine), à innover iconographiquement (judas quittant la Sainte Cène), à créer des prières liturgiques, à permettre le développement d'une communauté monastique « double » composée d'hommes et de femmes. Quand la tradition signifie création dans l'Esprit et réappropriation personnelle !

Le père Sophrony est, pour reprendre sa propre expression, entré « dans le silence et la Lumière de l'éternité » le 11 juillet 1993. Il allait avoir quatre-vingt-dix-sept ans. « Comment est-il possible d'unir l'esprit, ressemblance de l'Absolu, avec la terre ? », se demandait-il. Toute sa vie, il aura été travaillé par le mystère de l'homme, « esprit » pur et libre dans un corps soumis aux forces cosmiques. Ce mystère, on peut dire qu'il l'aura vécu de tout son être jusqu'à la fin. Tous ceux qui l'ont rencontré avant sa mort ont été frappés par le contraste entre l'extrême faiblesse de son corps, qui n'arrivait même plus à le porter, et la vivacité flamboyante de son intellect. Comme le disait l'un de ses proches, « la flamme de l'Esprit aura consumé et transfiguré en lui jusqu'à la dernière parcelle de matière. » 22

MAXIME EGGER

La prière, une création toujours nouvelle

La prière est une création toujours jaillissante et infinie, supérieure à tout autre art ou toute autre science. C'est par la prière que nous entrons en communion avec l'Être éternel et sans commencement. Autrement dit: la vie de Dieu, qui seul est réellement, entre en nous par ce canal.

La prière est l'acte de la sagesse suprême, d'une beauté et d'une noblesse qui surpassent tout. Dans la prière, notre esprit goûte une sainte et sobre ébriété. Mais les voies de cette création sont complexes. Des milliers de fois, nous expérimenterons aussi bien un élan enflammé vers Dieu que des chutes hors de sa Lumière. Souvent et de bien des manières, nous ressentirons l'incapacité de notre intellect de s'élever vers Lui; parfois nous nous trouverons pour ainsi dire à la limite de la démence et, avec un cœur douloureux, nous Lui exposerons notre état pitoyable: « Tu m'as donné le commandement d'aimer, et je l'accepte de tout mon être ; mais je ne trouve pas la force de cet amour en moi... Tu es Amour. Viens donc toi-même et demeure en moi. Accomplis en moi tout ce que tu nous as commandé, car ton commandement me dépasse infiniment... Mon intellect s'épuise à essayer de te saisir. Mon esprit ne réussit pas à pénétrer les secrets de ta vie... Je veux en tout accomplir ta volonté, mais mes jours s'écoulent dans d'inextricables contradictions... Je crains de te perdre à cause des mauvaises pensées qui se tapissent dans mon cœur, et cette crainte me crucifie... Viens donc et sauve-moi, car je me noie, comme tu as sauvé Pierre qui avait osé aller à ta rencontre sur les eaux de la mer » (voir Mt 14, 28-31).

Par moments, il nous semble que la prière agit trop lentement, sans commune mesure avec la brièveté de notre existence. Un cri s'échappe de notre poitrine: « Hâte-toi ! » Mais Dieu ne



répond pas toujours immédiatement à notre appel. Comme un fruit sur l'arbre, Il laisse notre âme brûler au soleil, être exposée aux assauts des vents glaciaux ou torrides, être torturée par la soif ou subir des pluies torrentielles. Mais si nous ne lâchons pas la frange de son manteau (voir Lc 8, 44), nous verrons l'heureux aboutissement de nos efforts.

Il nous est indispensable de demeurer en prière le plus longtemps possible, afin que la force invincible du Christ pénètre en nous et nous rende capables de résister à toutes les influences destructrices. Et lorsque cette force augmentera en nous, l'espérance en la victoire définitive nous remplira de joie.

La prière, assurément, restaure en nous le souffle divin que « Dieu insuffla dans les narines d'Adam », si bien qu'« Adam devint une âme vivante » (voir Gn 2, 7). Régénéré par la prière, notre esprit commence à s'émerveiller devant le grand mystère de l'Être. Tel un torrent impétueux, un enthousiasme d'un genre particulier submerge notre intellect : « L'Être... quel mystère merveilleux ! Comment est-il possible ?... Admirable est notre Dieu et admirable sa création. » Nous expérimentons le sens des paroles du Christ: « Moi, je suis venu pour que les hommes aient la vie et qu'ils l'aient en surabondance » (Jn 10, 10). En surabondance ! Oui, en vérité, il en est ainsi. 24

Cette vie est paradoxale, comme l'est tout l'enseignement du Seigneur : « le suis venu jeter un feu sur la terre, et comme je voudrais que déjà il fût allumé » (Lc 12, 49). À nous tous, descendants d'Adam, il nous est indispensable de passer à travers cette flamme céleste pour qu'elle consume les racines de nos passions mortifères, faute de quoi nous ne verrons pas ce feu se transformer en lumière d'une vie nouvelle. En effet, dans notre état de chute, la brûlure précède l'illumination, et non l'inverse. Ainsi donc, bénissons le Seigneur aussi pour l'action consumante de son amour.

Il y a encore beaucoup de choses que nous ne connaissons pas. Cependant, nous savons maintenant, fut-ce partiellement (voir 1 Co 13, 9), qu'il n'y a pas d'autre voie pour devenir « des fils de la résurrection » (Lc 20, 36), des fils de Dieu, pour régner avec l'Unique-engendré. Aussi douloureux soit le processus de notre re-création, quels que soient les tourments et parfois les agonies que Dieu nous fait traverser, tout, à la fin, sera béni. Si l'assimilation de la connaissance scientifique exige un labeur assidu durant de longues années, l'effort pour acquérir la prière est incomparablement plus ardu.

Lorsque l'Évangile et les épîtres deviennent notre réalité quotidienne, nous commençons à voir clairement à quel point nos conceptions antérieures de Dieu et de la vie en Lui étaient naïves. Mystérieuse est la sagesse de la révélation qui nous a été faite. Celle-ci dépasse de loin l'imagination de l'homme: « Ce que l'oeil n'a pas vu, ce que l'oreille n'a pas entendu, ce qui n'est pas monté au coeur de l'homme, tout ce que Dieu a préparé pour ceux qui l'aiment » (1 Co 2, 9). La moindre touche de l'Esprit divin est une gloire qu'on ne saurait comparer au contenu d'une vie sans Dieu.

La prière authentique qui nous unit au Très-Haut, n'est rien d'autre que la lumière et la force du ciel descendant sur 25 nous. Dans son essence, elle transcende notre plan d'existence ; elle n'a pas de source d'énergie dans ce monde. Si je me nourris bien pour que mon corps soit vigoureux, ma chair se révolte et ses exigences croissent: elle en a assez de prier. Si je mortifie ma chair par un jeûne rigoureux, cette douloureuse abstinence crée pour un certain temps un terrain favorable à la prière, mais ensuite mon corps s'épuise et refuse de suivre l'esprit. Si je fréquente des personnes de valeur, je peux éprouver une satisfaction intérieure, faire parfois une nouvelle expérience dans le domaine psychologique ou intellectuel, mais j'en reçois très rarement une impulsion pour la prière profonde. Si, sur le plan intellectuel, je suis doué pour le travail scientifique ou la création artistique, mon succès me servira de prétexte à la vanité ; et je serai alors dans l'impossibilité de trouver mon coeur profond, lieu de la prière spirituelle. Si je suis riche et que je cherche à tirer parti du pouvoir lié à la richesse, ou à réaliser certaines de mes idées, ou encore à satisfaire mes désirs esthétiques et culturels, mon

âme ne montera pas vers Dieu tel que nous l'avons connu par le Christ. Si je me retire au désert après avoir renoncé à mes biens, toutes les énergies cosmiques se liguèrent pour paralyser ma prière. Et ainsi de suite, sans fin.

La véritable prière adressée au Dieu véritable est une communion avec l'Esprit divin qui prie en nous; c'est Lui qui nous donne de connaître Dieu; c'est Lui qui élève notre esprit à l'état de contemplation de l'éternité. En tant que grâce venue d'en haut, l'acte de prier transcende notre nature terrestre. C'est pourquoi notre corps corruptible, incapable de s'élever dans la sphère spirituelle, lui résiste. Incapable de contenir l'Infini, notre intellect lui résiste aussi ; il est tiraillé par des doutes et rejette tout ce qui dépasse sa compréhension. Le milieu social dans lequel nous vivons s'oppose à la prière, car il organise sa vie en ayant d'autres buts, diamétralement opposés à elle. Les esprits hostiles ne la supportent pas. Mais seule la prière permet au 26 monde créé de renaître de sa chute, car elle triomphe de sa pesanteur et de son inertie par la grande tension de notre esprit pour observer les commandements du Christ. Le combat pour la prière est ardu, car les états de notre esprit varient. Parfois la prière coule en nous comme une puissante rivière, parfois notre cœur se dessèche. Veillons à ce que toute diminution de la force de prier soit aussi brève que possible. Prier signifie bien souvent exposer à Dieu notre état pitoyable : faiblesse, acédie, doutes, crainte, angoisse, désespoir, en un mot tout ce qui est lié aux conditions de notre existence. Exposer donc notre état, mais sans rechercher des expressions élégantes ou même une suite logique... Souvent, cette manière de s'adresser à Dieu marque le début d'une prière prenant la forme d'un dialogue.

Parfois nous serons portés par les vagues de l'Amour divin que, dans notre naïveté, nous prendrons subjectivement pour notre amour pour Lui. Voici comment cela s'est passé pour moi : je n'osais penser que, dans sa grandeur infinie, le Créateur de l'univers pourrait arrêter son attention sur moi, insignifiant et misérable que je suis. Je disais dans ma prière « Oh ! S'il était possible que tu m'aimes comme je t'aime ! ... Vois-tu combien mon cœur a soif de toi jour et nuit ? Incline-toi vers moi ; montre-moi ta face ; rends-moi tel que tu veux voir ceux que tu as créés, tel que toi, le Très-Saint, tu puisses m'accueillir et m'aimer... » Je ne savais ce que je disais (voir Le 9, 33). Je n'osais penser que c'était Dieu lui-même qui priait en moi.

Contempler la sainteté et l'humilité de Dieu frappe l'âme. Avec une grande dévotion et avec amour, elle se prosterne intérieurement devant Lui. Une pareille prière se transforme parfois en vision de la Lumière incréée. 27

Pour que nous reconnaissions les dons qui procèdent de Lui, Dieu nous abandonne pour un temps après nous avoir visités. L'abandon de Dieu produit une impression étrange. Dans ma jeunesse, j'étais peintre - je crains que, jusqu'à présent, le peintre ne soit pas tout à fait mort en moi. Ce don naturel était présent en moi. Je pouvais être épuisé, ne plus avoir de forces pour travailler, ne pas être inspiré, je savais cependant que ce don faisait partie de ma nature. En revanche, lorsque Dieu se retire, nous ressentons un certain effondrement dans notre être même; l'âme ne sait pas si celui qui est parti reviendra un jour. Dieu est autre, par sa nature. Il s'est caché, et je suis resté « vide » ; je ressens cette vacuité comme une mort. Sa venue m'avait manifesté quelque chose de doux au cœur et de merveilleux, dépassant mon imagination la plus audacieuse. Or, me voilà de nouveau plongé dans l'état qui me paraissait auparavant comme « normal » et satisfaisant, mais qui maintenant me fait frémir; je le ressens comme trop animal, trop bestial... J'avais été introduit dans le palais du grand Roi et j'avais su que j'étais son parent; mais maintenant, de nouveau, je ne suis plus qu'un vagabond sans gîte. L'alternance de nos états nous permet de saisir la différence qui existe entre les dons naturels et ceux qui descendent sur nous comme bienveillance d'en haut. C'est par une prière de repentir que j'avais été jugé digne de la première visite de Dieu, et c'est par une prière - encore plus fervente - que j'espère le faire revenir. Et, en effet, Il vient. Souvent, voire habituellement, Il modifie la forme de sa venue. Ainsi, je m'enrichis constamment de

nouvelles connaissances sur le plan de l'Esprit. Tantôt, c'est dans la souffrance, tantôt dans la joie, mais je progresse. Ma capacité de demeurer plus longtemps dans cette sphère auparavant inconnue augmente.

Tiens ton esprit fermement fixé en Dieu, et le moment viendra où l'Esprit immortel touchera ton cœur. Oh ! Cet effleurement du Saint des saints ! On ne peut le comparer à quoi que ce soit. Il ravit notre esprit dans le domaine de l'Être incréé. Il blesse le cœur d'amour, mais d'un amour différent de ce que l'on entend d'habitude par ce terme. La lumière de cet amour se répand sur toute la création, sur tout le genre humain dans son existence millénaire. Cet amour devient sensible au cœur physique, mais, par nature, il est spirituel, incréé, car il procède de Dieu.

L'Esprit divin, donateur de vie, nous visite lorsque nous demeurons dans l'état d'une humble disponibilité à son égard. Il ne fait pas violence à notre liberté. Il nous entoure délicatement de sa chaleur. Il s'approche de nous si discrètement que nous pouvons même ne pas Le remarquer tout de suite. Il ne faut pas s'attendre à ce que Dieu fasse irruption en nous par force, sans notre consentement. Oh ! Non ! Il respecte l'homme, s'humilie devant lui. Son amour est humble. Il nous aime, non de haut, mais comme une tendre mère aime son enfant malade. Quand nous Lui ouvrons notre cœur, nous avons l'irrésistible sentiment qu'Il nous est « familier », et l'âme se prosterne devant Lui dans une humble émotion d'amour.

L'amour divin, qui est la marque profonde de l'éternité vivante, ne peut pas ne pas souffrir en ce monde. Au cœur attendri par l'ascèse et par la visite de la grâce, il est parfois donné de vivre - ne serait-ce que partiellement - l'amour du Christ, amour embrassant toute la création avec une infinie compassion pour tout ce qui existe.

Maintenant, je suis prisonnier du Christ, mon Dieu. J'ai conscience d'avoir été appelé du néant à l'être ; par sa nature, l'homme n'est rien. Malgré cela, nous attendons de Dieu compassion et respect. Et, soudain, le Tout-Puissant se révèle à nous dans son indescriptible humilité. Cette vision émeut l'âme, frappe l'intellect et, involontairement, nous nous prosternons devant Lui. Mais, quelle que soit notre aspiration à Lui ressembler par notre humilité, nous nous voyons incapables d'atteindre son absoluté. 29

L'humilité du Christ est une force qui triomphe de tout. Dans la kénose du Christ et dans sa sollicitude pour nous, elle ne connaît pas de dégradation: immuable dans son essence, elle demeure divinement grande. Exprimée en paroles, elle paraîtra contradictoire. L'humilité est un attribut du Dieu d'Amour qui, dans son ouverture à l'égard de la créature, accepte avec douceur toutes les blessures de la part de ceux qu'Il a créés.

La vision de Dieu place l'homme dans la nécessité de se déterminer par rapport à Lui. Dans son essence, chacune de nos actions va inévitablement soit nous rapprocher, soit nous éloigner de Dieu. Toute activité doit donc être accomplie avec ce qu'on appelle la « crainte de Dieu ». L'âme craint non seulement une action franchement mauvaise, mais même une pensée qui pourrait affliger le Saint-Esprit qu'elle aime. La distance entre Dieu et nous est ineffablement grande. Nous nous considérons comme indignes du Saint des Saints ; notre cœur se brise en prenant douloureusement conscience de toute notre pauvreté. Nous ne comprenons pas tout de suite que, justement, ce phénomène est déjà le début de notre rapprochement de Dieu. Le premier commandement des Béatitudes - « Bienheureux les pauvres en esprit » - conduit pour ainsi dire organiquement aux degrés suivants: aux pleurs, à la douceur, à la faim et soif de justice, à la miséricorde, à la pureté de cœur, à la première et vive perception de notre filiation divine. Il nous conduit aussi à un pénible conflit avec le monde des passions, à une rupture avec ceux qui ne cherchent pas le Royaume de la justice. Il nous mène enfin aux persécutions, aux insultes, aux médisances et au reste. Lorsque la résistance de l'esprit chrétien à l'esprit de ce monde atteint son apogée, la vie du disciple du Christ ressemble à une crucifixion, fût-ce sur une croix invisible. Cette période est effrayante mais, en même temps, salutaire: par les souffrances intérieures de notre esprit, bien souvent liées à des calamités

extérieures, nous triomphons des passions, nous nous libérons de l'emprise du monde et même de la mort. Alors commence notre ressemblance au Christ crucifié.

Cependant, même arrivés à ce degré supérieur, il nous faut garder l'humilité de l'esprit.

L'expérience elle-même le montre : dès que la satisfaction de soi remplace le sentiment de « pauvreté », toute cette échelle des ascensions spirituelles s'effondre et notre maison est laissée déserte (voir Mt 23, 38). Dieu n'est plus avec nous. Et il en sera ainsi tant que notre cœur n'aura pas retrouvé l'humilité et n'aura pas crié vers Lui avec douleur. Grâce aux alternances de ces expériences, l'âme parvient à saisir le mystère des voies du salut. Elle redoute tout ce qui est contraire à l'humilité. Sa prière se purifie. L'intellect et le cœur ne se laissent attirer par rien d'étranger, ne désirent rien si ce n'est Dieu. Dans celui qui prie de tout son être, se répand la force d'une vie nouvelle qui le fait monter au degré suprême ; il commence à connaître un mode d'existence non plus terrestre mais céleste.

Notre existence terrestre est conditionnée par le temps et l'espace. Mais qu'est-ce donc que le temps? Diverses définitions sont possibles. Le temps est le « lieu » de notre rencontre avec le Créateur. Il est le moyen d'actualisation du dessein de Dieu sur la création: « Mon Père est à l'œuvre jusqu'à présent, et j'œuvre moi aussi » (Jn 5, 17). La création n'est pas encore achevée : « Marchez tant que vous avez la lumière, de peur que les ténèbres ne vous saisissent; celui qui marche dans les ténèbres ne sait pas où il va. Tant que vous avez la lumière, croyez en la lumière, afin de devenir des fils de lumière » (Jn 12, 35-36). À chacun de nous est dévolu un certain « temps propre », certes bref mais suffisant pour parvenir au salut. L'idée créatrice de Dieu se réalise dans la création : « Car rien n'est impossible à Dieu » (voir Lc 1, 37). Au Golgotha, le Seigneur dit avant de mourir : « C'est achevé » (Jn 19, 30). Un autre moment viendra où une parole semblable sera de nouveau proférée ; il en est fait mention dans l'Apocalypse: « Alors l'Ange [...] leva la main droite au ciel et jura par Celui qui vit dans les siècles des siècles qu'il n'y aurait plus de temps » (Ap 10, 5-6).

Tant que nous serons dans ce « corps de péché », et par conséquent aussi dans ce monde, la lutte ascétique contre « la loi du péché » qui agit dans notre chair ne cessera pas (voir Rm 6, 6 ; 7, 23). Nous voyant incapables de vaincre cette mort par nos propres efforts, nous tombons dans un certain désespoir au sujet de notre salut. Aussi étrange cela soit-il, il nous est indispensable de vivre cet état pénible, de le revivre des centaines de fois, pour qu'il se grave profondément dans notre conscience. Il nous est utile de passer par cette expérience de l'enfer. Lorsque nous portons en nous ce tourment durant des années, voire des décennies, il devient le contenu permanent de notre esprit, une plaie durable sur le « corps » de notre vie. Le Christ Lui-même conserva les traces des clous de la crucifixion sur son corps, même après la résurrection : « Jésus vint et se tint au milieu d'eux et Il leur dit: " Paix à vous ! » [...] Il leur montra ses mains, ses pieds et son côté » (Jn 20, 19-20).

À partir de l'expérience des tourments de l'enfer, doit naître une prière pour tout le genre humain comme pour soi-même (voir Mt 22, 39). Des étroites limites de notre individualité, nous transférons en esprit chacun de nos états à toute l'humanité. De cette manière, chacune de nos expériences devient une révélation de ce qui s'est accompli au cours des siècles dans le genre humain, et notre identification spirituelle avec lui devient une réalité tangible.

Le Seigneur nous a révélé le vrai sens du commandement: « Tu aimeras ton prochain comme toi-même », dans son universalité divine. Auparavant, dans les limites de la loi de Moïse, ce commandement avait un champ d'application restreint<sup>32</sup> et ne visait que le peuple hébreu: « Tu ne te vengeras pas et tu ne garderas pas de rancune envers les enfants de ton peuple. Tu aimeras ton prochain comme toi-même » (Lv 19, 18). Or, le Christ l'a étendu à tous les hommes, pour tous les siècles. « Vous avez entendu qu'il a été dit: " Tu aimeras ton prochain et tu haïras ton ennemi. " Eh bien moi je vous dis: aimez vos ennemis, bénissez ceux qui vous maudissent, faites du bien à ceux qui vous haïssent, et priez pour vos persécuteurs et pour ceux qui vous maltraitent, afin de devenir fils de votre Père qui est aux cieux! » (Mt 5, 43 -

45). C'est le Fils unique de notre Père céleste qui nous a donné cette connaissance, dans l'Écriture par son entretien avec le légiste (voir Lc 10, 27 s.) et dans notre propre vie par son Esprit saint. Tout cela, Il l'a accompli lui-même en plénitude, à la perfection, à Gethsémani et au Golgotha. Et nous, quand nous entrons dans l'esprit de ce commandement, nous devenons semblables à Dieu.

Bien des fois, j'ai été désespéré par mon incapacité de demeurer constamment dans l'esprit des commandements du Christ. Durant ces heures amères, je pensais : « Le Seigneur a dit qu'Il n'était pas de ce monde (voir Jn 8, 23). Il est descendu du ciel (voir Jn 3, 13). Mais moi, justement, je suis entièrement de ce monde, de cette terre que je foule de mes pieds. Lui, " étant aux cieux ", ne s'est pas séparé du Père lorsqu'Il vivait avec nous. Comment donc serait-il possible que je sois là où Il est? Il est saint, alors que moi je ne puis m'arracher du " corps " de l'Adam universel qui, dans sa chute, changea ce monde en enfer, " le plongea dans le mal " (voir 1 Jn 5, 19) où, moi aussi, je gis maintenant avec lui. »

Que signifie « ne pas être de ce monde » ? Rien d'autre que « naître d'en haut ». Je ne voyais pas de terme à mon malheur. Renoncer à chercher l'union avec Lui, impossible ! Me condamner à être séparé de sa Lumière, ce serait un enfer qui me remplit d'horreur.

Malheur à moi qui suis né dans le péché! Qui me sauvera des ténèbres extérieures? Qui transfigurera ma nature de manière qu'elle devienne capable d'être inséparablement unie à Celui qui est Lumière et en qui il n'y a nulles ténèbres ?

J'ai été conçu dans le péché. J'ai reçu un héritage incroyablement lourd: la chute d'Adam. Une chute aggravée au cours des siècles par ses fils. Une chute à laquelle j'ajoute, moi aussi, chaque jour quelque chose. Je me lamente de me voir ainsi. Et lorsque mes lamentations m'épuisent, me conduisent au seuil de la mort et que, sans secours, je suis suspendu au-dessus d'un abîme de ténèbres, alors, d'une manière inexplicable, un léger souffle d'amour vient d'un autre monde, accompagné de la Lumière. Assurément, c'est une naissance d'en haut; pas encore totale, mais quand même une délivrance du sombre pouvoir de la mort, l'aube de l'immortalité. Certes, une longue ascèse nous attend encore afin que le don de Dieu se développe en nous. Et lorsque ce don merveilleux commence à mûrir et que, par son parfum, il pénètre les pores de notre « corps de péché » (Rm 6, 6), la crainte de la mort nous quitte, et nous nous affranchissons de « l'esclavage » (voir He 2, 15) aux formes innombrables. Alors, dans la sainte liberté que nous avons trouvée, nous désirons le bien pour tous les hommes. L'amour du Christ nous inspire une prière de compassion pour tous les hommes; l'âme aussi bien que le corps y participent. Dans une telle prière, les afflictions endurées pour le péché du frère nous font communier à la passion rédemptrice du Seigneur : « Le Christ a souffert pour nos péchés, juste pour les injustes. [...] Le Christ a souffert pour nous, nous laissant un exemple, afin que nous suivions ses traces » (1 P 3, 18 ; 2, 21). Être crucifié avec Lui est un don de l'Esprit saint. Notre Père céleste se réjouit lorsque nous nous affligeons en voyant les faux pas de nos frères. Selon l'esprit du commandement « aime ton prochain comme toi-même », nous devons avoir de la compassion les uns pour les autres ; il est nécessaire que se crée une solidarité qui nous unisse tous devant la Face de Dieu, notre Créateur.

Les tourments que l'âme endure en priant pour le salut des hommes, renferment une force vivifiante et une joie sainte. Le caractère non point terrestre mais déiforme de la vie chrétienne réside en ce qu'en elle s'unissent d'une manière merveilleuse l'affliction et la joie, la profondeur et la hauteur, le passé, le présent et l'avenir de l'histoire multiséculaire de la terre. De même que le soleil envoie ses rayons dans toutes les directions, remplissant tout l'espace de chaleur et de lumière, de même la lumière et la chaleur de l'amour du Christ franchissent toutes les barrières et entraînent notre esprit dans l'infini. Quel poète trouvera les mots justes pour exprimer notre reconnaissance et notre étonnement devant la vie qui nous a été donnée ? En elle, mourir se transforme par la résurrection en vie éternelle : « Celui qui perdra sa vie à cause de moi, la trouvera » (Mt 16, 25). « En vérité, en vérité, je vous le dis, si le grain de blé

tombé en terre ne meurt pas, il demeure seul; mais s'il meurt, il porte beaucoup de fruit. Qui aime sa vie la perd; et qui hait sa vie en ce monde la conservera en vie éternelle » (Jn 12, 24-25).

Le cheminement pour assimiler la révélation donnée d'en haut à l'humanité nous paraît lent, et cela non seulement dans le combat ascétique de chacun d'entre nous, mais encore dans la vie de l'humanité dans son ensemble. Voici deux exemples: 1) après la révélation du Sinaï -« JE SUIS CELUI QUI SUIS » -, il fallut quinze siècles pour qu'apparaisse au sein du peuple juif un petit nombre de personnes capables d'appréhender son accomplissement par le Nouveau Testament (voir Mt 5, 17-19); 2) vingt siècles ont passé depuis le moment où, dans la Lumière incréée sur le mont Thabor puis dans la descente du Saint-Esprit 35 dans la chambre haute de Sion, la révélation parfaite de Dieu comme Sainte Trinité fut donnée au monde. Or, y en a-t-il beaucoup qui l'ont assimilée ? Comme il est difficile de s'approprier la vie divine! Même ceux qui aiment l'avènement du Christ - de l'Agneau de Dieu - ne peuvent contenir la plénitude de la bénédiction répandue sur eux. Ceux qui, dans un ardent élan de foi, prennent sur leurs épaules la croix et suivent le Christ (voir Mt 16, 24) souffrent durant toute leur vie. Ils sont confortés par l'espérance qu'après leur départ d'ici-bas, ils entreront dans la sphère lumineuse « où Il est » : « Si quelqu'un me sert, qu'il me suive, et où je suis, là aussi sera mon serviteur. Si quelqu'un me sert, mon Père l'honorera » (Jn 12, 26).

Aussi ardente soit la foi du chrétien, la tâche de « transfigurer notre corps de misère » pour qu'il devienne « conforme au corps du Seigneur » (voir Ph 3, 21), nécessite de longues années de labeur ascétique dans le jeûne et dans la prière de repentir. Dans le long cheminement de cette ascèse se révèlent les dimensions, jusqu'alors méconnues, de la chute d'Adam. Cette vision n'est pas accordée à tous dans la même mesure. Il y a des cas - certes peu fréquents - où l'Esprit divin fait passer celui qui se repent par des abîmes infranchissables pour d'autres. La foi en Dieu doit être libre de toute fluctuation. Je ne me souviens pas d'un instant où, durant les années que j'ai passées à l'Athos, le doute aurait effleuré mon intellect ou mon cœur. En revanche, il y a eu des moments où mon cœur, rendu douloureux par une longue prière, se détournait de Dieu: « Oh ! Cela est au-dessus de mes forces ! » Néanmoins, de pareils instants eurent des conséquences extrêmement positives.

Avant tout et plus que tout, nous aimons le Christ. Plus notre amour est total, plus nous vivons douloureusement tout ce 36 qui en détruit l'harmonie. Même en possédant une longue expérience et une connaissance approfondie du « mécanisme » de ce genre de tentations, ce n'est pas sans horreur que nous découvrons en nous la possibilité d'une nouvelle chute. Aussi prions-nous avec des pleurs profonds et crions-nous vers Dieu: « Guéris-moi jusqu'au bout ! » Et Il guérit. Alors, rempli de joie, notre cœur rend grâces à Dieu ; l'amour qui jusqu'alors avait semblé parfait, grandit qualitativement et se double d'une intelligence accrue de la bonté du Seigneur.

C'est le propre d'une prière intense d'entraîner aussi bien le cœur que l'intellect dans un mouvement vers l'éternité, à tel point que tout le passé est oublié et que l'esprit est libre de pensées concernant l'avenir terrestre. L'âme n'a qu'un seul souci: ne pas perdre un tel Dieu, cesser d'être indigne de Lui. Plus notre attirance vers l'Infini est forte, plus notre progression vers Lui nous semble lente. Le sentiment accablant de notre nullité, d'une part, et la contemplation de l'ineffable grandeur de Celui que nous recherchons, d'autre part, rendent impossible un jugement certain sur notre situation réelle: nous rapprochons-nous de Dieu ou, au contraire, nous éloignons-nous de Lui ? L'homme progresse plus rapidement dans la contemplation de la sainteté de Dieu que dans sa capacité de conformer sa vie au commandement. De là vient l'impression que la distance entre Dieu et nous ne cesse d'augmenter. Dans la recherche scientifique, chaque nouvelle découverte révèle notre ignorance antérieure et, n'étant pas définitive, élargit en quelque sorte le domaine de l'inconnu situé devant nous.

La vision intellectuelle du but peut nous être donnée (Lus un instant extrêmement bref, indépendamment de notre âge, mais la réalisation de ce qui a été anticipé intuitivement peut nécessiter les efforts de toute une vie, et même alors sans garantie de succès. Dans le domaine de la science ainsi que dans 37 celui de l'art, il existe certains points de repère permettant d'émettre un jugement; il n'en va pas de même de l'esprit attiré vers l'Éternel.

Nous savons que l'artiste aussi bien que le philosophe et le scientifique peuvent réellement souffrir dans leur effort créateur, quoique leurs objectifs soient à vrai dire insignifiants en regard du nôtre.

Lorsque l'intellect du chrétien en prière se trouve arraché de son séjour dans l'Éternel par des pensées mauvaises, une horreur -spirituelle, bien entendu - s'empare de lui. Se voir asservi à de viles passions qui le détournent de Dieu, lui cause une vive douleur. Mue par l'énergie du désespoir, la prière se concentre à l'intérieur, dans le noyau le plus intime de notre être et prend la forme d'un « spasme » : l'homme tout entier se contracte en lui-même comme un poing fortement serré. La prière devient un cri sans paroles. Quelle pénible expérience: se reconnaître plongé dans le sombre fossé du péché, indigne du Saint des saints ! Il n'y a pas d'autre voie, plus facile, pour vaincre les passions.

Toute « œuvre » chrétienne est nécessairement liée à l'ascèse ; l'amour, oeuvre suprême entre toutes, nécessite le plus grand effort. En sa réalité profonde, la vie du chrétien consiste à suivre le Christ: « Que t'importe [ce qui peut arriver à autrui] ? Toi, suis-moi » (voir Jn 21, 2). En vertu de cela, chaque croyant répète à un degré ou à un autre la voie du Seigneur. Mais ce n'est pas par ses propres forces qu'il prend la croix sur ses épaules pour aller à Gethsémani puis au Golgotha, « car hors de Lui nous ne pouvons rien faire » (voir Jn 15, 5). Ceux qui ont reçu cette redoutable bénédiction ont anticipé leur résurrection, le lot des autres, c'est la foi en la miséricorde de Dieu. 38

Voici la volonté de notre Père céleste à notre égard: tous les mortels doivent « se charger de leur croix » pour hériter la vie éternelle (voir Mt 16, 24-25). Ceux qui éviteront de porter leur croix n'échapperont pas à l'asservissement des passions et moissonneront « à partir de la chair, la corruption » (voir Ga 6, 8 ; Rrn 8, 13). L'amour de Dieu et du prochain qui nous a été commandé, est lié à de très profondes souffrances, mais une consolation céleste les accompagne (voir Mc 10, 29-30): l'âme est vivifiée par la paix que le Seigneur donna à ses disciples avant de monter au Golgotha. Mais lorsque l'esprit de l'homme est introduit dans la sphère lumineuse de l'amour de Dieu notre Père, toutes les douleurs sont oubliées et, d'une manière inexplicable, l'âme ressent une profonde félicité (voir Jn 12, 50 ; 17, 3). Ainsi la femme, « quand elle a donné le jour à l'enfant, ne se souvient plus des douleurs, dans la joie qu'un homme soit venu au monde » (Jn 16, 21). C'est ainsi, et plus encore, que se réjouit le chrétien lorsque, en pleine connaissance et avec une profonde émotion, il prend conscience de sa renaissance en Dieu pour l'éternité.

Pour le croyant, il est naturel de garder jalousement la vérité de la révélation donnée à l'Église, si possible dans sa plénitude et son intégrité. L'expérience multiséculaire de l'Église a montré d'une manière convaincante que toute déviation de la voie des commandements évangéliques éloigne de la connaissance dans laquelle est incluse la vie éternelle (voir In 12, 50; 17, 3). Nous ne sommes pas en mesure d'atteindre la perfection des commandements, mais il dépend de nous de manifester le plus grand zèle ; le reste, c'est Lui-même qui l'accomplit. Dans notre effort pour acquérir l'amour du Christ, il nous est donné de contempler l'inaccessible hauteur de la sainteté de Dieu et, simultanément, son insondable humilité. La force des commandements évangéliques 39 réside en ce qu'ils introduisent naturellement dans l'infini de l'Être divin. L'âme se trouve dans un bienheureux étonnement devant Dieu; elle est enthousiasmée par son éternelle grandeur; elle est frappée aussi par sa compassion pour nous dans son incarnation. En tout, le Christ est son maître (voir Mt 23, 8) ; sans Lui, l'humanité périrait inévitablement dans les ténèbres abyssales de sa malice. Le Christ est la

Lumière du monde. C'est par Lui que la vérité est rendue manifeste ; « de sa plénitude nous avons tous reçu, et grâce sur grâce » (voir In 8, 12 ; 1, 16-17).

Humble, « Dieu s'oppose aux orgueilleux, mais aux humbles Il donne sa grâce » (I P 5 ' 5). La grâce, c'est la vie de Dieu. Il la donne à ceux qui font tout leur possible pour Lui ressembler: « Quiconque s'abaisse sera élevé » (Mt 23, 12). En vertu de ce principe de notre science ascétique, on observe une tendance vers l'abaissement de soi-même, vers l'« infiniment petit », et nullement vers une orgueilleuse exaltation de soi. Notre voie est celle de l'ascèse apophatique, au moyen d'une « kénose » à la suite du Christ qui s'est anéanti lui-même jusqu'à la mort sur une croix (voir Ph 2, 5-9). Plus nous allons profondément vers le bas, plus nous nous purifions radicalement des séquelles de l'orgueilleuse chute de notre ancêtre Adam. Et lorsque notre cœur sera devenu pur (voir Mt 5, 8), le Père, le Fils et le Saint-Esprit établiront en nous leur demeure, et nous serons introduits dans l'inébranlable réalité du Royaume de Dieu, où la grandeur infinie est indissolublement unie à l'humilité et à la douceur tout aussi infinies.

L'incarnation de Dieu-le-Verbe est aussi une kénose, ontologiquement naturelle à l'amour divin. Le Père se vide entièrement lors de la génération du Fils. Le Fils ne s'approprie rien, mais remet tout au Père. Quant à notre kénose, elle s'exprime en ce que nous abandonnons tout ce qui nous est cher sur terre pour accomplir le commandement : « Si quelqu'un veut venir à ma suite, qu'il se renie lui-même, qu'il se charge de sa croix. [ ... ] Qui veut en effet sauver sa vie la perdra, mais qui perdra sa vie à cause de moi la trouvera » (Mt 16, 24-25). Et encore: « Ainsi donc, quiconque parmi vous ne renonce pas à tous ses biens, ne peut être mon disciple » (Lc 14, 33).

C'est cela la voie du Dieu vivant.

« Et voici qu'un légiste dit à Jésus pour l'éprouver:

Maître héritage la vie éternelle?

^ , que dois-je faire pour avoir en Jésus lui dit: Dans la Loi, qu'y a-t-il d'écrit? Qu'y lis-tu ? "

Celui-ci répondit: Tu aimeras le Seigneur, ton Dieu, de tout ton cœur, de toute ton âme, de toute ta force et de tout ton esprit, et ton prochain comme toi-même. " Jésus lui dit: " Tu as bien répondu; fais comme cela et tu vivras [de la vie éternelle en Dieu] " » (voir Lc 10, 2527).

À la question du légiste: « Et qui est mon prochain? », le Seigneur répondit par la parabole du bon Samaritain, dont le sens essentiel se trouvait, à cette époque, sur le plan du commandement: « Aimez vos ennemis, faites du bien [...] sans rien attendre en retour. Votre récompense alors sera grande, et vous serez les fils du Très-Haut » (Lc 6, 35).

Cet état de notre esprit - lorsque la grâce d'aimer nos ennemis nous est donnée d'en haut -, saint Silouane le décrivait comme une expérience de l'éternité divine dans les limites de cette vie. Il disait et écrivait: « Celui qui n'aime pas les ennemis, n'a pas encore connu Dieu comme il faut le connaître. »

Pour caractériser cette grâce, je me permettrai d'ajouter ceci : celui qui a été illuminé par la Lumière incréée du Saint-Esprit, vit à l'intérieur de lui-même le passage « de la mort à la vie éternelle » ; il a spontanément de la compassion pour tous ceux qui sont privés de ce bien. Étant hors de la mort, un tel homme est libéré de la crainte des calamités et connaît la pensée du Père à son sujet: « Toi, mon enfant, tu es toujours avec moi, et tout ce qui est à moi est à toi » (Lc 15, 31). Et si tout ce que possède le Père nous est donné, il est naturel pour l'âme de « festoyer et se réjouir », lorsque le frère qui était mort revient à la vie pour participer à la gloire incorruptible dans le Royaume du Dieu vivant (voir Lc 15, 32)

Être chrétien signifie croire en la résurrection des morts, espérer notre adoption par notre Père céleste, recevoir un mode d'être divin, devenir par un don de l'amour du Père ce qu'Il est selon son essence, c'est-à-dire un dieu. Ce sont là les promesses que Dieu, notre Père, nous a faites, à nous qui avons cru au Christ Jésus comme Fils unique et consubstantiel au Père. C'est un grand péché que de réduire la révélation au sujet de l'homme - qui nous a été donnée dans le



Saint-Esprit -, tel qu'il a été conçu par Dieu avant que ce monde visible ne fût créé. Le châtement de ce péché - ne pas croire en la résurrection - porte une marque particulière: en rejetant le don de notre Créateur, nous nous condamnons nous-mêmes. Pourquoi donc le rejetons-nous ? Avant tout parce que le don du Père s'acquiert par un grand effort, par de nombreuses souffrances. Ce thème est extrêmement vaste. Qui sera en mesure de le présenter clairement à des hommes se trouvant à différents niveaux de conscience et de compréhension ? Et qui pourra dépeindre d'une manière adéquate l'émerveillement de notre esprit, lui aussi tout à fait particulier, lorsqu'à la Lumière de la divinité s'ouvrent devant nous les voies pleines de sagesse du Dieu vivant ?

Cependant, comment pouvons-nous croire en la possibilité de la résurrection pour l'éternité après notre mort corporelle ? 42

Tout ce que nous expérimentons semble justement lié au corps, à ses perceptions. Même notre pensée, nous la ressentons comme la mise en mouvement d'une certaine énergie dans la matérialité de notre cerveau et de notre cœur... Il n'a pas été donné à tous d'expérimenter des états de prière durant lesquels l'esprit se libère des liens matériels, des conditions liées au temps et à l'espace. Tant s'en faut! Nous croyons à la science avec une foi naïve, malgré toute son évidente relativité. En vue d'en assimiler les derniers développements, nous y consacrons, dès nos jeunes années, des décennies d'efforts laborieux. Dans ses formes les plus élevées, l'ascèse spirituelle va incomparablement plus loin que toute science purement humaine, mais, dans ses phases initiales, elle est simple et même joyeuse. Essayons d'expliquer les vraies raisons pour lesquelles les hommes refusent de suivre le Christ-Vérité.

« Si l'on prêche que le Christ est ressuscité des morts, comment certains parmi vous peuvent-ils dire qu'il n'y a pas de résurrection des morts ? S'il n'y a pas de résurrection des morts, le Christ non plus n'est pas ressuscité. Mais si le Christ n'est pas ressuscité, vide alors est notre message, vide aussi notre foi. [...] Si c'est pour cette vie seulement que nous avons mis notre espoir dans le Christ, nous sommes les plus à plaindre de tous les hommes. [...] Et nous-mêmes, pourquoi à toute heure nous exposer au péril ? Je [Paul] meurs chaque jour [...] » (1 Co 15).

« Jacques et Jean, fils de Zébédée, s'avancent vers lui et lui disent: " Maître, nous voulons que tu fasses pour nous ce que nous allons te demander. " Il leur dit : « Que voulez-vous que je fasse pour vous ? –Accorde-nous, lui dirent-ils, de siéger dans ta gloire, l'un à ta droite et l'autre à ta gauche. " Jésus leur dit : « Vous ne savez pas ce que vous demandez. Pouvez-vous boire la coupe que je vais boire et être baptisés du baptême dont je vais être baptisé ? » Ils lui dirent : « Nous le 43 pouvons. » Jésus leur dit : « La coupe que je vais boire, vous la boirez, et le baptême dont je vais être baptisé, vous en serez baptisés. » (Mc 10, 35-39.)

« Jésus s'éloigna des disciples d'environ un jet de pierre et, fléchissant les genoux, il priait en disant: « Père, si tu veux, éloigne de moi cette coupe! [ ... ] Entré en agonie, Il priait de façon plus instante, et sa sueur devint comme de grosses gouttes de sang qui tombaient à terre » (voir Lc 22, 42-44).

Qu'est en réalité cette coupe du Christ? La profondeur de ce mystère nous échappe. Dans notre tentative de suivre le Christ sur la voie de l'observance de ses commandements, nous buvons constamment et inévitablement une certaine coupe, mais ce que le Christ avait en vue, ce qu'Il vivait en « cette heure », nous ne le comprenons pas en plénitude. Néanmoins, quelque chose d'analogue se passe nécessairement avec nous, comme Il l'a dit lui-même : « La coupe que je vais boire, vous la boirez » (Mc 10, 39). Mystérieuse est la coupe du Christ, mais notre coupe, elle aussi, est cachée aux regards extérieurs.

« Si c'est pour cette vie seulement que nous avons mis notre espoir dans le Christ, nous sommes les plus malheureux de tous les hommes », a dit Paul (1 Co 15, 19). Oui, il en est vraiment ainsi. Mais qu'est-ce qui rend ce bienheureux malheur inexplicable pour ceux qui n'ont pas suivi le Christ? C'est que, en général, les réactions de l'esprit chrétien à l'égard de

tout ce qui se produit autour de nous sont profondément différentes, souvent même diamétralement opposées à l'esprit des enfants de ce monde. En voici un exemple: au moment où Judas sortit de la « chambre haute » de Sion pour livrer le Seigneur à la crucifixion, Celui-ci ouvrit la bouche et dit: « Maintenant le Fils de l'homme a été glorifié » (Jn 13, 31). Ainsi, tout au long de l'Évangile, nous constatons que le Seigneur vivait sur un autre plan de l'être, où toutes les réactions passent par un autre prisme. Celui donc qui veut pénétrer, ne serait-ce qu'en partie, dans ce mystère, doit prendre sa croix sur ses épaules et se livrer totalement à la volonté du Père céleste. Il n'y a pas d'autre voie. Pourtant, il n'y a pas de fin au conflit entre le Christ et ce monde.

J'ai un profond amour et une grande reconnaissance envers l'Église au sein de laquelle me furent révélées la divinité de Jésus-Christ et l'image de l'humanité qu'Il a manifestée. Nous pouvons voir cette « image » sous une forme réduite dans la vie de certaines personnes ainsi qu'en nous-mêmes. Sa pleine réalisation appartient au siècle à venir, mais les quelques rares approches qui en ont été faites au cours de l'histoire suscitent l'enthousiasme de l'âme. Il est normal pour un chrétien d'avoir soif de ressembler au Seigneur, d'embrasser le monde de son amour comme Il l'a embrassé, comme Lui de n'être l'ennemi de personne, c'est-à-dire d'être libre de l'enfer de la haine envers qui que ce soit, conformément à son commandement: « Eh bien moi je vous dis: aimez vos ennemis, bénissez ceux qui vous maudissent, faites du bien à ceux qui vous haïssent et priez pour vos persécuteurs et pour ceux qui vous maltraitent, afin de devenir fils de votre Père qui est aux cieux! » (Mt 5, 44-45). Mais aucun des fils d'Adam ne peut vivre ainsi par ses propres forces ; ce n'est possible que si l'Esprit saint remplit le cœur de l'homme de l'éternité qui lui est inhérente. Sans l'Esprit saint, nous ne pouvons pas garder les commandements de Dieu (voir Jn 15, 5).

Oui, la soif de devenir semblable au Seigneur est naturelle au chrétien. Néanmoins, « étroite est la porte et resserré le chemin » qui mène à cette vie divine (voir Mt 7, 14). Pour se débarrasser de sa peau devenue inutile, le serpent se faufile par d'étroites fissures ; de même, pour être sauvé, chaque homme doit franchir une « porte » très étroite pour se dépouiller de sa « tunique de peau », revêtue lors de la chute (Gn 3, 21). 45

Celui qui a dit: « je suis la Voie, la Vérité et la Vie » (Jn 14, 6) nous a donné ce commandement: « Si quelqu'un vient à moi sans haïr son père, sa mère, sa femme, ses enfants, ses frères, ses soeurs et jusqu'à sa propre vie, il ne peut être mon disciple » (Lc 14, 26-27. 33; voir Mt 16, 24-25). D'après ces paroles, nous pouvons comprendre « qui Il est » (voir Mt 21, 10). Si, dans son être hypostatique, le Christ n'était pas consubstantiel au Père et au Saint-Esprit, s'Il n'était pas Dieu manifesté dans notre chair, mais seulement un être créé semblable à nous, alors, ontologiquement, de telles idées n'auraient pu Lui venir à l'esprit. Si Jésus-Christ n'était pas Dieu par sa nature même, il suffirait de ce seul commandement pour que tout le reste de l'Évangile devienne irrecevable. L'expérience bimillénaire de l'Église confirme invariablement « le grand mystère de la piété: Dieu a été manifesté dans la chair, justifié dans l'Esprit » (voir 1 Tm 3, 16). Accueilli par la foi comme Seigneur éternel, le Christ devient pour nous la Lumière de l'éternité ; ses paroles nous ouvrent les inconcevables profondeurs de l'Être divin.

Dans son insondable Providence, Dieu m'a permis de m'asseoir aux pieds de Silouane, cet élu du Très-Haut. Observant pieusement son ascèse, écoutant avidement ses enseignements, j'ai pu moi, le plus insignifiant des hommes, entrevoir le mystère de la voie qui mène au salut. Arrivé à la fin de mes jours, je me risque à dévoiler ce qu'auparavant je dissimulais jalousement. Je parle ici dans les limites et les formes dans lesquelles il me fut donné de vivre Dieu.

Je relaterai en d'autres pages mon terrible faux pas: mon éloignement, volontaire et orgueilleux, de la révélation qui nous a été donnée en Christ. Mais le Père - béni soit son Nom pour les siècles - me révéla son Fils dans la Lumière sans déclin et, par là, me donna de

ressentir mon péché avec une telle intensité que je me suis lamenté durant des décennies, face contre terre, dans 46 le désespoir causé par mon infamie. Le fait de m'être détourné de Dieu se présenta à moi dans toute son infernale abomination et j'éprouvai une honte profonde de moi-même. Je devins abject à mes propres yeux. Je me méprisais, et mon mépris se trouva un compagnon de route : la haine. Je ne dirai pas que je haïssais mon père ou ma mère, ou mes autres parents ou mes amis. Il me suffisait d'éprouver de la haine pour moi-même. Quant aux autres, d'une certaine manière, je n'y pensais pas. Ma nostalgie de Dieu me causait une douleur telle que j'en oubliais tout le reste, demeurant seul, face à Face avec Lui. Je ne sais si le Seigneur m'a pleinement pardonné mon péché, mais, moi-même, je ne peux me pardonner ce que j'ai fait. Par ma tragédie personnelle, je vivais celle de notre ancêtre Adam dans l'héritage transmis au long des siècles, de génération en génération, aux habitants de la terre. C'est par ce canal que me vint la prière pour le monde entier.

Je vivais spontanément, sans essayer d'analyser ce qui se passait en moi. Je n'étais pas enclin à m'observer. Je m'abandonnais simplement à la force de Dieu qui se déversait sur moi. Mais je n'osais pas penser que c'était Lui qui priait en moi; je ressentais cette force comme étant la mienne propre. Ce fut seulement lorsque le feu du repentir se retira de moi que je réalisai que c'était le Christ qui m'avait donné cette bénédiction de m'approcher de Lui.

Dieu seul, le donateur de tous biens, connaît réellement dans quelle mesure Il répandit sur moi la joie de connaître son amour. Grâce à saint Silouane, mes yeux spirituels s'ouvrirent et je découvris que le commandement du Christ - aimer Dieu jusqu'à la haine de soi - nous révèle la loi de l'amour divin, de l'amour avec lequel Il nous a lui-même aimés.

Si les commandements d'aimer Dieu de tout son être et le prochain comme soi-même provenaient de quelque prophète, d'un homme comme les autres selon sa nature créée, ils seraient 47 privés du sens que nous recherchons. Mais nous les avons reçus de Dieu, le Créateur de toutes choses. Nous savons que ces commandements sont une autorévélation de Dieu pour nous. Nous ne pouvons les observer qu'à la condition de nous « dépouiller du vieil homme » (voir Col 3, 9) et de « revêtir l'Homme nouveau » (Ep 4, 24), le Christ descendu du ciel (voir 1 Co 15, 47).

Lorsque nous vivons dans l'esprit des prescriptions évan-géliques, nous sommes déjà déifiés, parce que la vie éternelle nous pénètre. Il nous a été commandé d'aimer. Or l'amour nous unifie dans l'être. La plénitude de l'amour conduit à ce que nous aimions jusqu'à l'oubli de soi. « Jusqu'à l'oubli de soi », c'est-à-dire jusqu'à la haine de soi.

Lorsqu'un homme prie avec intensité, le contenu de sa vie ressemble à un océan illimité d'eau vive. Notre esprit s'enrichit sans cesse, moins par l'acquisition de mots ou de concepts nouveaux que par l'approfondissement d'expériences déjà vécues et assimilées. Dans les pages précédentes, j'ai essayé de donner quelques exemples de la lutte ascétique, à la fois subtile et profonde, contre les passions qui nous tuent. Pendant des années - voire des décennies -, nous fluctuons entre des états de souffrance et la consolation venue d'en haut; ces fluctuations éduquent notre esprit, le rendent plus apte à de nouvelles formes de pensée et de perception de l'être en général. L'intellect s'habitue à penser, sans le voir, le monde entier. Quant au coeur, il porte en lui - par la prière et avec la douleur de l'amour - ce monde dans sa totalité. C'est dans un tel acte de synthèse spirituelle que la prière du chrétien atteint sa maturité, lorsqu'il se tient devant Dieu avec tout son intellect et tout son coeur (voir Lc 10, 27), les deux étroitement unis. Incapable d'exprimer par des mots tout ce qu'il porte en lui, l'ascète prie bien souvent sans paroles, mais avec la conscience globale de tout ce qu'il connaît; il peut aussi être totalement immergé en Dieu jusqu'à oublier la terre. 48

Dans cette description, extérieurement décousue, des mécanismes de la vie de l'esprit humain, il est en fait question du passage progressif de la forme individuelle de l'existence au mode d'être hypostatique (personnel) en Dieu. Il est impossible de donner une description analytique et systématique de l'ascension vers cette vie. Nous n'en trouvons même pas dans

les oeuvres des grands saints Pères de l'Église. Une systématisation rationnelle de ce matériel est possible jusqu'à un certain degré dans les ouvrages de théologie académique, mais jamais et d'aucune façon dans les paroles vivantes qui traitent de la vraie vie de notre esprit.

Que la gloire rendue à Dieu, notre Sauveur, demeure immuable dans tous les siècles ! 49

La prière, voie vers la connaissance

« O Dieu, tu connais ma folie, et mes fautes ne te sont pas cachées » (Ps 68, 6). Maintenant, je vis dans un état de déchéance mais toi, Christ, tu m'appelles à croire et à accepter la révélation que le Père nous aime, comme il t'aime, toi, son Fils unique: « Le Père lui-même vous aime, parce que vous m'aimez. [...] je ne prie pas pour eux seulement, mais aussi pour ceux qui, grâce à leur parole, croiront en moi, afin que tous soient un. Comme toi, Père, tu es en moi et moi en toi, qu'eux aussi soient en nous, afin que le monde croie que tu m'as envoyé [...] et que tu les as aimés comme tu m'as aimé » (Jn 16,27; 17,20-23).

Notre foi en Christ nous rend démesurément audacieux. Ce n'est pas pour rien que le bienheureux Paul dit que « la folie de Dieu est plus sage que les hommes ». Ce qui semble pure folie pour l'entendement charnel est, pour les croyants, sagesse et force, vie et lumière (voir 1 Co 1, 18-30 ; 2, 14 ; 3, 18-19).

Or, si pour tout homme l'audace d'être chrétien est un acte qui dépasse la mesure humaine, que dirais-je de moi-même ? Dès mon jeune âge, j'avais conscience de mon insignifiance; je manquais d'assurance, même devant les gens. Et pourtant... Une faible Lumière me visita, et je crus en Christ-Dieu. Puis, en vertu de ma foi, la Lumière se manifesta d'une manière plus abondante. Et ma foi s'enrichit d'une nouvelle connaissance. 51

Bien qu'en réalité je ne fusse « rien », la Lumière créée m'apparaissait justement à cause de ma foi en Christ. Ainsi, mon intellect franchit la barrière de la raison, cette raison incapable de comprendre que la Personne (l'hypostase) divine est douée d'une connaissance qui englobe tout, au point que rien ne Lui est caché dans tout l'être cosmique: « Pas un seul passereau ne tombera au sol à l'insu de notre Père. Et nous donc! nos cheveux même sont tous comptés [ ... ] et rien n'est voilé qui ne sera révélé, rien de caché qui ne sera connu » (voir Mt 10, 29-30 ; 26). « Aussi n'y a-t-il pas de créature qui reste invisible devant Lui, mais tout est nu et découvert à ses yeux » (He 4, 13).

Mes relations avec Dieu revêtent un caractère strictement personnel. La notion de péché n'a de sens qu'au sein d'une relation personnelle. En dehors d'elle, il n'y a pas d'amour entre l'homme et Dieu. En dehors d'elle, il n'y a pas et il ne peut y avoir de connaissance existentielle de Dieu. En dehors d'elle, tout est englouti par la mort, tout sombre littéralement dans le non-être.

Ce que je me propose d'écrire maintenant a eu lieu il y a plus d'un demi-siècle. C'était une période tendue ; bien des choses, à vrai dire tout était confus pour moi. La vie est si brève, et Dieu si infiniment grand et lointain! Qui m'apprendra à aller vers Lui par la voie directe, afin de ne pas perdre de temps en errant sur des chemins étrangers ? J'ai évidemment cherché l'homme ou les hommes qui pourraient m'aider, devenir mes guides. Cependant, une force jusqu'alors inconnue descendit sur moi - une prière que je ne pouvais interrompre ni de jour ni de nuit - et devint naturellement mon soutien de chaque instant. Il y eut des moments où la prière m'apportait des éclaircissements, et je crois qu'ils venaient de Dieu. Je citerai quelques exemples qui m'ont marqué et qui ont établi les fondements de ma vie.

Ne discernant pas la justice de Dieu dans les destinées de 52 l'humanité et, en particulier, dans celle de chaque homme, je languissais dans les ténèbres de mon ignorance. J'étais semblable à

un petit enfant, totalement privé de secours. Éprouvant le besoin de comprendre quelque chose, je devins impatient à cause des douleurs de mon âme. J'attendais l'aide de Dieu. Et le Seigneur eut pitié de mon ignorance. Il ne fut pas blessé par mon impudence, mais, telle une mère, Il eut compassion de moi et se hâta de me répondre. Cela se passa non pas une, mais de nombreuses fois. Dieu agit d'une manière semblable avec Job qui était cruellement éprouvé et qui exprimait impétueusement sa révolte.

Voici ce qui m'arriva une fois. Cela se passa en France dans les années vingt, avant mon départ pour l'Athos en 1925.

J'avais longtemps prié avec des pleurs: « Trouve le moyen de sauver le monde, car nous sommes corrompus et cruels. » Ma prière était particulièrement fervente pour « ces petits », pour les pauvres et les opprimés. Vers la fin de la nuit, alors que mes forces étaient épuisées, je perdais pour un moment la prière par suite d'une pensée: « Si moi je compatissais tellement, de toutes les forces de mon âme, avec l'humanité, comment peut-on comprendre ce Dieu qui contemple avec indifférence les souffrances de millions d'hommes qu'Il a lui-même créés? Pourquoi permet-Il les innombrables actes de violence perpétrés dans le monde ? » Je m'adressai donc à Lui avec cette question insensée: « Où es-tu ?... » En guise de réponse, j'entendis en mon coeur ces paroles: « Est-ce toi qui as été crucifié pour eux? » Ces paroles douces, prononcées par l'Esprit dans mon coeur, me bouleversèrent: le Crucifié me répondait en tant que Dieu.

Une réponse de Dieu, même brève, va d'habitude droit à l'essentiel. La parole divine apporte à l'âme une perception nouvelle, particulière, de l'être. Le coeur ressent l'effusion d'une vie pleine de lumière. L'intellect découvre soudain des significations jusque-là voilées. En nous effleurant, l'énergie créatrice de Dieu nous « recrée ». La connaissance acquise de cette manière ne ressemble pas à une intellection philosophique. En même temps que la perception des réalités du monde spirituel, un autre mode d'existence est conféré à l'être entier de l'homme: la connaissance de Dieu s'unit au courant de prière et d'amour pour Lui.

Dieu m'avait répondu brièvement, mais ses quelques mots contenaient une révélation extrêmement vaste et profonde. Essayons de trouver une analogie qui réponde aux besoins de notre raison. Dans notre état de chute, nous sommes séparés de Dieu comme par un léger voile, invisible mais en même temps impénétrable. D'une manière imprévue, sur un signe de Dieu, une déchirure se produit dans ce voile. En plaçant notre oeil sur la déchirure, nous voyons non seulement ce pour quoi nous avons prié, mais, dans la même perspective, de vastes horizons s'ouvrent devant nous. Si notre oeil est « sain » (Mt 6, 22) et si nous le gardons fixé sur la vision qui nous a été donnée, il contempera l'infini du Royaume lumineux. Alors, non seulement notre question, mais une série de questions annexes recevront une réponse satisfaisante... Dans l'éternité divine, toutes les lignes parallèles ainsi que tous les rayons divergents convergent en un point.

Quelle fut ma réaction au moment où je reçus la réponse de Dieu? Voici ce que j'ai pensé: si Dieu est tel que l'a manifesté le Christ crucifié, alors nous - et seulement nous - sommes tous coupables de tout le mal qui remplit l'histoire de l'humanité. Dieu s'est manifesté dans notre chair, tel qu'Il est: humble. L'humilité est un attribut naturel de son amour. Nous pouvons faire pressentir ce qu'est l'humilité de Dieu en disant qu'elle est une disposition à accepter toutes les blessures causées par les êtres qu'Il a créés. Nous n'avons pas seulement rejeté Dieu, nous l'avons encore tué, frappé d'une mort infamante. J'ai vu en 54 esprit que ce n'est pas l'absence de compassion de Dieu à notre égard qui est la cause des tourments des hommes, mais uniquement le mauvais usage que l'homme fait du don de la liberté.

Dans ma dispute avec Dieu, c'est Lui qui fut victorieux. Au début, je fus envahi d'un amer sentiment de honte pour ma pensée follement orgueilleuse : comme si moi je pouvais être plus

compatisant que Lui! Cette honte engendra en moi, dans un esprit de repentir, une attitude d'autoaccusation. Puis la joie submergea tout. Le Seigneur non seulement ne me condamna pas pour mon impudence, mais Il répandit encore sur ma tête son abondante bénédiction. Je compris plus tard que c'était Lui qui faisait sourdre en moi cette prière de compassion. Décrire les expériences spirituelles qui me furent accordées n'est pas une tâche aisée, mais je continue. Je vivais comme un homme écartelé, placé aux confins de deux mondes : de celui-ci - visible - et de l'autre - invisible, intelligible, céleste. En affirmant que j'étais « placé aux confins de deux mondes », je veux dire que ce qui m'arrivait me dépassait. Ce n'était pas moi qui avais l'initiative, mais le Dieu vivant, aux mains saintes duquel j'étais tombé (voir He 10, 31). Si mon esprit souffrait, il était cependant saisi d'étonnement devant Dieu. L'expérience m'a montré à quel point notre nature plongée dans le péché est inerte. Même des prières comme celle décrite plus haut ne guérissent pas immédiatement notre nature déchue. Sous la pression sans cesse croissante des événements de plus en plus menaçants de notre siècle, je me retrouvais bien souvent en conflit avec Dieu. Je me rends compte maintenant que même si, en surface, ma vie se déroulait sans transgressions visibles au regard des hommes, en profondeur -spirituellement J'étais et je suis ténèbres.

Le but ultime de la prière ne change pas durant les siècles. Toutefois, sans perdre l'unité de son élan initial, elle ne cesse de se modifier - dans son contenu - au cours de la vie. Parfois elle embrasse le monde dans sa totalité, parfois elle se concentre sur les besoins du moment. Les situations les plus diverses peuvent lui servir d'impulsion: repentir personnel, compassion pour autrui, intercession pour le prochain, demande d'éclaircissements dans l'incertitude, action de grâces à Dieu pour sa bienveillante Providence ou expression d'émerveillement devant Lui, notre Sauveur, et bien d'autres choses encore.

La soif de Dieu, la Lumière qui procède de Lui, sa force agissant en nous, comment les représenter? Je reconnais mon incapacité d'écrire. En fait, je n'évite pas de répéter sans cesse, pour ainsi dire, la même chose. Soit je tombe dans des détails superflus et lassants, soit je suis trop sommaire.

Plus d'une fois, ma prière - si je puis nommer ainsi ce qui m'arrivait - devint téméraire au-delà de tout ce qui est admissible. Continuant de voir régner dans le monde entier le cauchemar des violences infligées à « leurs frères » par les maîtres et les princes de la terre (voir Mt 23, 8), je disais dans l'amertume de mon cœur: « Puisque tu as créé tout ce qui existe, et que sans toi rien n'est venu à l'être (voir Jn 1, 3), ce ne sont pas tous ces infâmes criminels - capables de verser le sang de millions d'hommes sur toute la terre afin de pouvoir jouir pendant quelques jours du plaisir pervers de régner sur de pauvres souffre-douleur - qui méritent d'être jugés responsables... C'est toi seul, le Créateur de tout, qui es coupable de l'immense détresse de la terre... » Cette tentation était écrasante. Je me trouvais à la frontière du désespoir et, pour ainsi dire, de la folie. Du mauvais désespoir: aucune issue n'était en vue. Et, de nouveau, le Seigneur me visita. Sa paix toucha mon cœur et ma pensée suivit un autre cours: « Le Père a envoyé son Fils pour sauver le monde et ils L'ont tué. Mais Il est ressuscité en triomphant de la mort et désormais, en tant que Roi éternel, " Il jugera les peuples avec droiture " » (Ps 9, 9 - voir He 10, 31). 56

Que conclure ? Ce n'est pas dans les limites de la terre que l'on peut résoudre le problème du bien et du mal. Ceux qui sont allés à l'abattoir comme des agneaux, « sans résister au mal » (voir Mt 5, 39 ; Is 53, 7), seront semblables au Fils du Père et ressusciteront avec Lui dans une gloire impérissable (voir Col 3, 164).

Malheur à moi, j'avais une deuxième fois lutté avec Dieu dans la même perspective! Il m'a fallu le reste de ma vie pour trouver une réponse catégorique à la question qui, par la suite,

devait devenir cruciale pour tout le christianisme: comment réagir aux persécutions exercées par le Prince (les grands) de ce monde ? Le Seigneur nous a donné la grâce de saisir sa manière de penser: au jardin de Gethsémani, l'apôtre Pierre se conduisit « d'une manière tout humaine » (voir Mt 16, 22-23), mais le Christ lui dit: « Rentre le glaive dans le fourreau. La coupe que m'a donnée le Père, ne la boirai-je pas ? » (Jn 18, 10-11).

Telle fut pour moi la voie par laquelle je recevais, directement, une « information » d'en haut par la prière. C'est ainsi que se révéla à moi le sens de l'épître aux Ephésiens (voir chapitre 3) sur la profondeur, la largeur et la hauteur du dessein de Dieu à notre égard. Notre vie terrestre n'est en réalité guère plus qu'un bref instant donné par notre Père de bonté pour que nous pénétrions dans l'amour kénotique du Christ, amour qui dépasse toute intelligence. Hors de cette voie, personne ne pourra « être rempli de toute la plénitude de Dieu » (voir Ep 3, 19). Ici-bas, nous sommes suspendus à des croix, fussent-elles encore invisibles ; mais ce n'est que de cette manière que nous pouvons appréhender la grandeur de l'homme et l'insondable abîme de l'Être divin. Le langage humain est incapable d'exprimer la richesse que le Père nous envoie par la voie de la croix.

Dieu est indivisible. Lorsqu'Il vient, Il vient tout entier, tel qu'Il est dans son Être éternel. Nous ne Le contenons pas. Il s'ouvre à nous à l'« endroit » où nous frappons: « Frappez et l'on vous ouvrira » (Lc 11, 9). Il dit une brève phrase, mais la vie entière ne suffit pas pour en épuiser le contenu. Nous sentons avec piété sa paternité. Nous voyons qu'Il a soif de nous communiquer sa vie éternelle, de nous rendre semblables à son Fils « sceau de la fidèle empreinte du Père » -jusqu'à la perfection. Son dessein sur nous est inconcevable : du « néant », Il crée des dieux qui sont ses égaux. Tout notre être se prosterne devant Lui dans un sentiment d'humble attendrissement du coeur, non avec crainte comme devant un maître impitoyable, mais avec l'humble amour pour un Père.

Le Seigneur m'a gardé de tout lien difficile à rompre. Ainsi, lorsque j'ai commencé à ressentir le besoin d'être affranchi de toute responsabilité pour la vie d'autrui, je disposais de cette liberté. Je rendis grâces à Dieu pour sa providence à mon égard. J'étais calme à la pensée que si je mourais, personne n'en subirait de dommage. J'avais une grande chance : je pouvais aller sans crainte au-devant de n'importe quel risque, même jusqu'à la mort. Mon intellect, par toute son attention, descendit à l'intérieur de moi-même, et il demeura là, sans en ressortir, pendant des années. Ma prière variait dans ses formes et dans sa force. Elle ne m'entraînait pas toujours avec la même intensité, mais, par moments, je m'y abandonnais sans pouvoir m'en rassasier. Si j'avais voulu interrompre cette prière dans ces moments-là - je n'avais pas encore quitté la France pour l'Athos -, je ne l'aurais pas pu. Durant ces jours bénis, j'étais en même temps l'homme le plus malheureux de la terre et bienheureux au-delà de tout.

Parfois, un feu invisible effleurait le sommet de ma tête et traversait rapidement mon corps jusqu'aux pieds. Alors, une prière enflammée, accompagnée de grands pleurs pour le monde, s'emparait de moi. 58

La plupart du temps, je priais à genoux, le front contre terre. Quand mon corps n'en pouvait plus, je m'endormais. Dans ma conscience, cependant, je ne cessais pas de prier; je ne sentais pas que je dormais. C'est seulement au réveil que je réalisais que mon corps avait dormi, parce que sa position n'était plus celle dans laquelle je priais habituellement.

À deux reprises dans les rues de Paris, la prière me fit perdre la perception du monde matériel qui m'entourait; je parvins toutefois sans encombre à destination. Dans une certaine mesure, je regrette de n'avoir pas eu de témoin qui aurait pu décrire mon comportement en de pareilles occasions.

Une autre fois, également à Paris, j'assistai à une soirée en l'honneur d'un poète célèbre qui lisait ses oeuvres. Il y avait là tout un monde sélect. Tout était organisé, du point de vue

mondain, d'une manière extrêmement correcte. A minuit, je revins chez moi. En cours de route, je me demandai : quelle relation y a-t-il entre cette manifestation d'une des plus nobles formes de la créativité humaine et la prière ? Entré dans ma chambre, je commençai à prier: « Saint Dieu, Saint Fort, Saint Immortel... » et voici qu'une flamme subtile brûlait invisiblement et délicatement à la surface de mon visage et de ma poitrine, un je ne sais quoi léger comme l'air, mais incompatible avec l'Esprit de Dieu.

A l'intérieur, j'étais déchiré entre l'attrait de l'art et celui de la prière. Celle-ci vainquit la passion du peintre, mais ce ne fut ni facile ni rapide. Ensuite, à l'institut de théologie, la prière m'empêcha de fixer mon attention sur les matières qu'on y enseignait. Il me fallut lutter contre cet obstacle inhabituel, mais en soi d'une grande valeur. Ma vie à l'institut fut facilitée par le fait que j'y disposais d'une chambre particulière située au-dessus des appartements des professeurs; là, je pouvais prier dans la position à laquelle j'étais habitué. Cependant, malgré tout mon intérêt pour les sciences ecclésiastiques, mon besoin spirituel de demeurer en prière était contrarié. Je partis donc pour le mont Athos. 59

C'est là, à la Sainte Montagne, que ma vie trouva sa voie. Presque chaque jour, après la liturgie, j'étais rempli d'une joie pascale. Aussi étrange que cela paraisse, ma prière incessante, telle une éruption volcanique, provenait d'un profond désespoir qui s'était emparé de mon coeur. Deux états, en apparence diamétralement opposés, coexistaient au-dedans de moi. J'écris la pure vérité. Moi-même, je ne comprenais pas ce qui m'arrivait. Extérieurement, je n'étais pas moins heureux que la plupart des gens.

Plus tard, les choses se sont clarifiées : le Seigneur m'avait accordé la grâce du repentir (voir Lc 24, 47). Oui, ce fut une grâce. A peine le désespoir faiblissait-il en moi que la prière tiédissait, et la mort envahissait mon coeur.

Par le repentir, mon être se dilata au point qu'en esprit je touchais et l'enfer et le Royaume. Dès le début de la Première Guerre mondiale (1914-1918), avec les nouvelles de milliers de morts au front, tout l'être cosmique apparut à ma conscience plongé dans les impénétrables ténèbres de l'absurde. Or, je ne pouvais accepter ni la mort ni l'absurde. Alors, j'eus une pensée, mi-idée, mi-sentiment: si je disparaissais totalement, tout ce que j'ai connu et aimé, tout ce qui me vivifie et m'inspire, absolument tout ce qui est positif, voire Dieu lui-même, meurt en moi et pour moi. Cette expérience était extrêmement forte. Elle prit la forme d'une intuition qui peut se formuler ainsi: le « je » humain (l'homme en tant qu'hypostase) peut devenir le centre, le réceptacle de tout ce qui existe.

Je vivais dans deux mondes. Je percevais l'un par la vue, l'ouïe et les autres sens corporels. Je vivais dans l'autre seulement par l'esprit ; là, j'étais tout « écoute », tout attente ; j'aiguissais mon « regard », mais je voyais avec d'autres yeux... Ces deux mondes, si différents, n'étaient pas séparés dans la prière. Le jour, la prière coulait dans le monde sensible ; la nuit, elle m'emportait dans une « sphère spirituelle » (je ne sais comment nommer cet infini qui m'étreignait). Lorsque je lisais l'Évangile, toutes les paroles me semblaient connues, mais je ne saisis pas leur sens caché dans l'Être divin lui-même. Pour moi, une chose était évidente : tout est en Christ, le Fils de Dieu, et seulement en Lui. Et c'est Lui que je priais. J'invoquais aussi le Père pour que l'Esprit de Vérité, qui procède de Lui, descende jusqu'à moi et me conduise vers la vérité tout entière (voir Jn 16, 13; 26). Ma quête du Deus absconditus rencontra un écho dans l'Ancien Testament; j'y trouvais beaucoup d'expressions pour formuler mes propres besoins. Les explosions d'indignation de Job m'étaient proches. Je poussais des gémissements comme les prophètes qui vécurent avant le Christ. Je puisais dans les psaumes de l'inspiration pour la prière. Cependant, je ne m'instruisais réellement que dans le Nouveau Testament. C'est à travers son prisme que je percevais tout le reste, d'où qu'il vienne. Ma faim de connaître Dieu était insatiable. Quelle que fût la durée de ma prière, aussi profonde que



fussent mes soupirs, mon être restait insatisfait. Telle fut ma « coupe » au mont Athos; en elle, l'affliction et la joie se mêlaient, l'une tempérant l'autre. Devant moi, il n'y avait pas d'issue : je n'étais tout entier que perplexité et douleur. Mais c'est précisément dans cette atmosphère de douleur spirituelle que surgit la compréhension de la grandeur de l'homme. Cette sainte douleur n'est-elle pas l'un des canaux par lesquels le Dieu très-haut communique sans intermédiaire avec sa créature, en lui donnant progressivement la connaissance non seulement de l'être cosmique créé, mais encore de Lui-même ?

Au moment où le Seigneur vivant lui apparut, il fut donné à saint Silouane de connaître de tout son être « l'indescriptible humilité de Dieu ». La parole du starets fut efficace pour beaucoup, et même pour moi. Ainsi, grâce à lui, je compris qu'au commencement de toutes les tragédies de 61 l'humanité se trouve la chute dans l'orgueil. Cette passion est l'essence même de l'enfer, des profondeurs sataniques. Alors que j'écris, un épisode de ma vie me revient à l'esprit, suscitant en moi une vive honte: l'Esprit blasphémateur et jaloux me suggéra un jour, bien avant ma rencontre avec le starets, la pensée suivante : « Pourquoi le Christ est-il le Fils unique et pas moi? » Cela n'avait duré qu'un instant, mais un feu mauvais avait touché mon cœur. Dieu me sauva. Plus que cela: d'une certaine manière, le mystère de toutes les chutes s'entrouvrit devant moi.

Dieu me sauva, et mon amour pour Lui s'approfondit. Je pris pour toujours conscience que personne ne se sauve par ses propres forces. Personne ne peut être sûr que telle ou telle pensée qui lui est venue ne le dominera pas pour l'éternité. Dans le désert, le Seigneur sortit vainqueur de toutes les tentations du Malin (voir Mt 4, 1 - 11).

Dieu me sauva, mais j'étais horrifié par le simple fait que de telles pensées pouvaient naître en moi. Je pensais: « Il n'y a pas d'espoir de salut pour moi... Il est impossible à Dieu de me prendre pour l'éternité tel que je suis (voir Jn 17, 21-23). Oui, il me serait trop pénible, à moi aussi, d'être avec Lui, s'il me fanait continuellement lutter contre mes passions. »

La Providence divine fit preuve d'une étonnante sollicitude à mon égard - au moment précis où j'en avais besoin, le Seigneur me permit de rencontrer Silouane. Grâce à lui, un tournant décisif s'amorça dans ma vie intérieure. Il m'expliqua comment « tenir mon esprit en enfer et ne pas désespérer ». Grande est ma reconnaissance envers mon père, mon starets. Je vis que, dans le passé, le Seigneur m'avait guidé vers la même attitude intérieure, mais que j'avais été trop obtus pour comprendre que c'était Dieu qui me conduisait. Grâce à Silouane, je commençai à 62 connaître les voies du Seigneur et, avec crainte et tremblement, je bénis son saint Nom.

Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole (Jn 14, 23).

Celui qui a mes commandements et qui les garde, c'est celui-là qui m'aime (Jn 14, 21).

Celui qui ne m'aime pas ne garde pas mes paroles (Jn 14, 24).

Qui me rejette et n'accueille pas mes paroles a son juge: la parole que j'ai annoncée, c'est elle qui le jugera au dernier jour (Jn 12, 48).

Même au mont Athos, tout comme cela m'était déjà arrivé avant que je ne devienne moine, ma prière fut plus d'une fois interrompue par des pensées blasphématoires. Ainsi, une fois où je me soumettais au douloureux jugement de la parole de Dieu, je ressentis ma radicale incapacité de demeurer, malgré tous mes efforts, dans l'esprit de ses commandements. Voici les paroles insensées que je prononçai : « Tu n'as pas le droit de me juger. Pour être légitimement mon juge, tu dois te trouver dans les mêmes conditions que moi... Comme Être éternel, tu es infiniment puissant, alors que moi, dans mon état de créature, je suis comme un ver. »

Ma prière, adressée à Dieu « en général », était insolente, mais je reçus malgré tout une réponse dans mon cœur: « Le Père ne juge personne. Il a donné au Fils le jugement tout entier [...] parce qu'Il est Fils de l'homme » (voir Jn 5, 22-27). Jusque-là, j'avais lu ces paroles nombre de fois, mais je ne les avais pas comprises dans ce sens. J'étais rempli de confusion. Je fus pris de honte en réalisant que j'avais toujours vécu dans des conditions bien plus faciles que le Christ dans sa vie terrestre. En vérité, Il a le droit de juger le monde entier; les souffrances de personne ne peuvent dépasser les siennes. Extérieurement, beaucoup ont enduré et, jusqu'à présent, endurent d'horribles tourments dans 63 les chambres de torture des prisons contemporaines; mais, qualitativement, l'enfer du Christ - « l'enfer de l'amour » - est plus douloureux que tous les autres.

« Le Père [...] a donné au Fils le jugement tout entier parce qu'Il est Fils de l'homme. » En quoi consiste ce jugement ? En ce qu'Il nous a montré qu'il est possible à l'homme d'observer le commandement du Père dans n'importe quelles circonstances. Je ne peux pas me justifier en alléguant ma faiblesse « humaine ». De même, ceux qui ont suivi le Christ au temps de sa vie terrestre ont reçu le droit de juger le monde avec Lui: « Ou bien ne savez-vous pas que les saints jugeront le monde ? » (1 Co 6, 2). L'apôtre Pierre demanda au Seigneur: « Voici que nous, nous avons tout laissé et nous t'avons suivi ; quelle sera donc notre part ? » Jésus leur dit: « En vérité je vous le dis, à vous qui m'avez suivi: dans la régénération, quand le Fils de l'homme siégera sur son trône de gloire, vous siégerez vous aussi sur douze trônes, pour juger les douze tribus d'Israël » (Mt 19, 27-28).

Pourquoi en est-il ainsi? Nous trouvons la réponse à cette question dans l'Évangile : 1) les parents de l'aveugle-né craignaient les Juifs qui avaient convenu que « si quelqu'un reconnaissait Jésus pour le Christ [C'est-à-dire le Messie], il serait exclu de la synagogue » (Jn 9, 22. 34) ; 2) « Même parmi les notables, un bon nombre crurent en Lui, mais [...] ils ne se déclaraient pas, de peur d'être exclus de la synagogue » (Jn 12, 42) ; 3) « On vous exclura des synagogues. Bien plus, l'heure vient où quiconque vous tuera pensera rendre un culte à Dieu » (Jn 16, 2). À cette époque, le risque d'être frappé d'ostracisme social n'était pas mince. Néanmoins les apôtres se décidèrent à cet exploit. Presque tous furent tués à cause de la prédication de l'Évangile. D'où leur « droit » de juger ceux qui n'ont pas suivi le Christ. 64

« Le Père même vous aime, parce que vous m'aimez » (Jn 16, 27). Non sans tristesse, je me rappelle les années de ma jeunesse, lorsque le sens de ces saintes paroles m'échappait. Je me dis: des siècles durant, d'innombrables paroles venues du ciel ont été répétées dans les combinaisons les plus diverses, mais elles n'ont pas suscité l'écho voulu dans les cœurs pétrifiés, dans la pensée insensible aux réalités du monde divin. Pourtant, il y eut bien des occasions où ces paroles furent données d'en haut, semblables à des coups de tonnerre ébranlant le cœur des hommes et à des éclairs illuminant leur conscience. Elles descendirent du Royaume caché sur notre terre, comme une révélation nous apportant le salut et nous parlant de l'ineffable sagesse de notre Père céleste, de son amour pour nous et du grand mystère de l'Être.

Au cours des âges, certes, ces paroles saintes furent prononcées, mais sans l'attention requise; c'est peut-être pourquoi elles ont perdu leur puissance originelle, lorsqu'elles se manifestèrent pour la première fois à la conscience des prophètes, des apôtres et des saints. Trouvera-t-on d'autres moyens d'exprimer le sens profond de la connaissance qui nous a été donnée du Dieu très grand ? Notre amour de Dieu cherche à s'exprimer dans des formes dont l'énergie vitale soit capable de résister au temps qui détruit tout.

Sous nos yeux s'accomplit le miracle inexprimablement grand de la création du monde, de la création de « dieux » (voir Jn 10, 34 ; Ps 81, 6) qui n'est pas encore accomplie (voir In 5, 17). L'« accomplissement » est promis pour le siècle à venir. Cependant, dès maintenant, lorsque

la Lumière incréée descend sur nous, ce mouvement spirituel suscite l'émerveillement dans le tréfonds de notre esprit et élève notre pensée vers le Royaume qui nous a été promis. L'acquisition du Royaume de l'amour du Père est liée à de nombreuses souffrances (voir Mt 11, 12 ; 25, 34). Le cœur éprouve une profonde douleur lorsqu'il prend conscience de la perte subie par l'homme. Je parle d'une douleur spirituelle, métaphysique, et je voudrais que le lecteur me comprenne correctement. Dans le langage, il y a toujours une certaine fluidité; quand l'expérience change, le contenu des concepts et le sens des mots se modifient aussi. Les douleurs qu'un ascète chrétien ressent dans son cœur ne sont pas un phénomène pathologique. Elles apparaissent « organiquement » engendrées par l'amour qui compatit. Elles ne sont pas cultivées - ce serait un penchant vers un dolorisme psychique malsain. Elles ne sont pas la conséquence de conflits psychologiques, ni le résultat de telle ou telle passion non assouvie. Elles sont d'une autre nature. Notre naissance à l'éternité en Dieu est liée à beaucoup de labeurs. Le prophète Isaïe a superbement exprimé cela en disant: « Comme une femme enceinte sur le point d'accoucher souffre et crie dans les douleurs, tels étions-nous devant ton Bien-aimé à cause de ta crainte, Seigneur. Nous avons conçu, souffert et accouché ; nous avons enfanté sur terre l'Esprit de ton salut » (Is 26, 17-18) . L'apôtre Paul écrivait aux Galates : « Mes petits enfants, vous que j'enfante à nouveau dans la douleur jusqu'à ce que le Christ soit formé en vous » (Ga 4, 19). On pourrait invoquer de nombreux passages semblables tirés de la Sainte Ecriture et des oeuvres des saints Pères.

C'est notre esprit qui est malade, mais cette maladie se répercute sur l'homme tout entier: sur le cœur, sur le corps. « Tout » l'homme souffre quand il se tient devant le Dieu éternel, mais ces souffrances ne tuent pas, elles vivifient. Les tourments de l'esprit sont, dans leur essence, métaphysiques. Ils appartiennent au domaine lumineux de l'immortalité. Grâce à eux, nous montons au-delà des limites de la matérialité, dans le monde de la Lumière incréée (voir Jn 16, 20-23).

Il ne suffit pas d'être intellectuellement convaincu de la divinité du Christ pour déjà tout comprendre correctement. Il est encore nécessaire de faire le maximum d'efforts pour vivre selon sa parole. En discernant, dans le développement de cette ascèse, les dimensions cosmiques de notre chute, nous devons ensuite passer par la longue prière du repentir. Alors seulement il nous sera donné de vivre ce que nous voyons dans le Christ: un extrême abaissement de soi-même (voir Ph 2, 6 s.); ensuite, nous serons jugés dignes de la venue de « la force d'en haut » (Le 24, 49), soit comme langues de feu, soit comme illumination par la Lumière du Thabor. Alors se révélera à nous le vrai sens de la « bonne nouvelle », de l'Évangile.

Ce furent les sept années passées au désert qui constituèrent la période de ma vie la plus favorable pour la prière. Je me souviens d'une fois où j'avais commencé la prière dominicale, le « Notre Père », et où mon âme se figea dans une bienheureuse stupeur. Je ne pouvais aller plus loin. Mon intellect s'arrêta; tout en moi se tut. Et maintenant c'est avec tristesse que j'écris sur cette merveille que j'ai perdue. Cela n'eut lieu qu'une fois avec une telle intensité. Serait-ce parce que le composé corporel ne peut supporter les touches enflammées de la gloire divine ?

Après un certain temps, plutôt long, quelque chose de semblable m'arriva alors que j'invoquais le Nom de Jésus-Christ. Cette fois-là, je fus obligé d'interrompre l'invocation de ce Nom ; son effet était trop puissant; mon âme était sans parole et sans pensée, remplie de crainte par la proximité de Dieu. Alors s'entrouvrit pour moi le mystère du service sacerdotal. Le lendemain, je célébrai la liturgie, et le Christ-Dieu était en moi, et avec moi, et hors de moi, et dans les saints mystères de son Sang et de son Corps. Les noms de Dieu et les 67 paroles des textes liturgiques sortaient de ma bouche comme des flammes. Je demurai dans

cet état trois jours, puis l'intensité de cette expérience diminua. Mais, comme à l'aide d'un burin, le Seigneur en grava le souvenir dans mon intellect et dans mon cœur. Et je Le prie de ne pas me rejeter au temps de ma vieillesse, ni au Jour de ma mort (voir Ps 70 9).

L'apôtre Paul nous enjoint de « mener une vie digne de l'appel que nous avons reçu » (Ep 4, 1). Mais en quoi consiste-t-il ? Donnons de nouveau la parole au même Paul: « À moi, le moindre de tous les saints, a été donnée cette grâce-là d'annoncer [...] l'insondable richesse du Christ et de mettre en lumière pour tous comment Dieu, le Créateur de toutes choses par Jésus-Christ, réalise le mystère caché en Lui depuis toujours. [...] Par la confiance que nous donne la foi en Christ, nous avons l'audace de nous approcher de Lui. [...] Afin que, [...] enracinés et fondés dans l'amour, vous receviez la force de comprendre [...] ce qu'est la largeur, la longueur, la hauteur et la profondeur et de connaître l'amour du Christ qui surpasse la connaissance et que vous soyez comblés de toute la plénitude de Dieu. À Celui qui est capable, par la puissance qui agit en nous, de réaliser infiniment plus que tout ce que nous pouvons demander ou concevoir, à Lui la gloire [...] pour toutes les générations et pour les siècles des siècles ! » (Ep 3).

Ainsi donc, notre vocation et notre tâche, c'est de devenir les fils de Dieu le Père - par son Fils unique et consubstantiel, sans commencement et éternel - et les porteurs de toute la plénitude divine (voir Jn 16, 27 ; 17, 21-26).

Je continuerai en mentionnant quelques autres événements auxquels je n'aurais pas du tout pu m'attendre, étant tel que je suis. Plus d'une fois, il me fut donné de contempler la Lumière divine. Délicatement enveloppé par elle, j'étais rempli d'un amour qui n'est pas de ce monde. Dans certains cas, le monde extérieur perdait sa matérialité et devenait invisible. Ce 68 qui m'arrivait relevait d'un autre plan de l'être. Et lorsque, sans que je sache comment, la perception habituelle du monde me revenait, une subtile tristesse envahissait mon âme en raison de mon retour dans la vie corporelle.

Je me disais parfois que j'aurais pu ne pas « revenir ». De temporelle, la prière peut devenir l'état éternel de l'âme. La vision de la Lumière est nécessairement liée à la grâce qui nous ressuscite. Aussi, quitter la terre dans un tel état est une bénédiction. Nous savons d'après la Vie de saint Séraphim de Sarov qu'il mourut pendant qu'il était en prière. En effet, son âme quitta son corps qui n'était pas encore mort: il tenait à la main un cierge allumé. « Elle est précieuse aux yeux du Seigneur la mort de ses saints » (Ps 115, 6). N'est-ce pas par une mort pareille que nous devons tous passer en quittant cette vie ? « En vérité, en vérité je vous le dis, celui qui écoute ma parole et croit à Celui qui m'a envoyé à la vie éternelle et ne vient pas en jugement, mais il est passé de la mort à la vie » (Jn 5, 24). « En vérité, en vérité je vous le dis, si quelqu'un garde ma parole, il ne verra jamais la mort » (Jn 8, 51).

La prière est une énergie d'un genre particulier. Elle est la fusion de deux activités: la nôtre (créée) et celle de Dieu (incrée). Comme telle, elle se situe à la fois dans le corps et hors du corps, et même hors de ce monde spatial et temporel. Lorsque nous sommes dans un bienheureux effroi à la vue de la sainteté de Dieu et, en même temps, dans le désespoir à cause de notre extrême indignité devant un tel Dieu, la prière devient un violent sursaut de l'esprit, faisant éclater le cercle étroit de la pesanteur matérielle. Le corps qui nous a été donné doit être « spiritualisé » (voir 1 Co 15, 44) et devenir capable de suivre l'esprit dans son ultime tension. Le corps biologique - « la chair et le sang » - n'est pas en mesure de suivre l'esprit dans son élan total vers le Dieu éternel (voir 1 Co 15, 50). « Pour nous, notre 69 cité [spirituelle] se trouve dans les cieux, d'où nous attendons ardemment, comme Sauveur, le Seigneur Jésus-Christ qui transfigurera notre corps de misère pour le conformer à son corps de gloire, avec cette force qu'il a de pouvoir même se soumettre toutes choses » (Ph 3, 20-21). « Du moment donc que nous sommes [spirituellement] ressuscités avec le Christ, nous

recherchons [naturellement] les choses d'en haut [célestes], là où se trouve le Christ, assis à la droite de Dieu » (voir Col 3, 1).

Oh, ce don de la prière! Dans son élan vers notre Dieu et Père bien-aimé, elle est insatiable. Par elle, nous entrons dans un autre mode de l'être, qui transcende notre monde, non pas spatialement, mais qualitativement. Sans être enivrée par une imagination fertile ni attirée par la philosophie rationaliste, l'âme cherche des voies là où il n'y a pas de voie. Une intuition intérieure anime l'âme liée par les chaînes invisibles, mais pas encore rompues, de la « loi du péché » ; celles-ci ne peuvent être brisées que par l'action du Tout-Puissant, de Dieu notre Sauveur, et non par nos propres efforts. Par quelle image peut-on représenter la lutte de l'âme pour sa libération ? Il existe une analogie avec le corps qui, lorsqu'il est pris de douleurs intolérables, se contorsionne tout entier en essayant de se soustraire à la douleur. De même, l'âme se « tord » dans la prière et les pleurs afin d'apaiser sa souffrance en s'unissant à Dieu.

Le Seigneur a compassion de nous et, souvent, Il vient rapidement. Mais le contraire arrive aussi: tous nos appels semblent se perdre dans le vide. Projetée dans l'infini, l'âme se trouve littéralement suspendue au-dessus de l'abîme. Elle est terrifiée, car Dieu semble absolument inaccessible. Il est hors de tout ce qui existe. L'esprit ne trouve aucune parole qui pourrait parvenir jusqu'à son trône « lointain ». Sans mots, mais avec un cri intérieur, l'âme prie dans le désert du monde. Cependant, 70 quelque part dans ses profondeurs, se cache l'espérance... Le nuage de l'abandon de Dieu passe, et de nouveau le soleil se lève.

Par mon expérience, je peux dire qu'il y a deux types de désespoir. L'un est purement négatif: il tue l'homme d'abord spirituellement et ensuite corporellement. L'autre est béni: c'est celui dont je ne cesse de parler. C'est par un désespoir de ce genre que je suis revenu à la vie dans la Lumière. Il ne m'est pas du tout facile de confesser devant les hommes la bienveillance que le Très-Haut a répandue sur moi. Je n'ai jamais pu comprendre pourquoi cela m'arrivait, à moi, tel que je suis! La Lumière, invisible à mes yeux, m'a d'abord donné de voir mon enfer intérieur, puis le monde créé tout entier plongé dans une existence passagère, soumis à la mort. Très longtemps, j'ai porté en moi cette vision terrible. J'étais accablé par l'absurdité de ce monde rempli de souffrances qui broient toute vie dès son apparition. Mais, aussi étrange que cela paraisse, une vie nouvelle commença à bouillonner en moi. La prière inondait mon cœur en un courant ininterrompu, entraînant à sa suite mon intellect, souvent avec une force croissante, parfois même avec une telle puissance qu'elle arrachait mon esprit et le jetait dans l'infini d'un autre espace, différent de celui que nous percevons habituellement. J'étais à la fois réduit à rien et, en même temps, je faisais l'incalculable expérience d'une vision élargie du monde et même d'un avant-goût de l'éternité.

Etre constamment conscient de sa pauvreté est une vraie torture ; sous ce poids, même les os se brisent... Mais, chose étrange, lorsque cette sainte contrition faiblissait, je mourais spirituellement. Je ne comprenais pas la nature de ce phénomène. C'est seulement plus tard que saint Silouane m'en donna l'explication: « Le Seigneur nous éduque ainsi, pour que nous ne perdions pas l'humilité. » Je compris alors, en partie, le mystère de 71 cette voie. En tant qu'artiste, il m'était arrivé, dans le passé, d'éprouver un sentiment de triomphe, de victoire, lorsque j'avais « saisi » ce que je recherchais : j'avais à peu près réussi à rendre la beauté qui se révélait à moi. Mais cet enthousiasme ne durait pas longtemps; de nouveau, j'étais déchiré en voyant mes défauts. Il en va de même et encore davantage avec Dieu: Il ne nous laisse pas en repos. Pour un bref instant, Il console notre âme, touche de son feu notre cœur, ravit l'intellect jusqu'à la vision de sa gloire; puis, de nouveau, Il se cache, afin que nous ne pensions pas être parvenus à le connaître en plénitude. Notre lot sur terre, c'est d'être «

pauvres en esprit ». À peine nous laissons-nous aller au repos trompeur que constitue le contentement de soi qu'aussitôt l'Esprit de vie, qui procède du Père, nous abandonne.

En faisant l'expérience de ces fluctuations, je compris la structure des « commandements » des Béatitudes: à la source de tout progrès spirituel se trouve l'accablant sentiment de notre « pauvreté ». Cette conscience est source d'énergie pour la prière et, en même temps, elle pose les solides fondations sur lesquelles s'élèvera tout l'édifice de notre salut, jusqu'à son sommet. Après quoi, nous recevrons « une grande récompense dans les cieux » (voir Mt 5, 3-12). Je le souligne à nouveau : à la racine de tout mal se trouve l'orgueil. En lui sont la mort et les ténèbres. La sainte impassibilité -*apatheia* - accompagne l'humilité qui abaisse l'homme au point de se sentir « inférieur à toute créature » ; par là, elle l'élève d'une manière inexplicable au-dessus de toute la création.

Dans sa vie selon Dieu, l'ascète chrétien ne doit être comparé ni aux poètes, ni aux écrivains, ni aux psychologues, ni aux philosophes, ni aux savants. Dans son orientation vers Dieu, il se dirige en avant, sans faire de retour sur lui-même. Ce que 72 l'ascète vit réellement dans la prière laisse dans son être une trace indélébile, mais il ne la verra qu'après une longue période, lorsque l'attention de son esprit s'arrêtera sur son passé. Au début de l'ascèse, l'aspiration à Dieu est d'une telle intensité que, tendu dans son élan vers le Très-Haut, l'esprit de l'homme se tourne vers Lui seul. En se voyant inexprimablement loin de la Vérité qu'elle recherche, l'âme qui se repent devient tout entière comme une plaie douloureuse. Elle implore le Seigneur - qu'elle aime déjà d'un premier amour - de lui témoigner sa miséricorde et son indulgence. Le sentiment du péché, qui a détruit notre être déformé, suscite un indicible regret de l'état dans lequel nous sommes demeurés si longtemps et qui nous a rendus totalement indignes du Saint des saints. Un tel Seigneur peut-Il m'accueillir, totalement corrompu que je suis ? L'âme se trouve en quelque sorte au jugement dernier. Or, plus écrasante est la crainte de la sentence, plus intense sera la prière du repentir. Aux heures où nous cessons d'être corporellement présents devant Dieu pour vaquer aux occupations de la vie quotidienne, la disposition fondamentale de notre esprit ne change pas: de toutes ses forces, il demeure tendu vers Dieu.

La cinquième année de ma vie monastique, l'abbé du monastère Saint-Pantéléïmon, l'archimandrite Missaël, m'appela un jour chez lui et me donna comme obéissance d'apprendre le grec, car le monastère avait besoin de moines connaissant la langue du pays, indispensable dans tous les rapports avec le monde extérieur, aussi bien ecclésiastique que civil. Je fis la prosternation d'usage pour recevoir sa bénédiction en vue de la tâche qui m'attendait. Au moment où j'atteignais la porte de son cabinet de travail, il m'arrêta et me dit: « Père Sophrony, Dieu ne juge pas deux fois. Si vous accomplissez ce que je vous ai commandé par obéissance, c'est moi qui en répondrai devant Dieu.

Quant à vous, demeurez en paix. » 73 Il parlait en inclinant la tête sur sa poitrine, comme c'est habituellement le cas quand on prie ; dans sa voix se reflétait le sérieux qu'il attribuait à sa parole. De là, je me suis rendu à la bibliothèque pour y chercher les livres nécessaires à l'étude du grec, puis je retournai dans ma cellule. En ouvrant la grammaire du dialecte attique, je concentrai spontanément mon attention sur ce que je lisais. Et qu'arriva-t-il ? Je ressentis physiquement comment mon intellect quittait mon cœur pour monter jusqu'à la partie frontale du crâne et poursuivre son mouvement vers le livre. À ce moment-là, il m'apparut clairement que mon intellect était demeuré dans mon cœur jour et nuit, sans en sortir au cours des sept années de ma prière de repentir. Me souvenant de la parole de l'abbé, je restai calme à l'intérieur. Je surmontai ma faiblesse corporelle - j'étais miné par la malaria - afin de consacrer à l'étude quotidienne du grec le plus de temps possible. Je me rappelle comment un jour, alors que je rédigeais mes exercices et que je me sentais épuisé, il me vint la pensée suivante : si

maintenant j'entends l'appel du Jugement, qu'advient-il de moi ? Dans le tréfonds de mon coeur, j'étais calme : « je me lèverai et, en paix, j'irai au Jugement de Dieu. » je mentionne maintenant cette réaction, parce qu'elle ne ressemblait pas du tout à la manière dont je me représentais habituellement la comparution en jugement, c'est-à-dire avec une grande crainte. Ainsi, grâce à la prière de l'abbé, il me fut donné d'expérimenter une telle paix. Ma nouvelle occupation m'avait privé de la possibilité de prier comme auparavant mais, sous la forme d'une paix jusqu'alors inconnue, la grâce ne me quitta pas durant les quelques mois de mon effort pour maîtriser la langue grecque. Ainsi Dieu ne m'abandonna pas - mon coeur, lui non plus, ne se sépara pas de Lui.

Les mois d'études passèrent. Dans sa bienveillance, le Seigneur me donna de nouveau la prière désespérée du repentir. Pour renaître en Dieu, nous avons besoin d'être saisis d'horreur en 74 nous voyant tels que nous sommes, saisis d'aversion pour l'ignoble et impie passion d'orgueil qui vit en nous et qui nous a valu d'être expulsés avec infamie du Royaume du Père des lumières. On se guérit de cette passion en suivant le commandement du Christ: aimer Dieu jusqu'à la haine de soi (voir Lc 14, 26). Cet aspect de la vie spirituelle du chrétien est un thème extrêmement important, et je sais que je ne pourrai jamais l'épuiser.

J'ai nommé le désespoir qui m'écrasait « un grand don d'en haut ». Mais ce ne fut qu'après trente ans de labeur – peut-être même davantage - que j'ai pris conscience de cela. Je ne recherchais pas l'aide des hommes, parce que j'étais comme une feuille sèche, emportée par le vent qui me faisait tourbillonner sans me fournir la clé de ce qui m'arrivait. Je ne comprenais rien ; je ne pouvais interroger personne, ne sachant même pas comment formuler ma question. L'être cosmique se dévoilait comme un ouragan à mon intellect, à une telle vitesse que ma raison ne pouvait se fixer sur quoi que ce soit. Cela ressemblait à de la folie, mais une folie d'un genre particulier qui n'était pas du ressort de la psychiatrie. Le processus de mon départ du monde avait commencé. Quelque chose s'était interposé entre moi et les autres ; j'avais perdu tout intérêt à leur contact et, progressivement, tout ce qui me liait à eux disparut. Le monde de l'art - peinture, musique, poésie, littérature, théâtre, etc. -, tout ce qui auparavant avait constitué le contenu principal et le sens de mon existence pâlit et commença à m'apparaître comme peu important, voire comme un divertissement enfantin. Mais ce ne fut pas facile. Dans les premiers temps, j'étais parfois au supplice, déchiré entre mes deux centres d'intérêt: la passion de la peinture et la prière. Et il en fut ainsi tant que la prière ne triompha pas de toute autre activité de ce monde. Désormais, une seule tâche comptait: trouver le vrai Dieu, c'est-à-dire le Créateur de tout être, et vivre éternellement en Lui. 75

N'est-ce pas de la folie pour un homme comme moi que de nourrir pareille audace? Avec Dieu, ce n'est pas du tout facile, ni simple. Il est trop grand pour nous. Il est « feu dévorant », Lumière inaccessible. Il est venu jeter sur notre terre son feu qui brûle nos coeurs. Par ailleurs, moi aussi, je suis l'œuvre de ses mains. Il a revêtu notre chair afin que, grâce à ce voile, nous puissions porter nos regards sur Lui. De là une espérance au-delà de toute désespérance. « Gardez courage ! », a-t-il dit (voir Jn 16, 33). Je pense que l'apparition de ce feu au-dedans de nous marque la venue en nous du souffle de l'éternité divine. Sur ce même thème, il est encore dit: « Car rien n'est impossible à Dieu. [...] Oui, bienheureuse celle qui a cru en l'accomplissement de ce qui lui a été dit de la part du Seigneur » (Lc 1, 37. 45).

Ayant reconnu en moi-même la versatilité de la nature humaine, je vis constamment dans la crainte. Cette crainte s'appelle « crainte de Dieu », et elle ne ressemble pas à la crainte animale. Elle renferme sagesse et connaissance, amour et force. Mais la rencontre avec Dieu - que nous ne sommes pas en mesure de contenir et que nous ne pouvons pas ne pas aimer nous

fait prendre conscience que nous sommes encore indescriptiblement loin de ce qui est placé devant nous comme le but sacré et le sens de tout notre être.

Après la Sainte Cène, Pierre déclara avec emphase: « Si tous succombent à cause de toi, moi je ne succomberai jamais. » Nous savons tous ce qui arriva rapidement après cette confession : « Et Pierre se souvint de la parole que Jésus avait dite : « Avant que le coq chante, tu m'auras renié trois fois. Et, sortant dehors, il pleura amèrement » (Mt 26, 33. 75).

Il est écrit: « Le parfait amour bannit la crainte. [...] Celui qui craint n'est pas parvenu à la perfection de l'amour » 76 (1 Jn 4, 18). Je sais que je ne suis pas parvenu à la perfection de l'amour, mais cela n'exclut pas le fait que, moi aussi, j'aime Dieu. Et voici que, précisément, cet amour suscite en moi la crainte de me trouver indigne d'une réponse de Dieu. Mes os se brisent lorsque je vois en moi ne serait-ce que de minimes hésitations. Je ne me souviens pas qu'au cours de ma vie à l'Athos, le doute se soit approché de mon intellect ou de mon coeur. Cependant, après mon retour en Europe, me trouvant en contact avec des gens animés d'un esprit différent, je ressentais l'énergie qui émanait d'eux. Pareille à un vent glacial, cette énergie étreignait désagréablement mon coeur et troublait de quelque manière mon intellect. Étrangère à l'esprit du Christ, elle détruisait pour un moment ma paix intérieure et provoquait dans mon esprit un certain conflit. Toutefois, ce que j'avais connu au désert par un don reçu d'en haut dans la prière d'amour, l'emporta sur les influences négatives occasionnelles : « La loi de l'Esprit qui donne la vie dans le Christ Jésus m'a affranchi, moi aussi » (voir Rm 8, 2) du pouvoir de l'esprit de ce inonde.

Pierre s'est relevé, mais puis-je être sûr de moi? Tant que le coeur ressent la présence de Dieu, nous sommes dans la paix et dans le ravissement grâce à notre amour pour Lui. Mais lorsqu'Il se retire et que je ne sens plus son action en moi, la conscience de ma faiblesse m'afflige de nouveau et me fait souffrir. Dans une mesure ou dans une autre, l'ascèse de la croix m'accompagne jusque dans ma vieillesse. Il me semble que j'ai connu la « mesure » de l'homme, et cette connaissance me permet de me sentir libre lors de mes rencontres avec qui que ce soit. Mais dans le passé, j'ai aussi rencontré d'autres forces, bien trop puissantes pour ma petitesse. À ces moments terrifiants, j'ai été sauvé par le Nom du Christ Jésus. le prie qu'il en soit ainsi pour moi jusqu'à la fin, éternellement. 77

Aux heures où, dans sa Providence, Dieu nous « abandonne », une ardente prière jaillit en nous; portée par elle, l'âme reconnaît avec joie sa parenté avec le Christ ; sa ressemblance avec Lui augmente. Le Seigneur nous a créés à son image, c'est pourquoi nous devenons des seigneurs en Lui. Affermis par sa force, nous contemplons le mal sous toutes ses formes dans le monde, mais ce mal perd son pouvoir sur nous. C'est en cela que consiste notre « seigneurie », indispensable pour accéder au « Royaume inébranlable ».

« Encore une fois, moi j'ébranlerai non seulement la terre mais aussi le ciel. Cet " encore une fois " indique que les choses ébranlées seront changées, puisque ce sont des réalités créées, pour que subsistent celles qui sont inébranlables » (He 12, 26-27). Nous ignorons à quelle ultime épreuve sera soumise toute la création. Une crainte révérencielle nous est indispensable tant que nous n'aurons pas franchi tous les seuils du monde créé et que nous ne serons pas remplis de la vie incréée qui procède de Dieu.

L'Église enseigne que Jésus-Christ prit sur Lui les péchés du monde entier. Celui qui prie le Christ « face à Face » en esprit, reçoit de Lui « les pensées et les sentiments » (voir Ph 2, 5) qui sont en Lui. Et non seulement les pensées et les sentiments, mais aussi la prière, comme sa prière à Gethsémani. C'est ce que nous appelons « prière hypostatique ».

Quiconque prie de cette manière accède au plan de la vie divine. Il en est déjà ainsi avant



même que la prière n'ait atteint sa pleine force, qu'elle ne soit parvenue à une profondeur où elle est accompagnée des larmes que l'on verse pour soi-même, peut-être même de larmes plus amères encore. Saint Silouane disait et écrivait qu'il priait pour ceux qui étaient séparés de Dieu plus intensément que pour lui-même. 78

Le Christ-Dieu est infini dans sa puissance ; son Esprit remplit tous les abîmes. Dans sa « kénose » aussi, nous ne pouvons pas l'atteindre. Lorsque nous nous tenons devant Dieu dans un silence dépouillé de toute image, dans une mise à nu radicale de la totalité de notre être, les profondeurs de notre nature se révèlent à nous aussi. Une extrême concentration - un rassemblement de tout ce qui est à l'intérieur de nous, de ce qui fait notre personnalité - nous permet de voir que, dans sa source et selon sa nature, l'être de toute l'humanité est un seul être, constitue un seul Homme. D'où l'inclination « naturelle » de notre esprit à prier pour tous les hommes, pour l'Adam total, comme pour nous-mêmes. De là provient aussi l'intelligence des paroles du Christ: « Afin que [tous] soient un comme nous sommes un » (voir Jn 17, 21-23).

Dans la prière de repentir pour nos péchés, nous apprenons à vivre en nous la tragédie de toute l'humanité. Si mes multiples manquements, à chaque instant, me font tant souffrir de tout mon être, si derrière toutes mes chutes se cache la chute originelle de notre ancêtre - chute qui arracha toute l'humanité à notre Dieu et Père -, il est naturel qu'existentiellement je reconnaisse dans mes souffrances personnelles les souffrances de tous les hommes. Mais l'inverse est aussi possible: voir dans mes joies celles du monde entier. C'est ainsi que le chrétien apprend à compatir avec tous ceux qui souffrent, à se réjouir avec tous ceux qui sont dans la joie.

Si, dans son essence profonde, le péché est toujours un crime contre l'amour du Père, l'amour brisé ne peut être pleinement restauré que par un repentir total. Seul un tel repentir peut nous révéler, si possible complètement, ce que signifie cette transgression lorsque nous la transposons sur le plan de l'éternité. 79

Père de bonté, guéris-moi, car je suis un lépreux.

Renouvelle-moi, car je suis corrompu par le péché.

Père saint, sanctifie-moi tout entier : mon esprit, mon cœur, et mon corps.

J'ai péché devant toi, et maintenant, séparé de toi, je meurs.

Accepte-moi selon la grandeur de ta compassion et de ta miséricorde.

Je priais sans former aucune image, mentale ou visuelle. Mon âme se détachait de tout ce qui est passager pour se concentrer de toutes ses forces sur mon Dieu seul. D'une manière inexplicable, cette absence totale de formes visuelles ou de concepts abstraits - comme si en moi tout s'arrêtait, bien que je fusse plein de vitalité et d'énergie - se transformait peu à peu en une connaissance de l'être, lorsque je revenais à mon état normal de perception.

En elle-même, la vision est sans dimension, comme hors de l'espace; tout y est concentré, comme en une minuscule tête d'épingle. Mais si l'on essaie d'exprimer en paroles la connaissance perçue à ces moments-là, on se trouve en face d'un espace aussi vaste que l'océan. Je vais néanmoins essayer de formuler brièvement quelques pensées à ce sujet.

Toute créature douée de raison oscille entre deux extrêmes: l'amour de Dieu au point de se haïr soi-même, l'amour de soi au point de haïr Dieu. Haïr Dieu signifie se détacher, s'éloigner de Lui. Cette « haine » n'est pas nécessairement liée à une émotion du cœur, bien que cela puisse aussi se produire. La haine peut être une décision froide de l'intellect - de l'intellect « éclairé », comme diraient certains à qui la réalité reste cachée et dont la « lumière » peut naturellement évoluer jusqu'à un degré où toute vie est absente.

Entre ces deux pôles, il existe d'innombrables états intermédiaires. Au milieu, nous trouvons

la grande masse des âmes 80 inertes qui n'ont pas une conscience claire de leur existence, ni une orientation bien définie. Mais plus on s'approche des limites, plus l'élan de l'esprit devient dynamique et plus on se sent poussé à faire un choix final. Chacun choisira ce qu'il a aimé davantage.

S'approcher, en esprit, des limites ultimes ne signifie pas encore franchir le seuil du temporel pour entrer dans le domaine de l'Être éternel. Tant l'expérience séculaire des ascètes que la Révélation affirment que l'esprit créé peut renier le but auquel il est déjà parvenu puis, comme en un éclair (voir Lc 10, 18), franchir l'abîme et se fixer sur le rivage opposé.

Des individus isolés aussi bien que de grandes multitudes peuvent refuser l'unique Être véritable, le JE SUIS CELUI QUI SUIS (Ex 3, 14).

Sur le plan spirituel, Dieu n'a fixé aucune limite pour nous - « Tout m'est permis... » -, mais nous ne devons nous laisser dominer par rien (voir 1 Co 6, 12). Si l'homme n'était pas doté de cette liberté, la déification serait hors de question. Créé à l'image du Très-Haut, l'homme ne peut être soumis à aucun déterminisme lorsqu'il s'agit de l'ultime autodétermination spirituelle pour l'éternité. Dieu se révèle à nous comme Lumière et « en Lui il n'y a point de ténèbres » (1 Jn 1, 5). Il s'est montré Lui-même comme nous aimant « jusqu'à la fin » (Jn 13, 1). Mais Il ne s'impose pas à nous. Il dépend de nous d'accepter ou de rejeter son don d'amour, non seulement tant que nous sommes encore dans cette vie, mais aussi plus particulièrement dans l'éternité.

Nous sommes appelés à la vie éternelle dans le Royaume de notre Père qui est aux cieux. Mais, pour des êtres créés, entrer dans le Royaume implique inévitablement de grandes souffrances. Beaucoup déclinent le don d'amour du Père précisément parce que son assimilation exige un effort extrême. Combien de fois me suis-je d'abord dit : « Oh ! Non ! Si tel en est 81 le prix, je ne veux pas de ce don ! » Mais fortes sont « les mains du Dieu vivant » et « c'est une chose effroyable que de tomber entre elles » (voir He 10, 31). Il a apposé son sceau sur mon cœur, et mon amour pour Lui a été plus fort que la mort. Je n'avais qu'à songer un instant à me séparer de Lui, pour me trouver plongé dans d'épaisses ténèbres. Je voyais que m'éloigner de Lui serait la mort (voir Jn 6, 68). La vie se trouvait seulement en avant, dans une lutte corps à corps. Saint Silouane m'expliqua que ceux qui sont affligés d'orgueil devaient mener un dur combat. Les douleurs de l'effort me montrèrent cependant que le fait d'accepter volontairement la lutte signifiait que j'étais libre. Les souffrances elles-mêmes étaient une preuve suffisante de notre liberté en tant qu'êtres raisonnables. Il devint tout à fait clair pour moi que le Royaume ne pouvait être conquis que « par force » (voir Mt 11, 12) et que, moi aussi, je devais marcher sur la voie qui rend l'homme semblable au Christ, qui est « la Voie » (Jn 14, 6).

« Jésus lui dit : " Voilà si longtemps que je suis avec vous, et tu ne me connais pas, Philippe ? " » (Jri 14, 9). Marie de Magdala « se retourna, et elle vit Jésus qui se tenait là, mais elle ne savait pas que c'était Jésus. Jésus lui dit : " Femme, pourquoi pleures-tu ? Qui cherches-tu ? " Le prenant pour le jardinier, elle Lui dit : " Seigneur, si c'est toi qui l'as emporté, dis-moi où tu l'as mis et je l'enlèverai. " Jésus lui dit : " Marie ! " Se retournant, elle Lui dit en hébreu : " Rabbouni ! " » (Jn 20, 14-16). Sur la route d'Emmaüs, Luc et Cléophas ne reconnurent pas Jésus en celui qui s'approchait d'eux; ce n'est que lorsqu'Il « rompit le pain » et le leur donna que « leurs yeux s'ouvrirent et qu'ils Le reconnurent » (Lc 24, 31). Quelque chose de semblable peut nous arriver, à nous aussi: Il s'approchera de nous, s'entretiendra avec nous, mais nous ne Le reconnâtrons pas, Lui, notre grand Dieu - grand, mais doux et ineffablement 82 humble. Et quand viendra le moment où nous Le reconnâtrons, notre âme L'aimera et l'inspiration puisée dans cette connaissance nous remplira de béatitude. L'inspiration reçue de cette manière ne nous quittera jamais plus. Nous pourrions passer par diverses épreuves et par des états douloureux, mais cette merveilleuse inspiration sera pour toujours avec nous : parfois comme une douce paix, parfois comme une flamme ardente, parfois comme l'afflux de

pensées lumineuses, parfois comme des pleurs de joie durant la prière, et encore comme bien d'autres choses semblables. Dans le monde entier, il n'existe rien de tel, sauf ce qui provient de Lui seul. 83

### La prière, victoire sur la tragédie

C'est dans ma jeunesse que j'ai rencontré pour la première fois la notion de tragédie. Non dans mon expérience de la vie, mais dans mes lectures. Je la concevais comme quelque chose qui se présente à l'esprit de l'homme et le captive totalement. Jadis, cet objet d'attraction s'appelait « idéal ». Pour atteindre ce qu'il a saisi intuitivement, l'homme est prêt à tous les efforts, à tous les sacrifices, même jusqu'à risquer sa vie. Cependant, lorsqu'il parvient au but, une cruelle déception l'attend: la réalité ne correspond pas à ce qu'il avait entrevu. La désillusion qui s'ensuit naturellement blesse son esprit, et tout se termine par une mort douloureuse et bien souvent odieuse.

Divers idéaux se présentent aux hommes forts. Souvent, c'est la soif du pouvoir, comme ce fut le cas de Boris Godounov. Dans la lutte pour réaliser sa secrète ambition, suivant l'exemple de ses nombreux prédécesseurs au cours des âges, il n'hésita pas à verser le sang. Mais lorsqu'il arriva à ses fins, il réalisa qu'il n'avait pas obtenu ce qu'il espérait : « je suis parvenu au pouvoir suprême, mais mon âme ne connaît pas le bonheur. »

D'autres recherches sur le plan de l'esprit, de l'art ou de la science sont plus nobles. Le génie a des intuitions intellectuelles qu'il ne pourra pas actualiser, car elles dépassent ce qui est accessible dans ce monde. Convaincu de son incapacité de réaliser parfaitement sa vision initiale - qui est devenue sa seule raison d'être -, il subit un profond ébranlement dans son esprit et finit par mourir. C'est parmi les poètes que l'on observe souvent ce dénouement tragique.

Non sans frémissement, j'observais - et je continue aussi bien d'observer - les destinées du monde. Quel que soit le plan sur lequel on la considère, la vie humaine est tragique. L'amour lui-même est plein de criantes contradictions et traverse bien souvent des crises fatales. Ainsi, chaque manifestation de la vie terrestre est marquée dès son origine du sceau de la désintégration.

J'étais encore jeune homme - je n'avais que dix-huit ans lorsque ma destinée me fit vivre des événements historiques dont le caractère tragique dépassait tout ce que j'avais rencontré dans les livres: la Première Guerre mondiale et la révolution sociale qui s'ensuivit en Russie, avec tout son cortège d'horreurs. C'est un tableau sinistre que la chute d'un grand empire ! C'est un combat cruel et sans merci lorsque « ceux qui peinent et ploient sous le fardeau » (Mt 11, 28) se décident, dans leur désespoir, à lutter pour leurs droits et leur dignité humaine. Je vivais au coeur des souffrances de millions d'hommes, de masses innombrables; un « combat mortel » et de longue durée avait commencé.

Simultanément, mes rêves et mes espoirs de jeunesse s'effondrèrent. Étrangement, cela coïncida avec une compréhension nouvelle et plus profonde du sens de l'être en général. La mort et la dévastation allaient de pair avec la renaissance. L'être est grandiose dans ses racines métaphysiques, et d'une immense majesté dans ses fins. Si nous tendons vers la connaissance intégrale de tout ce qui existe, si, dans les profondeurs de notre conscience, nous ne perdons pas de vue l'Être absolu, alors notre esprit sera disposé à accueillir tout ce qui se produit dans l'être cosmique créé. Le Créateur de ce monde est éternellement vivant. Il est à la base de notre être ; sa force est suffisante pour nous ressusciter après notre mort. Mais nous avons besoin de faire l'expérience de la mort pour comprendre que nous avons été tirés du « néant » par la volonté de notre Père céleste. La connaissance de soi est nécessaire pour accomplir chaque pas en accord avec l'Être authentique et inébranlable. Oh, cela n'est ni facile ni simple

! Des centaines de fois, le feu de l'horreur s'approchera de nous et tout en nous se contractera sous l'effet d'une extrême douleur. Mais Il a vaincu et nous appelle à Le suivre. Évidemment, en Le suivant, nous éprouverons des tourments propres à chacune des étapes que nous franchirons. Notre esprit sera saisi de crainte et, en pensée, nous entrerons peut-être en conflit avec Lui, le rendant responsable de toutes nos souffrances. Il nous faut une foi ferme pour ne pas nous détacher de Lui. Mais si la nuit de notre ignorance a été, ne fût-ce qu'une fois, traversée par la lueur d'un éclair et si, à la lumière de cet éclair divin, nous prenons en notre âme la décision d'être avec Lui dans son absolutité - totalement, sinon mieux vaut pour nous mourir car il n'y a pas de moyen terme ; alors il se peut que, nous aussi, nous connaissions la joie de la victoire éternelle.

Si notre Père céleste nous attire vers son Fils unique et coéternel après nous avoir montré - ne serait-ce que dans les limites de notre réceptivité - la sagesse infinie de son Verbe (Logos) et l'inaccessible hauteur de son amour, nous verrons qu'il n'y a pas de tragédie en Dieu. La tragédie n'est présente que dans le destin des hommes dont l'idéal n'a pas franchi les limites de cette terre. En Christ, il n'y a absolument rien de tragique, pas même dans ses souffrances aux dimensions pancosmiques. Durant tout le temps que le Christ demeura avec nous sur la terre, son amour fut lié à une intense souffrance : « Engeance incrédule et pervertie, [...] jusqu'à quand serai-je avec vous ? » (Mt 17, 17). Il pleura sur Lazare et ses sœurs (voir Jn 11, 35). Il s'affligea de la dureté de cœur des Juifs qui 87 avaient mis à mort leurs prophètes (voir Mt 23, 37). À Gethsémani, son âme était « triste à en mourir » et « sa sueur devint comme de grosses gouttes de sang qui tombaient à terre » (Mt 26, 38 ; Lc 22, 44). Il vécut la tragédie de toute l'humanité, mais en Lui-même il n'y avait pas de tragédie. Cela ressort clairement des paroles qu'Il adressa à ses disciples peu de temps peut-être avant de prononcer sa prière rédemptrice pour toute l'humanité au mont des Oliviers : « Je vous donne ma paix » (Jn 14, 27). Et encore : « Je ne suis pas seul : le Père est avec moi. Je vous ai dit ces choses, pour qu'en moi vous ayez la paix. Dans le monde vous aurez à souffrir. Mais gardez courage ! J'ai vaincu le monde » (Jn 16, 32-33). Et de nouveau, quelques semaines avant le Golgotha : « Jésus commença de montrer à ses disciples qu'il lui fallait s'en aller à Jérusalem, y souffrir beaucoup [...] être mis à mort et, le troisième jour, ressusciter » (Mt 16, 21). Et aussi : « Ne pleurez pas sur moi ! Pleurez plutôt sur vous-mêmes et sur vos enfants ! » (Lc 23, 28). Ce n'est pas en Lui qu'est la tragédie, mais en nous.

Il en va de même pour le chrétien qui a reçu le don de l'amour du Christ; malgré toute sa conscience de ne pas avoir encore atteint la perfection, il échappe au tragique de la mort qui engloutit tout. Quand, dans sa douloureuse compassion, il prie et pleure pour le monde, il ne tombe pas dans un désespoir sans issue à la pensée d'un désastre inévitable. La vision devient plus sereine lorsque la prière entre d'une certaine manière dans le courant éternel de la prière du Christ au jardin de Gethsémani, c'est-à-dire lorsque se rompent les limites étroites de l'individu, lorsque le mur du temps est franchi et que l'homme fait l'expérience de l'état où il peut dire : « Je suis. » Percevant le souffle donateur de vie du Saint-Esprit qui prie en lui, il pressent la victoire finale de la Lumière. Jusque dans la compassion portée à son plus haut degré de tension - l'essence de « l'enfer de l'amour » -, l'amour du Christ reste fibre de toute passion, car il 88 est éternel. Cet amour n'en vit pas moins réellement et pleinement la tragédie de l'humanité, car il prend part aux souffrances de toute créature et en particulier de l'homme.

Je ne sais pas comment décrire une telle expérience spirituelle, non point imaginaire mais bien réelle, qui peut sembler contradictoire d'un point de vue logique. La grâce est extrêmement riche dans ses manifestations. Prenons par exemple un cas très significatif : en Christ, nous avons reçu la révélation de la valeur immuable de l'homme. Nous l'aimons comme notre propre vie. Par moments, il nous est donné de contempler l'incalculable beauté de cette image

du Très-Haut. En observant cet être précieux dans son état de chute - et pour autant que le Seigneur ait répandu sur nous la grâce de connaître sa voie -, notre cœur se brise tout naturellement; il cherche les moyens de sauver ceux que nous aimons. Comme la parole de la prédication ecclésiale tombe trop souvent au bord du chemin, ou sur des endroits pierreux, ou encore parmi des épines (voir Mt 13, 4-7), il ne reste plus à l'âme qu'à se tourner dans la prière vers Celui qui a créé l'homme. Nous sommes convaincus que Dieu ne veut pas détruire la liberté des hommes, leur capacité d'autodétermination. Dans ses efforts pour vaincre, par une prière de compassion, l'endurcissement du cœur des êtres qui nous sont chers, l'âme fait réellement l'expérience de se tenir devant le mur de la mort. Cette expérience est semblable à l'affliction d'une mère qui tient dans ses bras son enfant, le fruit de son sein, en train de mourir. Le sentiment qu'il n'y a pas d'issue, que la fin est inéluctable, engloutit tout autre sentiment ; l'âme de celui qui prie « meurt » avec ceux pour qui elle prie.

Le Fils unique du Père a reçu de nous la mort. Il est mort sur la Croix, en assumant par son amour « jusqu'à la fin » notre perdition. Mais Dieu L'a ressuscité (voir 1 P 1, 21). La même chose est promise à tous ceux qui croient en Lui, le Christ-Dieu (voir Jn 3, 15 ; 3, 36 ; 6, 40 ; 6, 47 11,26). 89

La condition humaine est complexe. Nous-mêmes, nous ne sommes pas encore totalement libérés du péché. Autrement dit, nous portons notre propre mort en nous. Nous ne mourons pas corporellement quand nous prions pour nos frères et pour le monde en général, mais, en esprit, nous vivons réellement leur mort. Bien sûr, le jour où nous mourrons viendra, lui aussi. Par sa mort, le Christ a vaincu la mort d'Adam et de ses descendants; c'est là le Sage de notre propre résurrection.

La prière pour le monde est l'une des plus pénibles et des plus décourageantes, en ce sens que notre esprit n'atteint jamais parfaitement son but. Lorsqu'il prie pour lui-même, l'homme peut ressentir dans la profondeur de son cœur un afflux d'amour et de paix, et cet état se maintient pour un certain temps. En revanche, lorsqu'elle prie longuement pour le monde avec une grande ferveur, l'âme se rend rapidement compte qu'un lourd nuage de haine continue de peser sur la terre: trop d'hommes « ont mieux aimé les ténèbres [de la haine] que la lumière » de l'amour divin (voir Jn 3, 19).

C'est étrange et affligeant: le monde, dans sa grande majorité, n'accepte pas l'Esprit divin. C'est pourquoi la prière revient à celui qui prie non seulement en lui donnant un sentiment d'impuissance, mais encore en augmentant sa douleur. Évidemment, cette impression est erronée. En effet, même si l'on n'observe pas de changements dans l'atmosphère spirituelle du monde, on sait que s'il n'y avait pas d'orants, le « règne des ténèbres » (Lc 22, 53) se renforcerait avec une puissance encore plus grande.

Ceux qui n'ont pas encore fait avec force l'expérience que je viens de décrire, me comprendront cependant facilement si, inspirés par Dieu, ils ont prié pour le monde ou pour des personnes qui leur sont chères. Lors de cette prière, le cœur entre souvent sans tarder dans la vie de ceux pour lesquels il prie et sait 90 dans quel état ils se trouvent. Cela Peut être soit la joie et le calme, soit l'angoisse et la tristesse, parfois aussi les terribles ténèbres de l'enfer et le mal sous une forme analogue. Celui qui prie peut prendre ces états pour les siens propres, mais c'est une aberration, car, en réalité, la prière permet à l'âme de « voir » et de « sentir » ceux pour qui elle prie, et de s'unir à eux. Alors, si le sentiment pénible que nous avons éprouvé se transforme en joie ou en soulagement, c'est le signe sûr que notre prière a été entendue ; le malade va se remettre, le désespéré va recevoir la lumière de l'espérance, un malheur imminent s'éloignera, et ainsi de suite.

Une telle communion avec les hommes et même avec l'univers tout entier est le signe caractéristique d'une prière authentique. La perception de ce qui se produit dans le monde peut se développer jusqu'à un degré qui échappe à toute description. La vie de l'esprit qui prie

peut, et même doit recevoir les dimensions cosmiques qu'exigent de nous les commandements évangéliques du Christ. En Lui, l'homme devient véritablement universel. Non dans le sens d'un syncrétisme philosophique, mais selon le degré et l'étendue dans lesquels il saisit l'être réel, selon également son approche des limites ultimes de ce qu'il est possible d'expérimenter sur le plan de l'esprit.

Dans mon livre sur le starets Silouane, je rapporte le cas d'une prompte réponse donnée à la prière. Le bienheureux starets m'avait raconté qu'après avoir lu la lettre d'un métropolitain, il s'était tourné vers le Seigneur et, dès la première parole, il avait éprouvé dans son cœur un sentiment de paix et de joie. Le starets 91 répondit immédiatement par lettre que « la fille de cette femme était en vie et heureuse ». Des recherches effectuées par la suite confirmèrent la justesse du sentiment du starets. La fille déclara à une femme qui était venue la visiter: « Dites à maman que je vais bien et que je suis heureuse avec mon mari. Mais je lui demande instamment de ne pas répéter une pareille démarche afin de ne pas nous nuire, à moi et à mon mari. » Cela se passait à l'époque de Staline où tout contact avec des personnes venues de l'étranger éveillait des soupçons et risquait de provoquer un exil en Sibérie.

Il est nécessaire pour nous de faire l'expérience du caractère tragique des destinées terrestres. Cette expérience nous révèle les limites de nos dons créés lorsque nous cessons de coopérer avec Dieu. Après l'échec de tous nos efforts et de toutes nos souffrances, il est normal de nous ouvrir aux nouveaux horizons d'un autre monde, incomparablement plus élevé. Alors, au lieu de « l'issue fatale » qui, dans la plupart des cas, est le sort réservé aux génies de l'humanité, un commencement béni se fait jour qui peut se présenter à l'homme comme la Lumière de la résurrection, comme l'entrée dans le monde de l'incorruptibilité. Et là, il n'y a pas de place pour la tragédie, car l'éternité y règne.

Notre expérience personnelle nous permet de constater que, jusqu'à nos jours, l'humanité dans son ensemble ne s'est pas élevée jusqu'au christianisme de l'Évangile. En se détournant du Christ comme homme éternel et avant tout comme Dieu véritable - quelle que soit la forme de cette apostasie et quel qu'en soit le prétexte -, les hommes perdent la Lumière du Royaume éternel et la gloire de la filiation divine. « Père, ceux que tu m'as donnés, je veux que, là où je suis, ils soient aussi avec moi, pour qu'ils contemplent la gloire que tu m'as donnée, parce que tu m'as aimé avant la création du monde » (Jn 17, 24). Ceux que la sainte flamme d'amour du Saint-Esprit a effleurés, 92 demeurent en esprit dans le Royaume du Saint-Esprit, dévorés par une ardente soif d'être dignes de devenir ses fils. C'est par l'opération du Saint-Esprit - qui procède du Père - qu'est vaincu le péché du rejet de l'amour du Père, amour qui nous a été manifesté par le Fils. Lorsque nous percevons le Christ comme Dieu-Sauveur, nous nous élevons en esprit au-delà des limites du temps et de l'espace, nous entrons dans une forme de l'être à laquelle la notion de « tragédie » n'est plus applicable. 93

De la prière dite avec douleur et par laquelle l'homme naît à l'éternité

À l'heure actuelle, il y a sur toute la surface de la terre des hommes et des femmes qui cherchent une réponse à leurs interrogations. Une soif spirituelle inassouvie : tel est l'événement véritablement tragique de notre époque. Beaucoup d'êtres humains se trouvent au bord du désespoir. Chacun, dans les profondeurs de son âme, souffre à sa propre mesure du non-sens de la vie contemporaine. Les hommes restent sans consolation dans leur affliction: leurs efforts individuels sont insuffisants pour les libérer de la confusion qui s'est emparée du monde, et pour arrêter leur esprit sur l'essentiel (voir Lc 10, 42).

Certains ont tendance à qualifier notre époque de postchrétienne. Pour ma part, dans les limites de mes connaissances du monde et du christianisme, je suis intimement convaincu que, dans ses dimensions authentiques, le christianisme n'a encore jamais été réellement

assimilé par les grandes masses. Les Etats feignaient de se nommer « chrétiens » et leurs peuples portaient le masque de la piété, « mais ils reniaient ce qui en fait la force » (voir 2 Tm 3, 5) ; ils vivaient et vivent encore comme des païens. Paradoxalement, ce sont justement les États dits chrétiens qui, pendant des siècles, ont tenu la majeure partie de la population du monde dans les étau de fer de l'esclavage. Durant ces dernières années, ils ont recouvert le monde de 95 l'opaque nuée de l'attente du feu apocalyptique : « Les cieux et la terre d'à présent sont réservés pour le feu, en vue du jour du Jugement et de l'anéantissement des impies » (2 P 3, 7 ; voir Lc 21, 34-35).

Dans la crise contemporaine du christianisme au sein des masses populaires, on peut à juste titre voir une révolte de la conscience naturelle contre les déformations auxquelles l'enseignement évangélique a été soumis dans sa destinée historique.

Nous vivons de nouveau dans l'atmosphère des premiers siècles de notre ère : « À l'égard du Christ, il nous a été fait la grâce, non seulement de croire en Lui, mais encore de souffrir pour Lui » (voir Ph 1, 29). Plus d'une fois, j'ai été saisi de joie à la pensée que la majeure partie de ma vie avait coïncidé avec des persécutions contre le christianisme. Cela me permet de me sentir chrétien avec une conscience plus aiguë, de considérer comme un honneur incomparable - en des temps comme les nôtres - de suivre le Fils unique du Père dans sa marche vers le Golgotha. Les persécutions sont partout, mais sous des formes diverses. Certes, aucune d'elles n'est facile à endurer. Que le Dieu d'amour épargne à tout homme le malheur de devenir persécuteur, fût-ce à l'égard d'« un seul de ces petits » (Mt 18, 10). « Souffrir pour Lui » (Ph 1, 29) implique une bénédiction particulière et même une élection. Celui qui souffre est placé, par la force même des circonstances, dans une relation incessante avec Jésus-Christ ; il est introduit dans la sphère de l'amour divin et devient porteur de Dieu, « théophore ».

Il y a deux sortes de théologies. L'une, largement pratiquée dans les siècles passés, est enseignée depuis la chaire magistrale de l'érudit. L'autre, c'est d'être crucifié avec le Christ (voir 1 P 4, 13 ; Rm 8, 17 ; 2 Tm 2, 11-12 ; Ph 3, 10 ; Ap 1, 9), de Le connaître dans le lieu secret du cœur. La première de ces théologies est accessible à un grand nombre d'hommes intellectuellement doués et ayant une préférence pour la pensée philosophique. 96 Dans ce cas, il n'est pas indispensable d'avoir une foi véritable en la divinité du Christ, foi qui se manifeste par une vie menée selon l'esprit de ses commandements. La seconde, c'est la théologie de la confession; elle naît d'une profonde crainte de Dieu dans le feu d'un ardent repentir, et conduit dans la réalité de l'être par l'apparition de la Lumière créée. La théologie d'école, unie à une foi vivante, donne de bons résultats. Mais elle dégénère facilement, devient une théorie abstraite et cesse d'être ce que l'on observe dans la vie des apôtres, des prophètes, de nos Pères, c'est-à-dire l'action directe de Dieu en nous: « Personne ne peut venir à moi, si le Père qui m'a envoyé ne l'attire. [...] Il est écrit dans les prophètes : « Ils seront tous enseignés par Dieu. « Ainsi, tout homme qui a entendu [dans son cœur] le Père et a été instruit par Lui, vient à moi » (Jn 6, 44-45).

La Sainte Trinité est le Dieu d'amour. L'amour dont parle l'Évangile est l'énergie créée, la vie de la Divinité sans commencement. La propriété de l'amour, c'est d'unir dans l'être même. Celui qui demeure dans une telle union avec Dieu saisit peu à peu, sur le plan intellectuel, ce qui lui arrive. « Dieu nous a révélé [la connaissance de Lui] par son Esprit, car l'Esprit sonde tout, même les profondeurs de Dieu. [...] Quant à nous, nous n'avons pas reçu l'esprit du monde, mais l'Esprit qui vient de Dieu, ce qui nous fait connaître les grâces que Dieu nous a faites. Et nous en parlons dans un langage que ne nous a point enseigné la sagesse humaine, mais bien l'Esprit saint [...] » (1 Co 2, 10 ; 12 - 13). « Tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant » ; selon la parole du Christ « ce n'est pas la chair et le sang qui ont révélé cela [à Pierre], mais mon Père qui est dans les cieux » (voir Mt 16, 16-17). « C'est incontestablement un grand mystère que celui de la piété: Dieu a été manifesté dans la chair, et justifié dans l'Esprit; Il a

été vu des anges et prêché aux païens ; Il a été cru dans le monde et exalté dans la gloire » (1 Tm 3, 16). La croissance naturelle dans l'Esprit consiste à demeurer dans le 97 domaine divin par l'observance des commandements du Christ. L'esprit reçoit soudain une connaissance et l'exprime en paroles humaines. Cette connaissance vient comme un éclair, alors que le coeur est enflammé d'amour. Voilà l'éternité lumineuse vers laquelle nous sommes tous appelés (voir 1 P 2, 9).

L'accumulation, dans l'expérience de l'Eglise, de tels instants d'illumination de notre conscience a conduit organiquement à leur synthèse. C'est ainsi qu'est apparue la première tentative de systématiser la théologie vivante ; elle fut réalisée par saint Jean Damascène, un homme qui possédait lui-même une grande expérience personnelle. Cette merveilleuse ascension vers Dieu dans l'insondable richesse de la connaissance suprême a été interrompue, avec le déclin de l'expérience vivante, par la tendance de soumettre les données de la Révélation à la critique de notre raison, par un penchant pour la « philosophie de la religion ». Résultat : des sommes de théologie scolastique, dans lesquelles il y a plus de philosophie que d'Esprit de vie.

Etre réellement en Dieu et avec Dieu est donné soit aux « enfants » (voir Mt 18, 3 ; 11, 25), soit à ceux qui se font « fous » par amour de Dieu, à l'instar du grand apôtre Paul (voir 1 Co 4, 8-10; 1, 20) qui a écrit : « Mais ces choses qui pour moi étaient des avantages, je les ai considérées comme un préjudice, à cause du Christ. Bien certainement, je ne vois dans tout cela qu'un dommage en regard de ce bien suprême: la connaissance de Jésus-Christ, mon Seigneur. Pour Lui, j'ai renoncé à tout, et considéré tout comme de la boue, afin de gagner le Christ. [...] De la sorte, je connaîtrai le Christ, Lui et la puissance émanant de sa résurrection ; je connaîtrai la participation à ses souffrances, en me conformant à Lui dans sa mort, avec l'espoir de parvenir, si possible, à la résurrection des morts » (voir Ph 3, 7-11). Paul a accompli le commandement du Christ qui avait dit : « Ainsi donc, quiconque d'entre vous ne renonce pas à tout ce qu'il possède, ne peut être mon disciple » (Lc 14, 33), c'est-à-dire à 98 « tout ce qu'il possède » sur le plan de l'être créé dans sa séparation d'avec Dieu, dans son autosuffisance. « Seuls les hommes de foi sont fils d'Abraham [...] et sont bénis avec lui » (voir Ga 3, 7-9 ; 29). Ainsi donc, il nous faut suivre l'exemple de notre père selon l'esprit, Abraham: prendre dans nos mains le feu et le couteau, et monter en un lieu élevé pour offrir en holocauste à Dieu tout ce à quoi nous sommes attachés selon la chair. Et alors, nous aussi, nous entendrons : « Maintenant je te connais [...] et je te comblerai de bénédictions » (voir Gn 22, 17). Telle est la voie sûre qui mène à la bienheureuse éternité ; toute autre voie garde les traces de la mort. Ce n'est qu'à la condition d'une inébranlable fidélité au Christ, « jusqu'au bout » (Jn 13, 1), que se découvrent en nous les potentialités supérieures de notre nature, et que nous devenons capables de saisir l'Évangile dans ses dimensions éternelles. La résolution de « tout abandonner » (voir Mt 19, 27-30) nous conduit au seuil situé entre le temps et l'éternité ; nous commençons à contempler les réalités d'un autre Être, impérissable, qui jusqu'alors nous restaient cachées. Dieu ne fait pas violence à notre liberté. Il ne force pas la porte de notre coeur, si nous ne sommes pas disposés à Lui en permettre l'accès. « Voici, je me tiens à la porte et je frappe : si quelqu'un écoute ma voix et m'ouvre, j'entrerai chez lui » (Ap 3, 20). Et plus nous ouvrons largement, plus la Lumière incréée inonde notre monde intérieur.

L'amour que nous éprouvons pour Dieu et l'expérience de son amour pour nous modifient radicalement tant notre psychisme que notre manière de penser. Toute la haine entre les hommes - entre frères, en réalité - apparaît comme une terrible folie. Tous, nous n'avons qu'un seul ennemi: notre mortalité. Si l'homme est mortel, si les hommes ne ressuscitent pas, toute l'histoire du monde n'est rien de plus qu'une absurde souffrance de la créature. Ici-bas, même l'amour et la mort s'entrelacent : aimer signifie mourir. Aussi notre esprit languit-il de passer dans 99 la sphère lumineuse où rien ne fait obstacle à l'amour insatiable, où l'insatiabilité n'est



autre que le suprême dynamisme de la vie, « l'abondance de la vie » donnée par le Christ (voir Jn. 10, 10).

Les approches de la prière profonde sont étroitement liées à un profond repentir pour nos péchés. Lorsque l'amertume de cette coupe dépasse ce que nous pouvons supporter, la douleur et le violent dégoût de soi cessent soudain. D'une manière totalement inattendue, tout bascule grâce à l'irruption de l'amour de Dieu. Et le monde est oublié. Beaucoup nomment un tel phénomène « extase ». Je n'aime pas ce terme, car il est souvent associé à diverses déformations. Mais même si nous appelions autrement ce don de Dieu et le nommions sortie de l'âme repentante vers Dieu, je devrais dire que jamais l'idée ne m'est venue de « cultiver » un tel état, c'est-à-dire de rechercher des moyens artificiels pour y parvenir. Cet état est toujours venu d'une manière totalement inattendue et chaque fois différente. La seule chose dont je me souviens avec sûreté, c'est de mon inconsolable affliction causée par l'éloignement de Dieu ; cette souffrance était en quelque sorte étroitement unie à mon âme. Je me repentai amèrement de ma chute et, si mes forces physiques avaient suffi, mes lamentations n'auraient jamais cessé.

J'ai écrit ces lignes et, non sans tristesse, « Je me souviens des jours anciens » (Ps 142, 5) - plutôt des nuits - lorsque mon esprit et mon cœur s'étaient si radicalement détournés de ma vie passée que, des années durant, le souvenir de ce que j'avais laissé derrière moi ne m'effleurait plus. J'oubliais même mes chutes spirituelles, mais l'écrasante vision de mon indignité face à la sainteté de Dieu ne cessait de s'intensifier.

Plus d'une fois, je me suis senti comme crucifié sur une croix invisible. Au mont Athos, cela m'arrivait lorsque la colère contre ceux qui m'avaient contrarié s'emparait de moi. Cette terrible passion tuait en moi la prière et me remplissait d'horreur. 100

Par moments, il me semblait impossible de lutter contre elle: elle me déchirait comme une bête féroce lacère sa proie. Une fois, pour un bref instant d'irritation, la prière me quitta. Pour qu'elle revienne, j'eus à lutter pendant huit mois. Mais lorsque le Seigneur céda à mes larmes, mon cœur devint plus vigilant et plus patient.

Cette expérience de la crucifixion se répéta plus tard (j'étais alors déjà revenu en France), mais d'une autre manière. Je ne refusais jamais de prendre soin, comme confesseur, de ceux qui s'adressaient à moi. Mon cœur éprouvait une compassion particulière pour les souffrances des malades psychiques. Ebranlés par les difficultés excessives de la vie contemporaine, certains d'entre eux réclamaient avec insistance une attention prolongée, ce qui excédait mes forces. Ma situation était devenue sans issue: où que je me tournais, quelqu'un criait de douleur. Cela me révéla la profondeur des souffrances des hommes de notre époque, broyés par la cruauté de notre fameuse civilisation. Les hommes créent de gigantesques machineries gouvernementales qui se révèlent être des appareils impersonnels, pour ne pas dire inhumains, qui écrasent avec indifférence des millions de vies humaines. Incapable de changer les crimes - vraiment intolérables, quoique légalisés - de la vie sociale des peuples, je sentais dans ma prière, sans aucune image sensible, la présence du Christ crucifié. Je vivais en esprit sa souffrance avec une telle acuité que, même si j'avais vu de mes propres yeux Celui qui a été « élevé de la terre » (voir Jn 12, 32), cela n'aurait aucunement accru ma participation à sa douleur. Aussi insignifiantes qu'aient été mes expériences, elles approfondirent ma connaissance du Christ dans sa manifestation sur terre pour sauver le monde.

En Lui nous est donnée une merveilleuse révélation. Il attire notre esprit à Lui par la grandeur de son amour. Tout en pleurs, mon âme bénissait, et bénit encore, notre Dieu et Père 101 qui a bien voulu nous révéler, par le Saint-Esprit, l'incomparable et unique sainteté et vérité de son Fils dans les petites épreuves qui nous frappent.

La grâce accordée aux débutants pour les attirer et les instruire n'est parfois pas moindre que chez les parfaits; toutefois, cela ne signifie pas qu'elle soit déjà assimilée par celui qui a reçu

cette redoutable bénédiction. L'assimilation des dons divins exige des épreuves prolongées et un intense labeur ascétique. Pour renaître et revêtir l'« homme nouveau » dont parle saint Paul (Ep 4, 22-24), l'homme déchu passe par trois étapes. La première, c'est l'appel et l'inspiration à entreprendre l'effort ascétique et spirituel qui se présente à nous. La deuxième, c'est la perte de la grâce « perceptible » et l'épreuve de l'abandon de Dieu; son sens est d'offrir à l'ascète la possibilité de manifester sa fidélité à Dieu par un choix libre. La troisième, enfin, c'est l'acquisition pour la seconde fois de la grâce perceptible, et sa garde liée désormais à une connaissance spirituelle de Dieu.

« Celui qui est fidèle dans les moindres choses, est aussi fidèle dans les grandes. Celui qui est injuste dans les moindres choses, l'est aussi dans les grandes. Si donc vous n'avez pas été fidèles dans les richesses injustes, qui vous confiera les biens véritables? Et si vous n'avez pas été fidèles dans ce qui appartient à autrui, qui vous donnera ce qui vous revient? » (Lc 16, 10-12). Celui qui, au cours de la première étape, a été instruit directement par l'action de la grâce dans la prière et dans toute autre oeuvre bonne, et qui, durant un abandon prolongé de Dieu, vit comme si la grâce demeurerait immuablement avec lui, recevra - après une longue mise à l'épreuve de sa fidélité - la « véritable » richesse en possession éternelle, désormais inaliénable. Autrement dit, la grâce et la nature créée s'unissent, et les deux deviennent un. Ce don ultime est la déification de l'homme, sa participation au mode d'être divin, saint et sans commencement. C'est la transfiguration de l'homme tout entier, par laquelle il devient semblable au Christ, parfait. 102

Quant à ceux qui ne demeurent pas fidèles « dans ce qui appartient à autrui », selon l'expression du Seigneur, ils perdent ce qu'ils ont reçu au commencement. Ici, nous observons un certain parallélisme avec la parabole des talents : « [Le maître] leur confia ses biens. À l'un il donna cinq talents, à l'autre deux, à l'autre un, selon la capacité de chacun. Puis il partit. [...] Longtemps après, le maître de ces serviteurs revint et leur fit rendre compte. Celui qui avait reçu cinq talents s'avança [...] et lui en présenta cinq autres : " Seigneur, dit-il, vous m'aviez confié cinq talents; en voici cinq autres que j'ai gagnés. " Son maître lui dit: " Très bien, bon et fidèle serviteur ; tu as été fidèle en peu, je te confierai beaucoup; entre dans la joie de ton Seigneur. " Celui qui avait reçu deux talents s'avança aussi et dit : " [...] en voici deux autres que j'ai gagnés. " Son maître lui dit : " Très bien, bon et fidèle serviteur; tu as été fidèle en peu, je te confierai beaucoup; entre dans la joie de ton Seigneur. " Vint enfin celui qui n'avait reçu qu'un talent: Seigneur, dit-il, je savais bien que vous êtes un homme dur [...], j'ai eu peur et je suis allé enfouir votre argent dans la terre. Le voici, prenez ce qui vous appartient. " Son maître lui répondit : " Vaurien, fainéant, [...] ôtez-lui ce talent et donnez-le à celui qui en a dix. [...] Mais à celui qui n'a pas, on ôtera même ce qu'il a " » (voir Mt 25, 14-29).

Cette parabole, ainsi que celle de l'intendant infidèle, n'est pas applicable aux relations humaines habituelles, mais seulement à Dieu. Le maître n'enleva rien au serviteur qui avait fait fructifier les talents et les avait doublés, mais il lui remit en possession le tout - les talents qui lui avaient été confiés et ceux qu'il avait acquis par son labeur - comme à un copropriétaire : « Entre dans la joie (de la possession du Royaume) de ton Seigneur. » Quant au talent du serviteur paresseux, le maître le remit « à celui qui en avait dix », « car on donnera » à tous ceux qui font fructifier les dons de Dieu « et ils seront comblés de biens » (Mt 25, 29). 103

Saint Jean Climaque dit quelque part qu'on peut se familiariser avec toute science, tout art, toute profession au point de finir par l'exercer sans effort particulier. Mais prier sans peine, cela n'a jamais été donné à personne, surtout la prière sans distraction, accomplie par l'intellect dans le cœur. L'homme qui éprouve un fort attrait pour cette prière peut ressentir un désir difficilement réalisable : fuir de partout, se cacher de tous, s'enfouir dans les profondeurs de la terre où, même en plein jour, la lumière du soleil ne pénètre pas, où ne parviennent les

échos ni des peines des hommes ni de leurs joies, où l'on abandonne tout souci de ce qui est passager. C'est compréhensible, car il est naturel de dissimuler sa vie intime aux regards extérieurs ; or, cette prière met à nu le noyau même de l'âme, qui ne supporte pas d'être touché, si ce n'est par la main de notre Créateur.

À quelles douloureuses tensions un tel homme ne s'expose-t-il pas dans ses tentatives pour trouver un lieu convenant à cette prière ! Comme un souffle venu d'un autre monde, elle engendre divers conflits, aussi bien intérieurs qu'extérieurs. L'un d'eux est la lutte avec son propre corps, qui ne tarde pas à découvrir son incapacité à suivre les élans de l'esprit ; bien souvent, les nécessités corporelles deviennent si lancinantes qu'elles obligent l'esprit à descendre des hauteurs de la prière pour prendre soin du corps, faute de quoi celui-ci risque de mourir.

Un autre conflit intérieur surgit, particulièrement au début : comment pouvons-nous oublier ceux qu'il nous a été commandé d'aimer comme nous-mêmes ? Théologiquement, le retrait du monde se présente à l'intelligence comme une démarche opposée au sens de ce commandement ; éthiquement, comme un intolérable « égoïsme » ; mystiquement, comme une immersion dans les ténèbres du dépouillement, là où il n'y a aucun appui pour l'esprit, où nous pouvons perdre conscience 104 de la réalité de ce monde. Enfin, nous ressentons de la crainte, car nous ne savons pas si notre entreprise plait au Seigneur.

Le dépouillement ascétique de tout ce qui est créé, lorsqu'il n'est que le résultat de l'effort de notre volonté humaine, est trop négatif. Comme tel, il est clair qu'un acte purement négatif ne peut conduire à la possession positive, concrète, de ce que l'on cherche. Il n'est pas possible d'exposer tous les ébranlements et toutes les interrogations qui assaillent l'esprit en de pareils moments. En voici cependant une : « J'ai renoncé à tout ce qui est passager, mais Dieu n'est pas avec moi. N'est-ce pas cela " les ténèbres extérieures ", l'essence de l'enfer ? » Le chercheur de la prière pure passe par bien d'autres états, parfois terribles pour l'âme. Il se peut que tout cela soit inévitable sur cette voie. L'expérience montre qu'il est caractéristique pour la prière de pénétrer dans les vastes domaines de l'être cosmique.

Par leur nature, les commandements du Christ transcendent toutes les limitations ; l'âme se tient au-dessus de gouffres où notre esprit inexpérimenté ne discerne aucun chemin. Que vais-je faire ? Je ne peux contenir l'abîme béant qui se trouve devant moi ; je vois ma petitesse, ma faiblesse ; par moments, je trébucher et je tombe quelque part. Mon âme, livrée « entre les mains du Dieu vivant », s'adresse tout naturellement à Lui. Alors, Il m'atteint sans difficulté, où que je me trouve.

Au commencement, l'âme est dans la crainte. Mais, après avoir été plus d'une fois sauvée par la prière, elle s'affermir progressivement dans l'espérance, elle devient plus courageuse là où auparavant le courage semblait totalement inopportun.

J'essaie d'écrire sur le combat invisible de notre esprit. Les expériences que j'ai vécues ne m'ont pas donné de raisons suffisantes pour estimer avoir déjà trouvé l'éternité. À mon avis, tant que nous sommes dans ce corps matériel, nous recourons nécessairement à des analogies empruntées au monde visible. 105

Qu'en sera-t-il lorsque nous aurons définitivement dépassé la corporéité et la temporalité ? Cela reste encore inconnu pour nous. Je le répète : dans cette infinité, il n'y a pas de chemin visible. Une frayeur - non point animale - tend notre attention à la limite de ses forces. Garder son équilibre quand tout vacille n'est possible que par la prière. L'âme crie, souvent sans paroles ou avec très peu de mots : « Seigneur, sauve-moi » (voir Mt 14, 30).

Je me souviens de l'époque où j'avais interrompu mon activité d'artiste et où - à ce qu'il me semblait - je m'étais entièrement abandonné au Christ. Beaucoup d'éminents représentants de la culture russe - tant spirituelle qu'humaniste - proclamaient, non sans pathos, que le monde était entré dans une époque tragique, que tous ceux qui vivaient d'une manière responsable

devaient comprendre la nécessité morale de s'engager dans cette tragédie qui s'était emparée du monde entier, d'y prendre part et de contribuer, dans la mesure de leurs forces, à trouver une issue favorable. J'écoutais avec beaucoup de déférence ce que disaient ces personnes remarquables, mais je ne pouvais pas leur emboîter le pas. Une voix intérieure me disait que j'étais inapte à jouer un tel rôle. Ainsi, je ne cessais d'implorer Dieu de me conduire en un lieu où les conditions permettraient à l'ignorant égaré que j'étais de trouver le salut. Dans mes prières, je présentais à Dieu mon plan, mes échéances. Et Il accomplit tout avec une exactitude mathématique : une main aimante me jeta dans le milieu des ascètes du mont Athos.

Là, à la Sainte Montagne, je trouvai le cadre qu'il me fallait: de longs offices - principalement durant les nuits -, des tâches simples n'exigeant pas d'efforts intellectuels et la possibilité de vivre en obéissance, sans penser à la manière dont l'higoumène et ses collaborateurs, les anciens, géraient les affaires du monastère. Libéré de tous les problèmes de la vie courante, je pouvais prier sans interruption, jour et nuit. Il ne me restait que peu de temps pour lire, parfois une demi-heure par jour, parfois moins. Mais le Seigneur était avec moi, et moi, je ne me détachais pas de Lui, même pour un bref instant. Mon cœur brûlait sans interruption; mon intellect s'appuyait, comme sur un roc, sur la Parole de Dieu. Les violentes attaques des forces hostiles ne produisaient dans mon âme aucun mouvement étranger à l'Esprit du Christ. Je priais comme un fou, saisi d'horreur en me voyant tel que j'avais été, et que j'étais encore. Mon cœur et mon esprit devinrent le champ de bataille entre le Christ et l'Ennemi, ce colosse aux dimensions cosmiques. À cette époque, je marchais comme sur une corde invisible au-dessus de précipices. Un étrange désespoir m'étreignait de toute part, pareil aux eaux qui entourent un noyé. Je dis « étrange », car lorsque ce désespoir me quittait, je mourais en quelque sorte spirituellement. C'est de ce désespoir que jaillissait, comme d'un volcan, mon ardente prière. À l'instar de l'apôtre Pierre, je criais au Christ, au Tout-Puissant : « Seigneur, sauve-moi » (Mt 14, 30).

C'est ainsi que, me trouvant à divers degrés de tension spirituelle, les mois et les années s'écoulèrent. Il est impossible de tout décrire. Plus tard, je pris conscience que ce qui m'arrivait provenait de ma chute orgueilleuse et insensée. Je m'aperçus qu'en suivant le Christ-Dieu, l'homme est d'une certaine manière naturellement jeté dans les océans infinis du monde spirituel. Vivre en Christ consiste à Le percevoir comme réellement vainqueur de la mort : « C'est comme Lumière que je suis venu dans le monde, [...] non pour condamner le monde, mais pour le sauver » (Jn 12, 46-47). « Mes brebis [...] me suivent. Je leur donne la vie éternelle ; elles ne périront jamais et nul ne les ravira de ma main » (Jn 10, 27-28).

En ces jours-là, je tombai sur les paroles audacieuses de saint Isaac le Syrien: « Ne compare pas ceux qui accomplissent des signes, des miracles et des prodiges dans le monde à ceux qui vivent en hésychastes avec connaissance. Préfère l'inactivité de l'hésychia au fait de nourrir des affamés dans le monde et d'amener une multitude de païens à l'adoration de Dieu . » je ne me suis jamais risqué à me comparer aux Pères ou à m'appliquer littéralement leurs paroles, mais une certaine analogie entre leurs expériences et les nôtres doit exister, sinon nous resterions à jamais exclus de la vraie connaissance des réalités spirituelles. Mon esprit n'a pas cherché à découvrir exactement dans quel état se trouvait saint Isaac lorsqu'il formula cette vision qui dépasse la mesure humaine ordinaire. Maintenant, je parlerai - ne serait-ce qu'en quelques mots - de ma propre expérience.

Durant les premières années de ma conversion au Christ, l'insondable bonté de Dieu me jeta « cruellement » dans l'infini, en me faisant sentir mon insuffisance, ma kénose, mon « néant ». Grâce à ce don, mon cœur se purifia de la blessure mortelle de l'orgueil et devint capable, dans l'amour et la paix, de contempler Dieu, de recevoir de Lui une vie nouvelle, incorruptible.

Descendants d'Adam, nous portons tous en nous les conséquences de sa chute dont parle la Révélation. Cependant, nous ne vivons pas tous avec la même acuité les dimensions ontologiques de cette catastrophe. Une profonde psychanalyse de l'homme - image de Dieu - commence non pas à partir de notre naissance dans une maternité, mais dès les premières pages de la révélation biblique. L'orgueil, comme tendance manifeste ou cachée à l'autodéification, a corrompu le cœur des hommes; dès que nous discernons en nous certains signes de notre renaissance spirituelle, ce serpent élève sa tête et enténébre notre intellect, interrompt la vision et nous éloigne de Dieu. Je vois maintenant 108 que mon extrême ignorance, durant la période initiale, me fut salutaire. Dans la prière de mon repentir désespéré, le Seigneur me donnait directement ses instructions, et la vanité ne m'effleurait pas. On doit en conclure qu'un esprit brisé jusqu'au bout par le repentir devient apte à percevoir les interventions de Dieu. Les paroles de saint Isaac rapportées plus haut correspondaient à mon itinéraire spirituel, en ce sens où connaître le vrai Dieu était pour moi plus important que tous les événements de la vie politique mondiale. Ma soif de Dieu était plus essentielle que tous les autres aspects de l'existence d'ici-bas. Privé de cette connaissance - de l'homme et de Dieu -, je me sentais dans les ténèbres; hors du Christ, il n'y avait nulle issue à cette cave obscure. Oui, dans le monde entier, je ne voyais que l'hideux enchevêtrement de passions humaines, nœud gordien que nulle épée matérielle ne pouvait trancher.

« Un homme est né dans le monde » (Jn 16, 21). Je le voyais à travers le Christ. L'homme, hypostase semblable à Dieu, naît comme potentialité. Dans le processus de son devenir, il passe d'abord dans les limites de ce monde, puis il doit atteindre des dimensions supracosmiques en suivant le Christ qui a vaincu le monde (le cosmos) : « Ayez confiance : j'ai vaincu le monde » (Jn 16, 33).

Je me répète : le Seigneur m'a donné la grâce de la « Mémoire de la mort » et du désespoir béni. La mémoire de la mort place l'homme devant l'éternité. D'abord dans son aspect négatif: tout l'être créé est vu en proie aux ténèbres de la mort. Ensuite, la Lumière de la manifestation de Dieu descend sur l'âme, apportant la victoire sur la mort. Quant au « désespoir », il était la conséquence de ma conscience d'être éloigné de Dieu. Ces deux éléments - la mémoire de la mort et le désespoir - me servirent d'ailes pour franchir l'abîme. Cette terrible et longue expérience fut une bénédiction de Dieu. Grâce à elle « fut levé de mon cœur l'ancien voile » qui m'empêchait de comprendre la 109 révélation néotestamentaire en Christ et dans le Saint-Esprit (voir 2 Co 3, 13-18).

Tout ce qui est absurde et terrible sur la scène mondiale, tout ce qui est banal et fastidieux dans la vie quotidienne des hommes, constitue un tableau contradictoire mais néanmoins grandiose. Tout, le noble comme le mesquin, se reflète d'une manière ou d'une autre en chacun de nous. À partir d'innombrables contrastes - le mal et le bien, les ténèbres et la lumière, la tristesse et la joie, la folie et la sagesse, l'amour et la haine, la faiblesse et la force, la construction et la destruction, la naissance et la mort -, se forme une vision globale de l'Être. Soumis à d'innombrables tourments et outrages, l'homme est bafoué; sa dignité est foulée aux pieds. Devant ce spectacle, l'âme est au désespoir. Et subitement, les paroles du Christ : « Un homme est né dans le monde », lui parviennent dans leur signification éternelle, éternelle même pour Dieu. Et, sous l'effet de cette joie, elle oublie toutes les maladies et afflictions du passé.

Les commandements du Christ sont formulés en quelques brèves paroles, très simples. Mais quand nous les observons, notre esprit merveilleusement s'épanouit et ressent une soif inextinguible d'embrasser « tout ce qui est au ciel et sur la terre » (Ep 1, 10) dans l'amour qui nous a été commandé. Est-il concevable que ceux qui ont été tirés du « néant » possèdent une pareille force ? Certes, il nous est impossible d'englober tout l'univers dans notre cœur en ne nous fondant que sur nous-mêmes. Mais le Créateur de tout ce qui est, est apparu Lui-même

dans notre mode d'existence; Il nous a vraiment montré que notre nature a été créée capable non seulement d'êtreindre le cosmos créé, mais encore de recevoir la plénitude de la vie divine. Sans Lui, nous ne pouvons rien faire (voir Jn 15, 5), mais avec Lui et en Lui tout devient accessible, non sans « douleur » toutefois. La douleur nous est nécessaire. Premièrement, pour que nous prenions conscience 110 que nous sommes des personnes (hypostases) libres. Deuxièmement, pour que le Seigneur puisse nous donner sa vie en possession inaliénable lors du jugement (voir Lc 16, 10-12).

Nous transporter en esprit dans des dimensions universelles chaque fois que nous endurons des tribulations, nous rend semblables au Christ. Par une telle orientation de notre pensée, tout ce qui nous arrive dans notre existence individuelle devient une révélation de ce qui se passe dans le monde des hommes. Les flux de la vie cosmique passeront à travers nous et nous pourrions connaître, d'expérience vécue, l'homme dans son existence séculaire, et même le Fils de l'homme dans ses deux natures. C'est précisément ainsi, dans les souffrances, que nous croissons jusqu'à une prise de conscience cosmique et métacosmique. Passant par l'épreuve de la kénose en suivant le Christ, étant crucifiés avec Lui, nous devenons réceptifs à l'Être divin infiniment grand. Dans une écrasante prière de repentir pour le monde entier, nous nous unissons spirituellement à toute l'humanité: nous devenons universels à l'image de l'universalité du Christ qui porte en Lui tout ce qui existe. Mourant avec Lui et en Lui, nous avons déjà, dès ici-bas, un avant-goût de la résurrection.

Le Seigneur a souffert pour nous tous. Ses souffrances couvrent tous les maux de notre histoire depuis la chute d'Adam. Si nous voulons connaître le Christ comme il convient, nous devons participer nous-mêmes à ses souffrances et, dans la mesure du possible, vivre tout comme Lui-même. C'est ainsi, et seulement ainsi, que le Christ-Vérité peut être vraiment connu, c'est-à-dire existentiellement et non pas abstraitement par une foi psychologique ou intellectuelle qui ne se transforme pas en actes dans la vie. 111

Dès le début de mon retour au Christ, alors que je comprenais déjà avec une conscience un peu plus profonde qui est Jésus, mon cœur se mit à changer et mes pensées prirent une autre direction. Suite aux conflits intérieurs que je vivais, je me transportais spontanément dans tout l'univers des hommes ; à cause de cela naquit en moi une compassion pour toute l'humanité. Cette expérience me fit comprendre que nous devons tous non seulement vivre les épreuves qui nous frappent dans le cadre étroit de notre individualité, mais encore, sans faute, les transposer en esprit sur le plan universel. Autrement dit, je réalisai que la même vie cosmique qui passe par nous coule aussi dans les veines de chaque homme. Cette conscience, qu'on pourrait prendre pour une réaction psychologique naturelle, eut pour résultat de m'amener à ressentir avec une compassion accrue ce dont souffrent les hommes : les maladies, les malheurs, les querelles, les haines, les catastrophes naturelles, les guerres, etc. Dans ce mouvement, en soi naturel, se trouvait la racine dont devait naître un fruit précieux pour moi: vivre toute l'humanité comme moi-même, comme ma propre vie. C'est précisément ce qui nous est prescrit par le commandement: « aime ton prochain comme toi-même » (Mt 22, 39) ; le « prochain » doit être compris dans le sens chrétien de « qui est mon prochain ? » (voir Lc 10, 29-37).

En se développant et en s'intensifiant ainsi au fil des années, ma conscience se porta naturellement jusqu'aux limites ultimes du monde et, au-delà, jusqu'à l'Infini. Avec reconnaissance envers Dieu, je me souvenais de toutes les difficultés que J 1 avais endurées durant la Première Guerre mondiale, de la terrible destruction de la structure administrative du pays, des combats révolutionnaires qui mettaient en danger la vie de tous sur l'ensemble du territoire de la Russie, des grandes pénuries de tout ce qui est nécessaire à une vie normale, de

la privation de tout ce qui est important et précieux pour l'âme et l'intelligence, du martyre d'être là, impuissant devant l'absurdité des événements... 112 C'est ainsi que je suis entré dans la tragédie de l'histoire contemporaine. Plus tard, je pénétrai jusqu'à ses origines: le récit biblique de la chute de l'homme.

Quel tableau effroyable ! Et ce n'est pas encore la fin: « J'ébranlerai encore une fois non seulement la terre, mais aussi le ciel » (He 12, 26).

C'est ainsi que je me suis approché du grand mystère « de l'image de Dieu » en nous: la personne. Dieu s'est révélé en nous dans le Nom: JE SUIS CELUI QUI SUIS (Ex 3, 14). Oui, nous sommes son image. En se tenant devant Lui dans la prière, notre esprit est en même temps triomphant et souffrant. Il triomphe, car il contemple des réalités qui dépassent l'imagination terrestre. Il souffre, car il ressent son néant, totalement incapable qu'il est de contenir le don divin. Aussi, dès le début de notre renaissance d'en haut, notre âme languit-elle. Nous nous développons, assurément, mais cette croissance nous semble lente et, qui plus est, pénible. Nous pouvons dire que toute la vie chrétienne se réduit aux douleurs d'un enfantement pour l'éternité (voir Is 26, 17-18, selon la Septante).

Je constate que mon intellect revient constamment à cette vision dont je ne puis me détacher et qui a commencé à me devenir familière il y a plus d'un demi-siècle déjà. Le Seigneur m'absorbe totalement. Je vois le cadre qui m'entoure et, en même temps, je ne le vois pas. Mon regard glisse sur lui dans les moments où je m'occupe des inévitables nécessités de la vie quotidienne. Mais, que je dorme ou que je sois éveillé, Dieu m'étreint plus étroitement que l'air. Durant les décennies écoulées, la grâce s'est répandue sur moi à flots. De diverses manières: parfois comme une large rivière, parfois comme une cascade d'« eau vive » (Jn 4, 10) sur ma tête. Il arrivait - et il arrive encore parfois - que devant moi se déployait l'immense étendue de l'Océan; ou alors j'étais comme un « rien », sans 113 poids, suspendu au-dessus d'un abîme spirituel d'un genre particulier... Maintenant, je suis littéralement perdu. Tout ce que j'ai décrit n'est guère plus qu'une petite esquisse d'un majestueux panorama dans le carnet de croquis d'un peintre. Mon âme veut chanter une hymne de louanges au Dieu qui est venu avec tant d'amour à la rencontre du misérable que je suis, mais je ne trouve pas en moi de paroles dignes de Lui. 114

La paternité spirituelle  
Notes d'un père spirituel athonite

D'une manière inattendue et incompréhensible, la Providence divine m'a placé dans des circonstances qui m'ont permis d'être témoin, pour une longue période, de la vie spirituelle de nombreux ascètes de la Sainte Montagne. Plusieurs d'entre eux furent disposés à me révéler des aspects de leur vie qu'ils n'avaient sûrement pas dévoilés à d'autres. J'étais ému de voir des élus de Dieu cachés sous de modestes apparences. Parfois, gardés par Dieu, ils ne comprenaient pas eux-mêmes quelle riche bénédiction reposait sur eux. Il leur était avant tout donné de remarquer leurs propres insuffisances, à tel point parfois qu'ils n'osaient même pas imaginer que Dieu reposait en eux et eux en Dieu. Certains avaient reçu la grâce de contempler la Lumière incréée, mais ils n'avaient pas pris conscience du caractère spirituel de cet événement, en partie parce qu'ils connaissaient peu les oeuvres patristiques décrivant cette forme de la grâce. Leur ignorance les protégeait d'une chute possible dans la vanité. Conformément à la tradition de la paternité spirituelle orthodoxe, je ne leur expliquais pas ce qu'en réalité le Seigneur leur accordait. Pour aider un ascète, il faut lui parler de manière que son coeur et son intellect s'humilient, faute de quoi son ascension ultérieure sera arrêtée. Je me souvenais de ce que le starets Anatole qui vivait au Vieux Rossikon avait dit à Silouane, encore 115 jeune novice: « Si tu es déjà maintenant comme tu es, que seras-tu donc dans ta vieillesse ? » Par ces paroles, le starets Anatole précipita pour de longues années Silouane

dans les flammes de tentations dont il sortit, il est vrai, vainqueur, mais à un prix extrêmement élevé. La force de la vision de Dieu qui lui avait été accordée triompha du dynamisme des attaques de l'Ennemi; aussi est-il sorti de son exceptionnel combat spirituel enrichi comme peu l'ont été durant toute l'histoire de l'Eglise. Il nous a laissé pour notre instruction son enseignement sur la distinction entre l'humilité ascétique et l'« indescriptible humilité du Christ ». Mais, pour Silouane, le risque de la perdition fut grand, comme il l'est pour tout chrétien et, d'une manière générale, pour tout homme. L'orgueil constitue le noyau de la chute spirituelle; il rend les hommes semblables à des démons. Dieu est caractérisé par l'humble amour; la flamme de cet amour apporte la rédemption aux hommes déchus pour les introduire dans le Royaume du Père céleste.

Il incombe au confesseur de sentir le rythme du monde intérieur de tous ceux qui s'adressent à lui. Dans ce but, il prie pour que l'Esprit divin le guide et lui donne la parole nécessaire pour chacun.

Le service du confesseur est redoutable et, en même temps, passionnant. Il est douloureux, mais inspirant. Le confesseur est « coopérateur de Dieu » (voir 1 Co 3, 9). Il est appelé à la plus haute forme de création, à un honneur incomparable: créer des dieux pour l'éternité dans la Lumière incréée. En tout, évidemment, il suit l'exemple du Christ (voir Jn 13, 15) dont voici l'enseignement: « En vérité, en vérité, je vous le dis, le Fils ne peut rien faire de lui-même, Il ne fait que ce qu'il voit faire au Père : ce que fait celui-ci, le Fils le fait pareillement. Car le Père aime le Fils et lui montre tout ce qu'Il fait; Il lui montrera des oeuvres plus grandes encore que celles-ci, dont vous serez stupéfaits. Comme le Père en effet ressuscite les morts et rend à la vie, ainsi le Fils donne vie à qui Il veut » (Jn 5, 19-21).

Il est extrêmement difficile de trouver les paroles justes, susceptibles de communiquer des états spirituels à celui qui écoute. Il est indispensable que le confesseur connaisse, par expérience personnelle, si possible toute la gamme des états spirituels dont il se permet de parler aux autres. Dans sa Lettre au pasteur, saint Jean le Sinaïte (Climaqué) dit à ce sujet : « Le pilote est celui qui a obtenu, par la grâce de Dieu et par ses propres labeurs, une force spirituelle qui le rend capable d'arracher le vaisseau non seulement aux flots déchaînés, mais à l'abîme lui-même. Le maître véritable est celui qui porte en lui-même le livre spirituel de la connaissance écrit par le doigt de Dieu, c'est-à-dire par l'opération de l'illumination qui vient de Lui, et qui n'a plus besoin d'autres livres. C'est une honte pour les maîtres d'enseigner en copiant les autres. Toi qui instruis ceux qui sont placés plus bas que toi, enseigne ce qui est d'en haut en étant toi-même instruit d'en haut. [...] Car il est impossible à ceux qui gisent à terre de jamais soigner les autres . »

C'est justement de telles instructions que j'ai reçues lorsque je me suis engagé dans l'ascèse de la paternité spirituelle. En son essence, cette oeuvre vise à la naissance de la parole de Dieu dans le coeur par la prière. Ainsi, quand quelqu'un déclara à saint Séraphim de Sarov qu'il était clairvoyant, celui-ci répondit que ce n'était pas du tout le cas, mais qu'il priait pendant qu'il parlait avec une personne ; aussi fallait-il considérer comme « donnée par Dieu » la première pensée qui lui montait au coeur par la prière. 117

Le service du confesseur est une oeuvre redoutable. En effet, si les gens viennent vers un prêtre dans l'espoir de l'entendre formuler clairement la volonté de Dieu à leur sujet, et que, au lieu de cela, il leur donne un conseil provenant de son propre raisonnement - qui peut ne pas être agréable à Dieu -, il les jette par là même dans une voie erronée et leur cause un certain dommage. Saint Séraphim disait que lorsqu'il parlait en suivant « sa propre intelligence, il se produisait des erreurs ». Une fois, lors d'une conversation sur cette question, le bienheureux Silouane précisa que les « erreurs » pouvaient être aussi bien légères qu'extrêmement graves, comme il l'avait lui-même expérimenté au début de sa vie monastique.

Conscient d'être loin de la perfection requise, je suppliais longuement le Seigneur, avec une douleur dans le coeur, de ne pas me laisser me tromper, de me retenir dans les voies de sa



volonté, de me suggérer des paroles utiles à mes frères. Et à l'heure même de la conversation, je m'efforçais de garder l'« oreille » de mon intellect sur mon coeur, pour saisir la pensée de Dieu et souvent même les paroles qu'il me fallait dire.

La mise en œuvre de ce saint principe de la tradition orthodoxe rencontre dans la pratique d'inextricables difficultés. Les hommes, surtout lorsqu'ils sont instruits, s'en tiennent fermement à un autre principe: leur raison. Chaque parole du prêtre est pour eux simplement celle d'un autre être humain; elle est, par conséquent, soumise à leur jugement critique. Suivre sans raisonner l'indication d'un confesseur serait à leurs yeux de la folie. Ce que le spirituel voit et comprend, le psychique ne l'accepte d'aucune manière et le rejette, car il vit sur un autre plan (voir 1 Co 2, 10; 14). Moi-même, lorsque je rencontre des personnes qui se dirigent par leurs propres impulsions et rejettent le conseil que le prêtre a reçu par la prière, je refuse de demander à Dieu de leur révéler sa sainte et toute-parfaite 118 volonté. De cette manière, j'évite de les placer dans une situation de conflit avec Dieu, me contentant de leur exprimer mon opinion personnelle, quoique corroborée ~ par des références aux oeuvres des saints Pères ou à la Sainte Écriture. Je leur épargne ainsi d'entrer en lutte avec Dieu et leur accorde en quelque sorte le droit de refuser - sans commettre de péché - mon conseil, comme n'étant que celui d'un autre homme. Mais, assurément, cela se trouve bien loin de ce que nous cherchons dans les sacrements de l'Église.

À notre époque d'abandon massif du christianisme, le service sacerdotal devient de plus en plus difficile. Dans ses efforts pour faire sortir les hommes de l'enfer qu'il ont créé par leurs propres passions contradictoires, le prêtre rencontre constamment la mort qui les a frappés. La perception même du temps prend un caractère étrange: tantôt il s'étire fastidieusement, tantôt il disparaît, comme s'il n'existait pas, parce que la vie est privée de sens.

Il est impossible de comprendre les hommes ! Soit ils sont aveugles et « ne savent pas ce qu'ils font » (Lc 23, 34), soit ils souffrent de daltonisme spirituel et intellectuel. Bien souvent, ils voient les choses sous un éclairage diamétralement opposé, comme sur le négatif d'une photographie. Ainsi devient-il impossible de reconnaître la réalité objective de la vie. Dans ces conditions, il n'y a plus de place pour aucune parole, pour aucun conseil. Les mouvements d'un saint amour sont accueillis par eux avec hostilité. La patiente humilité leur apparaît comme de l'hypocrisie. La disposition de servir est à leurs yeux l'indice d'intérêts mesquins. Ce qui est caractéristique dans tout cela, c'est que l'esprit chrétien de non-résistance au mal les rend excessivement arrogants. Ils offensent gravement et sans cause les prêtres. Ils leur attribuent des intentions auxquelles ces derniers n'ont absolument pas pensé. Ils les humilient impitoyablement 119 et les accusent d'orgueil. Par tout leur comportement, ils rendent la présence du prêtre inconfortable et, en même temps, ils l'accusent s'il évite les contacts en pareilles circonstances. Et ainsi de suite, et sans fin.

Je bénis Dieu de nous avoir révélé le mystère de ce phénomène. Le Seigneur nous a avertis par sa parole, nous a instruits par son exemple. S'il n'en était pas ainsi, il serait impossible de ne pas succomber à un complet désespoir. Un évêque qui s'était consacré avec ferveur au service des déshérités et qui en avait sauvé beaucoup de catastrophes intérieures et extérieures, m'a écrit un jour: « J'en suis venu à redouter l'amour. » Plus tard, j'ai compris ses paroles ainsi : ceux qui avaient reçu son aide s'étaient attachés à lui et, au début, l'avaient aidé dans son saint ministère ; mais ensuite, jouissant de sa confiance et étant devenus indispensables, ils empiétèrent sur sa liberté, suscitant partout des difficultés s'il voulait se consacrer à d'autres personnes, nouvellement venues à lui. À l'époque où j'avais reçu sa lettre, je n'avais pas compris le terrible sens de ses paroles. Il se révéla à moi durant les années de mon service comme prêtre en Europe. Plus d'une fois, je m'en suis souvenu et, jusqu'à présent, je garde en mémoire ces paroles paradoxales: « J'en suis venu à redouter l'amour. »

Mais en même temps, un autre aspect de notre ministère se fait jour. Les gens se comportent avec les prêtres comme avec Dieu: ils le rejettent avec une incroyable légèreté, comme

quelque chose d'inutile, convaincus cependant que, dès qu'ils auront besoin de Lui et crieront vers Lui, Il ne refusera pas de venir. « Père, pardonne-leur, car ils ne savent ce qu'ils font » (voir Lc 23, 34).

A mon retour en France, venant de Grèce, je rencontrai des types de personnes avec lesquelles j'avais perdu contact au cours des vingt-deux ans passés à la Sainte Montagne, en particulier 120 durant les dernières années lorsque j'étais devenu confesseur pour quelques centaines de moines représentant toutes les formes de vie ascétique de l'Athos. Je ne le cache pas : je fus absolument « désorienté ». La psychologie des moines athonites, leur patience et leur endurance surpassaient à tel point tout ce que je rencontrais en Europe, que je ne trouvais simplement ni paroles ni formes extérieures de communication. Ce que les moines reçoivent avec reconnaissance écrasait les gens en Europe. Beaucoup s'écartèrent de moi, me considérant comme anormalement dur, au point même de déformer l'esprit de l'amour évangélique. Quant à moi, je parvins à la conclusion que les « normes » des moines ascètes et celles des hommes formés par la culture occidentale étaient profondément différentes. Sans aucun doute, le Christ était totalement « a-normal » pour les hommes de l'époque du « Grand Inquisiteur » et Il le serait tout autant pour nos contemporains. Qui peut écouter le Christ et, à plus forte raison, Le suivre ? Ce que les moines acquièrent après des décennies de pleurs, les hommes de notre époque pensent le recevoir dans un bref laps de temps, parfois même déjà après quelques heures d'une agréable conversation « théologique ». Les paroles du Christ - chacune de ses paroles - sont venues d'en haut dans ce monde ; elles appartiennent à une autre sphère de l'être et ne peuvent être assimilées que par la voie d'une longue prière, avec beaucoup de pleurs. Si cette condition n'est pas remplie, elles demeureront à jamais incompréhensibles pour l'homme, quelque « instruit » qu'il soit, même sur le plan théologique. Quelqu'un m'a dit une fois: « Quand on vit sous le fardeau de ce qu'on ne comprend pas, on étouffe. » Oui, nous sommes tous immanquablement écrasés lorsque nous essayons de toutes nos forces de comprendre la parole du Christ. Le Seigneur a dit: « Celui qui tombera sur cette pierre s'y fracassera, et celui sur qui elle tombera, elle l'écrasera » (Mt 21, 44). En rencontrant cette particularité de la parole du Christ, nous comprenons peu à peu qu'elle dévoile à nos yeux les sphères éternelles de l'Esprit sans commencement. Dès lors, nous vivons tout ce qui s'oppose en nous à la parole du Christ comme la présence de la mort. Ainsi, nous demeurons dans un état de profonde dichotomie: d'une part, notre reconnaissance déchire notre cœur par une douleur délicate ; d'autre part, nous ressentons une honte insupportable pour nous-mêmes, nous sommes saisis d'effroi en voyant la distance qui nous sépare du but.

À chacun de nous, comme à tout chrétien, il est indispensable d'avoir un élan continu vers la lumière du Christ et d'être résolu à supporter toutes les conséquences de cet élan dans les limites de la vie terrestre. Alors seulement nous parvenons à comprendre la parole évangélique, mais sans pouvoir observer ni décrire comment cela arrive (voir Le 17, 20), car il s'agit réellement de la présence de Dieu avec nous.

Dans toute sphère de la culture humaine, il est possible d'observer des « progrès », sauf dans notre vie. Souvent l'Esprit saint s'éloigne de nous après tel ou tel mouvement de notre cœur ou de notre pensée. Mais l'abandon peut aussi se produire lorsque, nous voyant calmes et satisfaits par ce que nous avons déjà reçu ou atteint, l'Esprit se retire pour nous montrer à quel point nous sommes encore loin de ce que nous devrions être.

Il n'est pas du tout simple pour un moine d'assumer la charge de père spirituel. D'une part, il lui est personnellement utile que les gens aient une opinion extrêmement négative de lui, car les critiques l'aident à s'humilier. D'un cœur douloureux s'élève vers Dieu une prière plus profonde. Lorsque le moine vit lui-même dans une souffrance semblable à celle d'une grande multitude d'hommes sur la terre, il crie plus facilement vers Dieu pour le salut du monde entier. D'autre part, s'il assume le service de la paternité spirituelle, chaque mauvaise parole à son sujet rendra méfiantes des personnes qui ont besoin d'instructions, de 122 consolations, de

soutien. Le moine est donc doublement affligé: d'abord pour lui-même, comme étant indigne de sa vocation; ensuite, en raison du dommage causé à toute l'Église, à toute l'humanité, lorsque l'autorité du prêtre est ébranlée. La désobéissance à la parole des pères spirituels équivaut au rejet de la parole du Christ qui a dit: « Qui vous écoute, m'écoute, qui vous rejette, me rejette » (Lc 10, 16).

Il est essentiel que les prêtres et les évêques aient un véritable respect et une authentique estime mutuels, qu'ils mettent fin entre eux aux accusations réciproques, aux luttes pour le pouvoir, à la jalousie envers ceux qui sont supérieurs par leurs dons. Même si tel ou tel serviteur de l'Église a quelques défauts - parmi les hommes qui est parfait ? -, il convient d'inspirer aux fidèles de la confiance pour les prêtres auxquels ils pourraient facilement s'adresser pour des raisons géographiques ou d'autres motifs. La confiance des fidèles sera pour les prêtres une source d'inspiration pour dire une parole de vérité. Nous savons, d'après les paroles du Seigneur, que « la chaire de Moïse » est occupée par des hommes indignes. Néanmoins, le Christ recommanda au peuple d'écouter ses pasteurs, d'observer ce qu'ils pourraient commander sans pour autant imiter leur manière de vivre ou leurs actes (voir Mt 23, 1-3).

Le starets Silouane n'a pas eu de confesseur déterminé tout au long de sa vie monastique. Il s'adressait à celui qui, au moment donné, était plus proche, plus libre de le recevoir. Il priait préalablement pour que le Seigneur lui soit bienveillant et lui donne, par l'intermédiaire du confesseur, la rémission de ses péchés et la guérison de son âme.

Lorsque je suis face à des malades, mon attention est d'abord dirigée vers leur état spirituel: connaissent-ils Dieu et espèrent-ils en Lui ? Les souffrances, les douleurs et même les catastrophes de la vie passent au second plan. 123

Si insignifiante que paraisse leur cause, il ne faut pas sous-estimer les souffrances d'un homme. Souvent, trop souvent même, la source des afflictions réside dans la poursuite inassouvie de passions pécheresses. Même dans de tels cas, le confesseur ne pense qu'à une chose : comment peut-on guérir cette personne ? Chez les gens écrasés par la pauvreté et un travail pénible, le moindre motif suffit pour provoquer une grande douleur ; c'est vers la racine de la souffrance que se tourne la prière du confesseur. La compassion pour toute détresse humaine suscite naturellement la prière dans l'âme du père spirituel. La caractéristique d'un serviteur du Christ, c'est de discerner la faute primordiale qui est à l'origine de tous les malheurs et de toutes les tragédies de l'univers. Les tourments du monde entier s'amassent dans son cœur et, avec des larmes amères, il prie pour tous et pour tout. Mes contacts avec les moines malades sur la Sainte Montagne étaient beaucoup plus faciles qu'avec les malades vivant dans le monde que je rencontrais après mon arrivée en Europe. Les moines étaient intérieurement tournés vers Dieu ; tout était transposé sur le plan spirituel. En Europe, en revanche, les tensions psychiques dominent, ce qui oblige le confesseur à manifester un intérêt aussi sur ce plan afin d'aider les gens. Au chevet de tels malades, il m'est arrivé d'entrer dans leurs souffrances - spirituellement, psychiquement et même corporellement - de sorte que même mon corps priait pour eux. Il y eut des cas, rares il est vrai, où Dieu accueillit mes prières et exauça ma demande. Je ne comprends pas clairement pourquoi parfois, alors que ma prière avait été moins intense, la maladie évolua de manière positive, tandis que d'autres fois l'état du malade ne s'améliora visiblement pas malgré une supplication plus profonde.

J'ai observé que si, au moment où l'on prie pour quelqu'un, l'affliction du cœur fait place au calme et à la joie, c'est 124 toujours le signe sûr que la prière a été entendue et que la guérison a été accordée à cette personne.

Je n'ai pas recherché le don de guérir les maladies du corps. En priant pour les malades, j'ai toujours tout remis à la volonté de Dieu qui sait de quoi chacun a besoin pour son salut. Je ne suis pas du tout convaincu que cette attitude - l'absence d'une volonté d'influence personnelle

- explique le manque de fruits de beaucoup de mes prières. Je ne voulais d'aucune manière devenir un « thaumaturge » : cette pensée m'effrayait presque. Cependant, pour ainsi dire en contradiction avec cela, il y eut des cas où, lorsque ma prière était restée sans résultat et que le croyant était attristé, je me disais que les prêtres ont besoin que Dieu témoigne qu'Il entend leurs prières et satisfait leurs requêtes. Si ceux qui demandent de l'aide par l'intermédiaire d'un prêtre en recevaient effectivement davantage, cela renforcerait chez beaucoup leur confiance dans l'Église. Oui, le Seigneur lui-même pria le Père : « Père glorifie ton Fils, pour que ton Fils te glorifie » (Jn 17, 1).

Le plus souvent, c'est lorsque nous prions pour des vivants que notre cœur ressent la transformation de l'affliction en joie. Mais quelque chose de semblable se passe aussi lorsque nous prions pour les morts, et même pour ceux qui sont morts à une époque lointaine. C'est un événement merveilleux que de rencontrer dans l'esprit, et d'une manière vivante, des personnes décédées depuis longtemps et qui nous étaient inconnues auparavant. Une telle communication avec le monde de l'au-delà survient particulièrement durant la prière adressée aux saints. Lorsqu'on prie pour des morts connus ou inconnus, il arrive aussi - peu fréquemment il est vrai - que le cœur reçoive une information sur leur état, bon ou mauvais. Une véritable union dans le Saint-Esprit avec les âmes d'êtres humains décédés depuis peu ou il y a plusieurs siècles, témoigne de leur éternité personnelle dans une Dieu. La rencontre de notre amour avec l'amour de ceux qui sont dans notre esprit au moment de la prière « nous communique quelque don spirituel pour nous affermir » (voir Rm 1, 11-12).

Les hommes ont aimé les ténèbres dans lesquelles est la mort, et rejettent la Lumière qui est vie temporelle et éternelle. Si le confesseur a un cœur aimant pour le peuple de Dieu, son âme se remplit d'une profonde compassion lorsqu'il se trouve dans l'impossibilité de lui communiquer cette Lumière qui est aussi vie. Je me suis déjà arrêté plus d'une fois sur cet étrange aspect du service spirituel ; c'est naturel, car, dans la vie pratique, il accompagne le confesseur tous les jours de son combat spirituel : « La mort fait son œuvre en nous, et la vie en vous », écrivait l'apôtre Paul dans sa deuxième épître aux Corinthiens (4, 12). Bien plus, beaucoup haïssent les serviteurs du Christ parce qu'ils portent la lumière de la vie, comme, avant nous, ils ont haï le Seigneur lui-même : « Si le monde vous hait, sachez qu'il m'a pris en haine avant vous. [...] Rappelez-vous la parole que je vous ai dite : le serviteur n'est pas plus grand que son maître. S'ils m'ont persécuté, ils vous persécuteront aussi s'ils ont gardé ma parole, ils garderont aussi la vôtre » (Jn 15, 18-20).

Lorsqu'il rencontre des personnes qui lui font part de leurs visions, le confesseur est avant tout attentif à discerner correctement leur origine : ont-elles vraiment été données d'en haut ou ne sont-elles que le fruit d'une imagination débridée, voire la conséquence de l'influence d'esprits hostiles ? Cette tâche est parfois difficile et donne une responsabilité extrêmement lourde. Si nous attribuons ce qui est donné par Dieu à une puissance adverse, nous risquons de tomber dans le blasphème contre l'Esprit saint (voir Mt 12, 28-32). À l'inverse, si nous prenons une influence démoniaque pour divine, nous inciterons le pénitent qui se confie à nous à vénérer les démons. Il s'ensuit que, 126 pour chaque confesseur sans exception, il est indispensable de prier avec ferveur et continuellement, en général et dans chaque cas particulier, pour que le Seigneur lui-même le garde de commettre des erreurs dans ses jugements.

Lorsque la situation n'est pas claire, le confesseur peut recourir à un procédé psychologique : proposer au pénitent d'être méfiant à l'égard des phénomènes inhabituels de tous genres. Si la vision est réellement venue de Dieu, l'humilité prévaudra dans l'âme du pénitent et il acceptera calmement le conseil d'être sobre et vigilant. Dans le cas inverse, il se peut que le pénitent réagisse négativement et s'efforce de prouver que la vision ne saurait venir que de Dieu. Alors, on a quelque raison d'en douter. Certes, cette méthode n'est rien de plus qu'un palliatif, et il ne faut pas y recourir à la légère. L'expérience a montré que lorsque quelqu'un tente son frère, il l'incite par là-même à s'irriter et à s'affliger.

Les mêmes commandements nous ont été donnés à tous. Il s'ensuit qu'aux yeux de Dieu tous les hommes sont égaux. L'accès aux ultimes degrés, jusqu'à « la plénitude de la stature du Christ », n'est fermé à personne. Dans le siècle à venir, la hiérarchie terrestre, tant sociale qu'ecclésiastique, pourra dans bien des cas apparaître comme inversée: « Ce qu'il y a de fou dans le monde, voilà ce que Dieu a choisi pour confondre les sages; ce qu'il y a de faible dans le monde, voilà ce que Dieu a choisi pour confondre la force; ce qui dans le monde est sans naissance et ce que l'on méprise, voilà ce que Dieu a choisi [...] pour réduire à rien ce qui est » (voir 1 Co 1, 26-28 ; 15, 24-29).

Les startsi spirituels ne sont pas nécessairement prêtres ou moines. C'est ce que montre l'histoire de l'Église russe des XIII, et XIXe, siècles, lorsque de nombreux athlètes de la piété, porteurs d'une grande grâce, se détournèrent du sacerdoce et du monachisme afin de rester libres de mener leur vie ascétique à l'abri du contrôle des organes officiellement institués. Ce phénomène regrettable, dommageable à toute la vie de l'Église, n'était pas toujours déterminé par des dispositions anarchiques contre le principe même de l'institution ecclésiastique. En lisant les ouvrages écrits sur ces héros de l'esprit, il est facile de voir que beaucoup d'entre eux furent des hommes craignant Dieu, d'une spiritualité vraiment élevée et qui avaient été manifestement gratifiés de bénédictions et de dons venus d'en haut. Leur vie ne rencontra de la bienveillance ni auprès de la hiérarchie ecclésiastique, ni auprès des pouvoirs civils et des administrations gouvernementales. La fuite de certains devant le sacerdoce et le monachisme s'explique encore par le fait que, dès qu'un serviteur du Christ revêtait l'habit monastique, chacun se considérait en droit de le juger. Ce jugement était le plus souvent injuste, malveillant, calomnieux. Très souvent, ceux qui étaient particulièrement doués subirent même des persécutions brutales, parce que leur vie dépassait la compréhension des dirigeants. L'histoire de notre Église est pleine de cas semblables, et il n'est pas nécessaire de mentionner leurs noms.

L'une des caractéristiques de l'homme qui prie beaucoup et avec ferveur, c'est de passer souvent d'un état à un autre : d'une souffrance aiguë à une joie profonde, du désespoir à la contemplation et à une espérance pleine d'inspiration, de pleurs prolongés à une douce paix, et ainsi de suite. Grâce à de nombreuses et longues prières, à une stricte abstinence en tout, les perceptions s'affinent. L'âme devient semblable à un appareil acoustique très sensible qui réagit vivement à des sons à peine perceptibles et même à d'inaudibles mouvements de l'air. Quand notre esprit a vécu des centaines de fois - et même davantage aussi bien des ascensions que des chutes, notre âme les assimile à tel point que, d'une certaine manière, elle porte sans cesse en elle et le Royaume et l'enfer. Cela paraîtra peut-être à beaucoup 128 paradoxal, mais c'est, en réalité, le signe que l'amour croit en nous, que nous nous rapprochons de la ressemblance du Christ. Voici ce que l'apôtre Paul écrit à son propre sujet: « Qui est faible, que je ne sois faible ? Qui vient à tomber, qu'un feu ne me brûle? » (2 Co 11, 29). Et aux Romains, il leur commandait: « Réjouissez-vous avec qui est dans la joie, pleurez avec qui pleure » (Rm 12, 15).

Conformément au principe pastoral des Pères, aucun père spirituel ne doit commander à ses ouailles des actions qu'il n'a pas accomplies lui-même. Je ne pense pas que l'apôtre Paul ait été sous ce rapport moins sévère que les Pères. La réception de personnes qui traversent de pénibles épreuves ne peut être réglementée ou organisée arbitrairement ; on ne peut pas fixer certaines heures pour l'accueil des affligés, et d'autres pour ceux qui sont joyeux. Il s'ensuit que chaque pasteur doit être en tout temps en état de pleurer avec ceux qui pleurent et de se réjouir avec ceux qui sont dans la joie, d'être accablé avec ceux qui sont dans le désespoir et de conforter dans la foi ceux qui sont tentés. Mais ici aussi, comme dans toute notre vie, le Seigneur est notre premier exemple. Nous voyons d'après le récit évangélique comment, en particulier durant ses derniers jours et heures, le Seigneur vivait simultanément la plénitude - inaccessible pour nous - et de la souffrance et du triomphe de la victoire. Il vivait à la fois la

mort et la gloire divine: « La Pâque, vous le savez, tombe dans deux jours, et le Fils de l'homme va être livré pour être crucifié » (Mt 26, 2). « je ne boirai plus désormais de ce produit de la vigne jusqu'au jour où je boirai avec vous le vin nouveau dans le Royaume de mon Père » (Mt 26, 29). « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné? » (Mt 27, 46). « En vérité, je te le dis, dès aujourd'hui tu seras avec moi dans le Paradis » (Lc 23, 43). « [...] et sa sueur devint comme de grosses gouttes de sang qui tombaient à terre » (Lc 22, 44). « Mon Père, pardonne-leur: ils ne savent ce qu'ils font » 129 (Lc 23, 34). « Mon âme est triste à en mourir » (Mt 26, 38). « Es-tu le Christ, le Fils du Béni ? - Je le suis, répondit Jésus, et vous verrez le Fils de l'homme siéger à la droite de la Puissance et venir avec les nuées du ciel » (Mc 14, 61-62).

Si nous gardons vraiment la parole du Christ, tout ce qu'Il a vécu se répète dans notre vie aussi, quoique dans une mesure plus restreinte. Insondable est la profondeur des souffrances du Christ! En y pénétrant, nous recevons la possibilité de connaître la hauteur du dessein de Dieu à notre égard et de parvenir à la perfection de l'amour. Après notre mort, les souffrances cesseront d'être destructrices pour nous, comme c'est le cas pour notre « composé » tant que nous sommes sur terre ; elles ne pourront plus désormais causer de dommage à la vie nouvelle qui nous aura été donnée en abondance et en héritage inaliénable. L'esprit de l'homme conservera la capacité de souffrir avec tous ceux qui sont privés de la gloire divine - de vraiment compatir avec eux -, mais ce ne sera que comme l'une des multiples manifestations de l'amour universel ; la mort, en effet, n'a plus de prise sur ceux qui sont sauvés en Christ. Ici-bas, sur terre, les tourments spirituels nous conduisent parfois jusqu'au seuil de la mort; mais souvent, en réponse à notre prière, la force de la grâce descend sur nous et restaure ce qui a été détruit, parfois augmente même l'énergie vitale en nous. Si nous étions capables, ne serait-ce que dans une faible mesure, de pénétrer dans l'immense affliction de la Mère de Dieu au pied de la Croix, il serait clair pour nous que sans une assistance venue d'en haut, nous ne pourrions pas, dans notre corps terrestre, supporter pareille souffrance. Mais l'amour du Saint-Esprit qui reposait sur elle depuis le jour de l'Annonciation, triomphait de la douleur mortelle ; elle resta en vie, et vit son Fils ressuscité s'élever au ciel pour envoyer du Père le Saint-Esprit sur l'Église née dans son sang. 130

Tous ceux qui sont familiarisés avec l'histoire de l'Église du Christ savent quels efforts furent nécessaires au cours des siècles pour trouver les formulations de sa conscience dogmatique - que ce soit sur Dieu ou sur elle-même (l'Église) -, formulations qui la protégeaient de diverses déviations susceptibles d'affecter la vie spirituelle à la fois de ses membres pris isolément et de son être dans sa totalité.

Nous fondant sur une expérience multiséculaire, nous avons l'intime conviction que chaque membre de l'Église - quel qu'il soit, indépendamment de son origine sociale ou de son rang hiérarchique - a accès aux degrés les plus parfaits de la connaissance de Dieu possible sur terre et au ciel. A preuve, parmi les figures les plus proches de nous dans le temps, les exemples de saint Séraphim de Sarov ou de saint Silouane, du métropolite Philarète de Moscou ou de Jean de Kronstadt; nous pourrions aussi remonter jusqu'au tout début de notre Église, aux apôtres qui étaient des pêcheurs pauvres, mais cela suffit. S'il en était autrement, il faudrait faire dépendre ces ascensions dans les sphères divines d'une formation scolaire humaine. Or, le Seigneur a montré par lui-même que Dieu le Père est souvent plus près des « petits » et des déshérités: « Les soixante-douze revinrent tout joyeux, disant: Seigneur, même les démons nous sont soumis en ton Nom ! Il leur dit: " Je voyais Satan tomber du ciel comme l'éclair. Aussi bien vous ai-je donné le pouvoir de fouler aux pieds serpents, scorpions, et toute puissance de l'Ennemi, et rien ne pourra vous nuire. Cependant ne vous réjouissez pas de ce que les esprits vous sont soumis; réjouissez-vous de ce que vos noms se trouvent inscrits dans les cieux. " À cette heure même, Il tressaillit de joie sous l'action de l'Esprit saint et dit: " je te bénis, Père, Seigneur du ciel et de la terre, d'avoir caché cela aux sages et aux intelligents

et de l'avoir révélé aux tout-petits. Oui, Père, car tel a été ton bon plaisir. " Et se retournant vers ses disciples, Il dit: " Tout m'a été remis 131 par mon Père, et nul ne sait qui est le Fils si ce n'est le Père, ni qui est le Père si ce n'est le Fils, et celui à qui le Fils veut bien le révéler " » (Lc 10, 17-22). « Les Juifs, étonnés, disaient: " Comment connaît-Il les lettres sans avoir étudié ? " Jésus leur répondit: " Ma doctrine n'est pas de moi, mais de Celui qui m'a envoyé. Si quelqu'un veut faire sa volonté, il verra si ma doctrine est de Dieu, ou si je parle de moi-même [comme homme] " » (Jn 7, 15-17).

La science humaine fournit des instruments pour formuler l'expérience, mais, sans la coopération de la grâce, elle ne peut pas, par elle-même, communiquer la connaissance qui sauve véritablement. La connaissance de Dieu est une connaissance ontologique ; elle n'est pas abstraite, intellectuelle. Des milliers et milliers de théologiens professionnels reçoivent les diplômes les plus élevés, mais en réalité ils demeurent profondément ignorants dans le domaine de l'Esprit. Cela, parce qu'ils ne vivent pas selon les commandements du Christ; aussi sont-ils privés de la lumière de la connaissance de Dieu.

Dieu est Amour. Cet amour s'acquiert par la voie d'un repentir qui brise les os et par la crainte de Dieu : « Ne craignez rien de ceux qui tuent le corps et après cela ne peuvent rien faire de plus. [...] Craignez Celui qui après avoir tué, a le pouvoir de jeter dans la géhenne ; oui, je vous le dis, Celui-là, craignez-le » (Lc 12, 4-5). Selon l'affirmation des Pères de notre Eglise, si nous ne passons pas par la fournaise ardente de la crainte de Dieu, l'amour divin ne s'établira pas dans notre âme. Cet amour embrasse toute la création; il unit au Maître tout-puissant, au Dieu d'amour; il est lumière, joyau infiniment précieux. Pour l'âme, il est terrible de perdre cette perle. La nature de la crainte de Dieu est indescriptible, comme l'est d'ailleurs tout en notre Dieu. On peut, dans une certaine mesure, représenter l'état spirituel de l'homme comme un « noeud » : la foi en Christ est le commencement de l'amour, mais c'est encore une lumière aurorale. 132

Cette foi suscite en nous un profond repentir et une certaine crainte de perdre le trésor trouvé, c'est-à-dire Dieu. Par les pleurs de repentir durant la prière, notre être se purifie, et alors naît l'espérance. L'espérance, comme plus grand degré de l'amour pour Dieu, augmente en nous la crainte de ne pas être jugés dignes de demeurer éternellement avec Lui. Chaque fois que notre esprit monte vers un amour plus grand, nous passons nécessairement par une crainte accrue. Mais lorsque le grand amour du Christ touche notre cœur et notre intellect, dans la flamme de ce saint amour notre esprit embrasse toute la création avec une grande compassion d'amour, et le sentiment de passer dans l'éternité divine acquiert une force irrésistible. Cet événement est plus grandiose que tous les autres événements de l'histoire du monde déchu: Dieu s'unit à l'homme et devient un avec lui.

Pardonnez-moi ! Je ne suis pas capable d'exprimer par des mots l'« abondance de vie » (voir Jn 10, 10) qui nous est donnée en Christ. Je ne vois pas comment je pourrais évoquer, avec tous ses paradoxes, le merveilleux écheveau de cette vie qui emplit le cœur.

Je me hais tel que je suis. Jaillissant de cette haine, ma prière devient pour ainsi dire folle ; consumant tout, elle m'arrache à tout ce qui est créé et transporte mon esprit dans un infini lumineux, dans un abîme indescriptible. Là, j'oublie l'amertume de cette crucifiante haine de moi-même: tout se transforme en amour de Dieu dans un total dépouillement de soi. Quel étrange enchevêtrement de haine de soi et d'amour de Dieu! Il en va de même avec la crainte: elle m'envahit jusqu'à provoquer une grande douleur, mais l'amour guérit cette douleur, et je ne me souviens plus de la crainte. Cependant, lorsque mon esprit revient de ce banquet de l'amour divin en Christ, la crainte d'être séparé de cette Lumière, de cette Vie se manifeste de nouveau : ne serait-ce pas à tout jamais ? 133

Par lui-même, l'homme ne désire pas revenir dans ce monde, mais l'amour de Dieu, pour le Christ, est inséparable de l'amour pour l'homme, pour notre prochain. Demeurer et agir dans les conditions de la vie ordinaire sur terre n'est possible que si la grâce diminue d'intensité.

Quand tu te trouves dans une extrême tension de prière, comment et de quoi vas-tu parler avec des gens qui souffrent dans leur lutte pour le pain quotidien et un toit, qui sont préoccupés de leur famille, de leur vie conjugale, d'un insuccès dans les affaires, de leur état de santé ou des maladies de leurs proches, etc. ? Tu n'aideras pas un homme si tu méprises ses besoins élémentaires. Dans le service chrétien, la compassion de l'amour nous presse. Il faut soit prendre dans notre coeur les difficultés et la peine de ceux qui viennent à nous, soit, à l'inverse, pénétrer dans leur coeur, dans leurs tourments, et devenir un avec eux. Cela nous fait courir le risque d'entrer en conflit avec eux, d'être contaminés par leur esprit de dispute, de nous irriter à cause de leurs contradictions et de leur désobéissance, parfois même à cause de leur hostilité à notre égard. Tu les sers, tu leur transmets le saint héritage acquis par des décennies de pleurs, mais ils ne sont pas contents de toi. Faut-il les abandonner ? Ou faut-il mourir pour eux comme sont morts tous les apôtres et les pasteurs qui furent leurs successeurs ?

« Labeur et fatigue, veilles fréquentes, faim et soif, jeûnes répétés, froid et nudité [...] mon obsession quotidienne, le souci de toutes les Églises ! Qui est faible, que je ne sois faible ? Qui vient à tomber, qu'un feu ne me brûle ? » (2 Co 11, 27-29). Et saint Paul poursuit : « Cette fois-ci comme toujours, le Christ sera glorifié dans mon corps, soit que je vive, soit que je meure. Pour moi, certes, la vie c'est le Christ, et mourir représente un gain. Cependant, si la vie dans cette chair doit me permettre encore un fructueux travail, j'hésite à faire un choix. Je me sens pris dans cette alternative : d'une part, j'ai le désir de m'en aller et d'être avec le Christ, ce qui serait, et de beaucoup, bien préférable ; 134 mais de l'autre, demeurer dans la chair est plus urgent pour votre bien. Au fait, ceci me persuade : je sais que je vais rester et demeurer près de vous tous pour votre avancement et la joie de votre foi » (Ph 1, 20-25). C'est dans un pareil déchirement que vit celui qui est chargé du service pastoral. D'une part, il a une vive conscience que l'homme ne retire aucun avantage à gagner le monde entier, s'il perd sa propre vie (voir Mc 8, 36). D'autre part, il connaît le commandement du Seigneur : « Allez donc de toutes les nations faites des disciples, les baptisant au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit » (Mt 28, 19). « Vous avez reçu gratuitement, donnez gratuitement » (Mt 10, 8). Parallèlement à cela, il se dit que le besoin le plus essentiel des hommes c'est de connaître le Dieu véritable (voir In 17, 3). Mais comment le trouver ? Ainsi, il est indispensable que la connaissance de Dieu demeure sur terre, que les hommes n'errent pas comme des brebis sans berger. Cette connaissance est à tel point importante que saint Isaac le Syrien affirme une chose terrible, difficile à comprendre et qu'on n'accepte pas sans douleur : « Ne compare pas ceux qui font des signes, des miracles et des prodiges avec ceux qui vivent en hésychastes avec connaissance. Aime l'inactivité de l'hésychia plus que de rassasier ceux qui ont faim dans le monde et d'amener de nombreux peuples à adorer Dieu . »

Aimer l'inactivité extérieure de l'hésychia plus que de rassasier ceux qui ont faim... Qu'est-ce que cela signifie ? Il y a deux genres de faim : la faim corporelle et la faim spirituelle. « Voici venir des jours - oracle du Seigneur Yahvé - où j'enverrai la faim dans le pays, non pas une faim de pain, ni une soif d'eau, mais d'entendre la parole du Seigneur. D'une mer à l'autre on ira titubant, on errera du nord au levant pour chercher la parole du 135 Seigneur, et on ne la trouvera pas ! En ce jour-là, défailliront de soif les belles jeunes filles et les jeunes gens. Ceux qui jurent par le péché de Samarie, ceux qui disent : " Vive ton Dieu, Dan ! " et : " Vive le chemin de Bersabée ! ", ceux-là tomberont pour ne plus se relever » (Am 8, 11-14). On observe actuellement un peu partout un désarroi spirituel, un désespoir qui ne cesse de croître. On publie des livres - plus que jamais -, mais malheureusement la plupart ont un caractère syncrétiste qui vise à fusionner des éléments hétérogènes, le plus souvent contradictoires dans leur noyau et pratiquement inconciliables ; d'où une confusion croissante. Isaac le Syrien considérait le repentir et l'hésychia pratiqués avec sagesse comme la voie la plus sûre pour parvenir à une profonde connaissance de Dieu et pour vivre en Lui. Et c'est précisément cela -



chose si rare sur terre - qu'il estimait comme l'oeuvre la plus importante. La perte de la véritable connaissance de Dieu qui nous a été donnée par le Christ et le Saint-Esprit, serait une perte irréparable pour le monde entier.

J'ai rencontré beaucoup de personnes qui traversaient une sérieuse crise spirituelle. Lors de mes contacts avec elles, je me souvenais de ma propre crise qui avait duré des années, dans une tension à la limite de mes forces. Lorsque la prière triompha en moi, j'abandonnai ma profession - la peinture - et entrai à l'Institut de théologie de Paris. Là s'étaient rassemblés des jeunes gens sérieux et le corps professoral était d'un niveau élevé. Mais la prière m'étouffait jour et nuit, et je quittai l'Institut pour me rendre au mont Athos où toute la vie est centrée principalement sur la liturgie et la prière. Il m'était impossible, à cette époque, de suivre des cours de sciences ecclésiastiques. En effet, après avoir fixé l'attention de mon intellect sur les matières enseignées, je ne trouvais plus l'élan vers Dieu auquel j'étais déjà accoutumé à cette époque. Il était clair pour moi que si j'avais soif de connaître Dieu, je devais m'abandonner à Lui plus radicalement<sup>136</sup> que je ne m'étais consacré à l'art. L'éternité divine m'attirait. En quittant la France, je brûlai les ponts derrière moi, afin qu'en cas d'hésitations je ne puisse plus revenir à ma vie antérieure. J'ai vécu une minute de tentation: montant de la mer vers le monastère, je fus attaqué par la pensée : « Tu entres de plein gré dans une prison à vie ! » Durant toute ma vie, ce fut l'unique occasion où, pour un instant, mon coeur hésita. Cela m'est revenu à l'esprit maintenant, mais, durant des décennies, je ne me suis jamais retourné vers le passé. C'est devant moi, immensément loin, que se trouve ce que je cherche; je n'ai en tout et pour tout que peu de jours à vivre, et ils s'écoulent rapidement. Mon âme se desséchait dans les vanités de ce monde, et il me fallait l'eau vive provenant de mon Créateur et « jaillissant pour la vie éternelle ».

J'écris et, tout le temps, je me retiens de parler dans la langue qui, en réalité, serait la seule possible pour exprimer la douleur lancinante de tout mon être dans la recherche de mon Dieu-Sauveur. Tout mon corps priait également, étroitement recroquevillé sur lui-même. Mon front était plaqué à terre; des larmes brûlantes coulaient à flots, dissolvant peu à peu en moi les pierres dures de mes passions. Aucune perte sur terre n'aurait pu me causer une affliction plus forte, plus profonde que celle de mon coeur. Je m'efforçais de m'ouvrir tout entier à Dieu, totalement. Je le suppliais de ne pas me rejeter loin de sa Face, de me faire connaître la vraie voie menant à Lui, d'écartier de moi toute erreur pouvant me faire dévier. Je connaissais ma bassesse, ma souillure, mon ignorance, mes défauts, ma corruption, et j'étais écrasé de me voir tel que j'étais. Mon besoin d'être guéri par la puissance du Saint\_ Esprit était semblable à celui d'un adolescent avide de vivre, mais impitoyablement détruit par quelque maladie. Dieu s'était révélé à moi avant mon entrée à l'Institut de théologie. J'arrivai à l'Athos libre de doutes sur la véracité du Fils de Dieu, qui seul pouvait me révéler son Père. Mais j'étais en enfer: le Saint des saints ne saurait<sup>137</sup> accueillir une pareille abomination! Mes cris pour le renouvellement de mon être sur tous les plans étaient une clameur dans le désert, dans un désert - je crains de le dire - cosmique, non terrestre. Et ma douleur échappait aux limites du temps.

Ce que j'avais vécu, d'une part, m'aida dans mon service comme confesseur, au début sur la Sainte Montagne avec les moines, puis en Europe avec des personnes d'âges, d'états psychiques et de niveaux intellectuels différents ; mais, d'autre part, cela m'induisit aussi en erreur. Je pensais que tout le monde était tendu vers Dieu avec le même élan, en quoi je me trompais. Il n'est pas toujours juste de juger d'après soi-même.

Bien que profondément conscient de ma médiocrité, je ne pouvais pas refuser le service de confesseur qui m'était imposé. Je ne l'avais nullement recherché. D'une façon générale, à cette époque, je ne recherchais rien en ce monde, parce que tout mon être était tendu vers Dieu contre qui j'avais si gravement péché. Condamné par moi-même en esprit, je vivais en enfer. Si, à certains moments seulement, j'ai pu ressentir de la peine à cause de l'hostilité de quelques pères et frères du monastère, habituellement il m'était parfaitement indifférent d'occuper telle

ou telle position dans ce monde, et je n'étais pas touché par le comportement des moines plus âgés ou plus jeunes à mon égard. Je ne connaissais pas la jalousie. Pour moi, il n'existait aucun rang social ou même hiérarchique qui aurait pu calmer le feu qui dévorait mon âme. Il se peut que la présence de ce feu intérieur suscita chez certains une irritation contre moi; peut-être, en raison de cet embrasement, mon comportement apparaissait-il aux autres quelque peu inhabituel. Qui sait ? Ce qui est sûr, c'est que, de toutes mes forces, j'avais besoin du pardon de Dieu et que je ne prêtais attention à rien d'autre.

Peu avant sa mort, le starets Silouane me dit une fois à l'improviste: « Lorsque vous serez père spirituel, ne refusez pas 138 d'accueillir ceux qui viendront à vous. » À ce moment-là, je me sentais à la limite de mes forces physiques, miné par la malaria qui me tourmentait sous une forme légère durant ces années. Ne sachant pas combien de temps il me restait à vivre, je ne fis pas attention aux paroles du starets. Je pensais : « Le starets ne se rend pas compte à quel point je suis malade » ; de fait, son conseil disparut rapidement de ma conscience.

Je m'en souvins quatre ou cinq ans plus tard, lorsque, également à l'improviste, je fus invité par l'higoumène du monastère Saint-Paul, l'archimandrite Séraphin, à en devenir le confesseur. Bien sûr, par obéissance au starets Silouane, je ne fis aucune objection et dis que je viendrais chez eux au jour fixé.

L'exercice de la paternité spirituelle qui m'était échue changea radicalement le cours ma vie, non dans le sens d'un approfondissement, mais en me faisant perdre la grâce. Ma quête antérieure ne subsista pas dans son intégralité. Demeurer sans discontinuer dans l'« homme intérieur » n'était plus possible, car je concentrais mon attention sur ce que me disaient ceux qui venaient vers moi pour se confesser. Je savais que là, à l'intérieur, était le commencement et que là étaient la fin et l'achèvement; de là on part, et c'est là qu'on retourne. Sans une prière fervente venant du cœur pour demander à Dieu une parole et sa bénédiction en tout temps, le service du confesseur est vain ; sans une constante inspiration venue d'en haut, même l'Église se transformerait en l'une des forces semi-aveugles de ce monde qui, par leurs conflits, apportent la destruction à la vie de la terre. En quoi consiste la tâche du confesseur? À s'occuper attentivement de chaque personne afin de l'aider à entrer dans la sphère de la paix du Christ; à contribuer à la renaissance et à la transfiguration des hommes par la grâce du Saint-Esprit; à insuffler du courage aux pusillanimes pour mener le combat d'une vie selon les commandements du Seigneur; en un mot, à la formation spirituelle de chacun. « Formation » vient du mot « forme ». Un évêque serbe a écrit des choses remarquables à ce sujet: «Quelle forme ou celle de qui donne-t-on dans nos écoles contemporaines ? Laquelle de ces écoles sait que l'homme a été créé à l'image du Dieu sans commencement ? Il est apparu sur terre et s'est révélé à l'homme ; et nous savons maintenant que la vraie éducation consiste à rétablir l'image du Christ - perdue dans la chute - dans les descendants d'Adam. »

Dans son ministère, le confesseur est obligé de toujours prier pour les hommes, proches et lointains. Par cette prière, il se plonge dans une vie nouvelle pour lui. En priant pour ceux qui sont dans le désespoir à cause d'insurmontables difficultés dans la lutte pour l'existence, il éprouve de l'inquiétude, de l'anxiété pour eux. En priant pour les malades, il ressent la crainte de leur âme devant la mort. En priant pour ceux qui sont en enfer (dans l'enfer des passions), il expérimente lui-même un état infernal. Il vit tout cela en lui-même, comme son propre tourment. Mais, en réalité, ce n'est pas le sien: il ne fait que recevoir et porter les fardeaux d'autres personnes. Au premier abord, il ne comprend pas ce qui lui arrive ; il est dans la perplexité ; il ne sait pas pourquoi il est de nouveau attaqué - et même davantage qu'auparavant - par les passions, dont plusieurs lui étaient jusqu'ici inconnues. Ce n'est que plus tard qu'il réalise qu'il a été entraîné dans la lutte pour la vie d'autres personnes, que sa prière a rejoint la réalité spirituelle de ceux pour qui elle est offerte à Dieu. Il est étreint par le souffle de la mort qui a frappé le genre humain. Sa prière personnelle et liturgique prend des dimensions cosmiques.

Parfois, la lutte pour la vie de ceux qui lui sont confiés par la Providence du Très-Haut ne dure pas longtemps: il suffit de quelques paroles, jaillissant du cœur vers le Dieu d'amour. Mais il y a aussi d'autres cas où l'épreuve se prolonge. Bien qu'il donne sa vie, le confesseur ne se sent pas encore complètement

140 libéré des passions. Il prie pour les autres comme pour lui-même, car leur vie s'est unie à la sienne. Il se repent pour lui-même et pour les autres. Il implore le pardon des péchés pour « nous tous ». Son repentir devient un repentir pour le monde entier, pour tous les hommes. Dans ce mouvement de son esprit se trouve une ressemblance au Christ qui a pris sur Lui les péchés du monde. Cette prière est ingrate: on ne voit jamais le résultat qui est recherché, car le monde, dans son ensemble, repousse cette prière avec hostilité.

La prière de repentir est un don indescriptiblement merveilleux de notre Père céleste : « Alors Il leur ouvrit l'esprit à l'intelligence des Ecritures, et Il leur dit: " Ainsi était-il écrit que le Christ souffrirait et ressusciterait d'entre les morts le troisième jour, et qu'en son Nom le repentir en vue de la rémission des péchés serait proclamé à toutes les nations " » (Lc 24, 45-47).

Nous avons perdu de vue le principe de la prédication du Christ: « Repentez-vous, car le Royaume des cieux est tout proche » (Mt 4, 17). Il est clair que ce n'était rien d'autre que la poursuite de ce qui avait commencé au paradis : le grand dialogue entre Dieu et l'homme (voir Gn 3, 8 s.). Appelés par Dieu au repentir, Adam et Ève refusèrent de reconnaître leurs torts. Ève accusa l'homme le serpent; Adam, lui, accusa insolemment à la fois Eve et Dieu qui lui avait donné une pareille femme.

Lentement, siècle après siècle, le temps s'écoula. Durant la monotone succession des âges, l'humanité explora les conséquences de la rupture avec Dieu le Père. Des âmes apparurent, préparées par diverses souffrances à entrer partiellement en communion avec Dieu; c'est alors que fut donnée la révélation du Sinaï. Grâce à la loi de Moïse, le peuple élu vécut devant la Face du Tout-Puissant invisible et se développa spirituellement jusqu'à devenir capable d'une réconciliation ultérieure avec Lui. 141

Alors apparut dans la chair Celui qui avait parlé avec Adam et Ève le jour où commença l'histoire tragique de l'humanité. C'est ainsi que fut rétablie notre communion immédiate avec la Personne du Créateur du monde, communion qui avait été interrompue pour des millénaires.

Le Seigneur nous a révélé les mystères de l'Être divin et de l'être créé. Mais toute son « œuvre » (Jn 17, 4) est si grandiose que l'œil de notre intellect est incapable d'en saisir même des détails, et l'énergie de notre cœur ne peut embrasser avec amour ses miracles. Dans son Sermon de Pâques, saint Jean Chrysostome dit: « L'enfer est affligé, car il a été abattu. Il a saisi un corps, mais a rencontré Dieu. Il a saisi de la terre, mais a rencontré le ciel. Il a pris ce qu'il voyait, mais tomba sur ce qu'il n'avait pas vu. » C'est exactement ce qui nous arrive lorsque nous décidons de suivre Jésus-Christ. Nous voyons un homme revêtu de chair corruptible, mais en réalité c'est Dieu. Nous le voyons allant sans résistance à sa mort inique, mais reconnaissons en Lui notre Créateur et notre Sauveur. Nous entendons nos mots habituels sortant de sa bouche, mais ils nous révèlent l'éternité de l'Être absolu.

Plus notre esprit se dirige vers Jésus de Nazareth, plus le contraste entre son monde céleste et la réalité visible de notre univers devient frappant. Une des premières conséquences de la chute originelle fut le fratricide. Depuis lors, c'est ce péché, principalement, qui a rempli toute notre histoire. La nature une de l'homme universel a été réduite en lambeaux. Rencontrant leurs semblables, les hommes ne se reconnaissent plus, ne voient plus l'unité de la vie qui nous est commune, à nous tous. Luttant pour leur existence individuelle, ils tuent leurs frères sans comprendre que, par ce geste, ils se plongent eux aussi dans la mort commune. Au lieu du lien d'amour, une passion fatale a pénétré dans l'âme des hommes: dominer les autres afin d'assurer 142 à soi-même et à ses enfants une vie confortable. Par suite de cet aveuglement,

notre monde tout entier est plongé dans une mer de sang, dans une atmosphère de haine, dans le cauchemar des exterminations réciproques. Le péché de nos aïeux a introduit partout la désintégration. Jusqu'à ce jour, l'humanité n'a pas réussi à se libérer de l'esprit fratricide ; elle continue de s'y enfoncer de plus en plus avec une ivresse qui sème la mort. L'expérience des siècles n'a pas instruit les hommes. Dans ce monde, une victoire obtenue par violence est toujours et inévitablement éphémère ; lors du passage dans l'éternité, elle apparaîtra comme une interminable infamie.

« Tous, vous êtes des frères », a dit notre Maître, le Christ, « car vous n'avez qu'un Père, celui qui est dans les cieux » (Mt 23, 8-9).

Le Seigneur Jésus-Christ - le plus grand des miracles est venu sur terre pour nous sauver. Mais nous L'avons tué, Lui aussi. Néanmoins, en se laissant frapper sur le plan visible (voir Mt 26, 31), le Pasteur a remporté une victoire incomparable dans la sphère de l'Esprit éternel, une victoire également dans les souffrances de l'amour qui se livra et apporta un fruit impérissable. Il en sera de même pour ceux qui suivront ses traces. Ceux qui aiment le Christ garderont sa parole et, à la fin de tout, ils apparaîtront comme de vrais vainqueurs et trouveront le repos avec Lui dans son Royaume (voir Jn 16, 33).

Dans les conditions de notre époque, l'exercice de la paternité spirituelle est une tâche surhumaine. Il est difficile de se sauver aujourd'hui, au milieu d'une apostasie massive. Les contemporains de Jésus « s'étaient mis en campagne avec des glaives et des bâtons pour l'arrêter. [...] Mais le Seigneur leur dit : "Maintenant, c'est votre heure et le règne des ténèbres" » (voir Lc 22, 52-53). Ces ténèbres infernales ne se sont-elles pas épaissies encore davantage de nos jours ? Le désespoir, en effet, 143 ne cesse de croître parmi les habitants de notre planète. Il est douloureux - jusqu'à verser son sang - de prier pour ce monde, tel qu'il est. Je citerai ici l'une de mes prières adressées au Dieu Très-Haut:

Révèle tes mystères à mon coeur. Manifeste, à moi pécheur, ta sagesse cachée depuis les siècles. Éclaire par ton Esprit saint les yeux spirituels de mon coeur pour que je puisse percevoir ta bonne Providence pour tout le genre humain, même dans les événements les plus effroyables de notre époque. Donne à mon âme la force d'aimer avec patience, car le suis accablé dans ma chair corruptible quand je vois, et plus encore quand j'entends parler des tortures insupportables infligées sur toute la terre à mes frères emprisonnés... Plus d'une fois, tu m'as donné l'assurance de la victoire finale de ta Lumière; malgré tout, tu vois comme je suis exténué dans mon service.

Depuis ma jeunesse, je me tiens avec une douloureuse perplexité devant le spectacle qui se déploie devant moi. Mais il y a aussi eu des heures d'un étrange triomphe, lorsque l'extrême absurdité de tout m'assurait de l'inévitable présence d'un autre « pôle » dans l'être du monde: la Sagesse. Je n'ai pas atteint cette Sagesse, mais elle répandait dans mon âme l'espérance de la transfiguration de la création; la prière pour le monde entier renaissait dans mon coeur, et la Lumière sans déclin guérissait mon âme.

Lorsqu'on prie pour les hommes, le coeur perçoit souvent leur état spirituel ou psychique. Grâce à cela, le confesseur peut vivre leurs états intérieurs : le contentement et le bonheur dans l'amour, l'épuisement dû au surmenage, la crainte de malheurs menaçants, l'horreur du désespoir, et ainsi de suite. En se souvenant devant le Seigneur de ceux qui sont malades, il se penche en esprit sur les lits de millions d'êtres humains confrontés à chaque instant à la mort, plongés dans d'effroyables agonies. En portant son attention sur les mourants, le prêtre entre naturellement en esprit dans l'au-delà; il participe soit au calme abandon de l'âme à Dieu, soit à la frayeur devant l'inconnu qui frappe l'imagination avant même que ne se produise le départ de ce monde. i le fait de se tenir au chevet d'une seule personne agonisante nous offre un spectacle bouleversant par le contraste avec notre représentation de l'homme premier-créé, la pensée de toute la souffrance sur terre dépasse ce que notre psychisme et même notre corps peuvent supporter. Pour le prêtre et le confesseur, c'est un seuil critique :

que faire ? Faut-il fermer les yeux sur tout à la fâ\_t\_~eur d'un instinct d'autoconservation naturel à nous tous, ou, au contraire, faut-il aller plus loin ? Sans l'ascèse préalable d'un profond repentir reçu comme un don d'en haut, ce « plus loin est inaccessible à l'homme. En réalité, il s'agit déjà de suivre le Christ au jardin de Gethsémani et au Golgotha, afin de vivre avec Lui, par sa force, la tragédie du monde comme notre propre tragédie personnelle, afin d'embrasser en esprit, au-delà du temps et de l'espace et avec un amour compatissant, tout le genre humain enlisé dans des conflits sans issue. Le cœur de la tragédie universelle consiste en ce que nous avons oublié et même rejeté notre vocation originelle. La funeste passion d'orgueil ne peut être surmontée que par un repentir total, grâce auquel la bénédiction de l'humilité du Christ descend sur l'homme, bénédiction qui fait de nous des enfants de notre Père céleste.

Il n'y a pas que notre composé psychosomatique qui refuse de s'insérer dans la prière et le sacrifice rédempteurs de l'amour de Jésus-Christ. Notre esprit aussi craint cet événement. Quant à notre intellect, il n'a pas la force de s'élever « là-haut », sur cette montagne - spirituellement la plus haute de toutes - ou notre Seigneur a remis son esprit entre les mains du Père. « Pour 145 les hommes, impossible, mais non pour Dieu: car tout est possible pour Dieu » (Mc 10, 27). Monter « là-haut » s'accomplit sans a priori; l'âme s'y élève d'une manière en quelque sorte naturelle au cours de sa prière de repentir pour ses propres péchés, pour sa propre chute qui l'unit à l'humanité et à tous les siècles de son histoire; et cela se produit subitement, à l'improviste, non intentionnellement. Dans les pleurs intenses qu'elle répand sur elle-même, l'âme est, par un don du Saint-Esprit, introduite ontologiquement dans l'essence de notre péché, dans la dimension métaphysique du péché en tant que chute hors de la vie bienheureuse et impérissable qui se trouve dans la Lumière provenant de la Face de notre Père à tous. Il ne s'agit pas d'une spéculation philosophique, ni d'une opinion de théologie conceptuelle. C'est un fait de notre être : dans la chute d'Adam, l'humanité s'est séparée de Dieu. Ce qui est vraiment tragique, c'est que, dans notre aveuglement, nous ne voyons pas notre péché ; sa nature se dévoile à nous par la foi en la divinité du Christ.

« Jésus leur dit encore: " je m'en vais et vous me chercherez et vous mourrez dans votre péché. Où je vais, vous ne pouvez venir. [...] Vous, vous êtes d'en-bas; moi, je suis d'en haut. Vous, vous êtes de ce monde ; moi, je ne suis pas de ce monde. Je vous ai donc dit que vous mourrez dans vos péchés. Oui, si vous ne croyez pas que Je Suis [Celui qui s'est révélé à Moïse au Sinaï] vous mourrez dans vos péchés. " Ils lui dirent alors: " Qui es-tu ? " Jésus leur répondit: " Dès le commencement ce que je vous dis " » (Jn 8, 21-25).

Ainsi, nous connaissons que notre péché personnel est le péché de tout le genre humain. Et la prière sacerdotale pour le pardon des péchés du monde est le repentir pour toute l'humanité. Pardonnez-moi: je n'arrive pas à exprimer par des mots ce dont il est question ici... Tout homme qui se repent vraiment de ses transgressions contre l'amour du Père est transporté par la 146 force de Dieu lui-même dans cette sphère maintenant mystérieuse pour nous. Moi-même, je suis un homme quelconque, mais j'appartiens au grand corps de l'humanité totale, dont je ne puis me détacher. Au commencement, je ressens mon péché comme étant seulement le mien ; mais, par la suite, il devient clair pour moi que c'est le même péché que celui qui est décrit dans la Bible, dans le livre de la Genèse (chapitre 3). Je suis insignifiant, mais ce qui se passe en moi n'est pas insignifiant, même aux yeux de Celui qui m'a créé. Ne s'est-Il pas « vidé » jusqu'à un extrême « abaissement », inconcevable pour nous ? Il a accompli cela tout en étant par nature le Dieu infiniment grand. Pourquoi? Pour nous sauver.

Voilà déjà de nombreuses années que je m'efforce de faire comprendre à ceux qui s'adressent à moi qu'ils doivent accueillir les épreuves qui les frappent non comme des événements survenant seulement dans les limites de leur existence individuelle, mais aussi comme une révélation de ce que toute l'humanité vit et a vécu durant les millénaires écoulés. Chaque

expérience, que ce soit de la joie ou de la douleur, peut nous apporter une nouvelle connaissance, indispensable pour notre salut. Lorsque nous vivons en nous-mêmes toute la réalité humaine, toute l'histoire de l'humanité, nous brisons le cercle clos de notre « individualité », nous pénétrons dans les vastes espaces de la forme « hypostatique » de l'être, nous devenons vainqueurs de la mort et participants de l'infinité divine.

Cette voie merveilleuse n'est connue de personne si ce n'est des chrétiens. Au début, cette sortie de la prison étroite de l'individualité peut paraître paradoxale. Nous demeurons nous-mêmes écrasés par la souffrance, où donc trouverons-nous la force de l'esprit pour étreindre de notre compassion ces millions d'hommes et de femmes qui, à tout instant, souffrent comme 147 nous-mêmes et peut-être même davantage ? Si nous ressentons de la joie, c'est encore relativement possible ; mais lorsque nous n'arrivons pas à surmonter notre propre douleur, compatir avec la multitude ne fait qu'augmenter notre tourment, déjà insupportable. Essayez cependant et vous verrez comment, des pleurs profonds d'une prière pour toute l'humanité souffrante, surgira une énergie d'un autre ordre, qui n'est pas de ce monde. Ce nouveau genre de « compassion », venu d'en haut, diffère du premier (quand nous restons renfermés en nous-mêmes dans les limites de notre individualité) : il ne nous détruit pas, mais au contraire nous vivifie. Les horizons de notre vie personnelle s'élargissent immensément. De nombreux passages de l'Évangile et des épîtres deviennent compréhensibles, comme s'ils étaient une parole qui nous concerne directement ou, plus que cela, comme s'ils étaient notre propre parole. Ainsi, par exemple : « Toute correction ne paraît pas sur le moment être un sujet de joie, mais de tristesse. Plus tard cependant, elle rapporte à ceux qu'elle a exercés un fruit de paix et de justice » (He 12, 11). Ou encore : « Fixant nos yeux sur le chef de notre foi, qui la mène à la perfection, Jésus, qui au lieu de la joie qui lui était proposée, endura une croix, dont il méprisa l'infamie, et qui est assis désormais à la droite du trône de Dieu [...] » (He 12, 2). En nous ouvrant à une plus grande souffrance dans l'esprit, nous surmontons notre épreuve individuelle. Il en sera particulièrement ainsi à la fin : c'est par la mort qu'est vaincue la mort et que se manifeste la force de la résurrection.

Il nous est absolument nécessaire, à nous tous, de beaucoup prier. Car c'est par de longues années de prière ardente, en particulier de prière de repentir, que notre nature déchue se transforme au point de devenir capable d'assimiler la Vérité éternelle qui s'est révélée à nous. Et cela, avant même que nous ne quittions ce monde. Le Christ - qui a manifesté cette Vérité dans 148 notre chair - nous attire à Lui et nous invite à Le suivre. Pour nous, demeurer éternellement avec Lui dans le Royaume inébranlable dépend de notre réponse à son appel. La grandeur démesurée de la tâche qui se trouve devant nous inspire de la crainte à notre cœur et à notre intellect. Crainte d'amour, car nous pouvons nous montrer totalement indignes de Dieu. Crainte aussi devant un pénible effort d'ascèse, parce que « le Royaume des cieux souffre violence » (Mt 11, 12). Ce combat ne peut être décrit. « Les ténèbres extérieures » (voir Mt 8, 12 ; 13, 41-43) menacent celui qui aura été vaincu par l'orgueil ou par de basses passions. En revanche, « le vainqueur, je lui donnerai de siéger auprès de moi sur mon trône, comme moi-même, après ma victoire, J'ai siégé auprès de mon Père sur son trône. Celui qui a des oreilles, qu'il entende ce que l'Esprit dit » (Ap 3, 21-22).

Nous aurons à livrer une bataille acharnée. Mais c'est une bataille particulière, sainte, différente des guerres fratricides qui ont rempli l'histoire de notre monde depuis l'époque du premier meurtre, celui d'Abel par son frère Caïn. Le seul véritable ennemi, commun à tous les hommes, c'est notre mortalité. Nous devons douloureusement lutter contre la mort qui vit en nous, en commençant par nous-mêmes. L'Évangile du Seigneur appartient à un autre plan, supérieur, supracosmique ; tout en lui « n'est pas à la mesure humaine » et ne vient « pas non plus d'un homme » (voir Ga 1, 11-12). Il est criminel d'en réduire les dimensions éternelles, car il perd alors pour les hommes sa puissance d'attraction et même son sens. Assurément, les

commandements du Christ: « Aimez vos ennemis [...] Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait » dépassent notre intelligence et notre force. Mais le Christ a manifesté cette perfection dans notre chair: « Il a vaincu le monde ». Cela signifie que la victoire peut nous être donnée à nous aussi, lorsque nous sommes avec Lui. S'exprimant au sujet de sa parole, le Christ a dit qu'elle était une semence: « La semence, c'est la parole de Dieu » (Lc 8, 11).

Puisse-t-elle demeurer en nous comme une semence qui n'est pas de ce monde; si elle est tombée dans un sol favorable, elle portera après notre mort un fruit impérissable. 150

La théologie comme prière et comme état de notre esprit

Chaque fois qu'il s'agit de parler de Dieu, l'âme est saisie d'un mouvement de pudeur et de gêne: quelle personne censée se risquerait à parler de la connaissance de Dieu sans crainte et sans tremblement ? Avec notre conception chrétienne de la connaissance comme participation ou comme communion dans l'être même, c'est encore plus audacieux... Nous désirons - et c'est naturel - que chacune de nos paroles sur le Dieu vivant soit, elle aussi, vivante, procédant des profondeurs de notre cœur sous l'action du Saint-Esprit. Nous suivons pieusement la mystérieuse naissance de la parole au-dedans de nous. Nous l'attendons avec patience, parfois dans une prière silencieuse, parfois dans l'humble espérance que, dans son infinie condescendance, le Verbe sans commencement du Père nous donnera lui-même une parole claire à son propre sujet.

Notre thème n'est pas facile. A peine l'a-t-on abordé que surgit en nous une série de questions qui nous plongent dans la perplexité: n'est-il pas fou de prétendre connaître Celui qui est au-dessus de toute connaissance ? Se fixer cette tâche ne veut-il pas dire qu'on estime, avec un manque évident de modestie, déjà posséder d'une certaine manière ce que l'on cherche ?

Comment celui qui n'y est pas lui-même initié communiquera-t-il aux autres la connaissance des mystères divins ? Comment celui qui 151

est étranger à la Lumière éternelle tracera-t-il par sa parole une voie menant les autres à la vision de cette Lumière ?

Mais rejetons maintenant toute pusillanimité. Souvenons-nous de la bonne nouvelle qui nous vient de la Révélation et qui ranime notre courage : le Logos coéternel au Père est cette « Lumière véritable qui éclaire tout homme venant en ce monde » (Jn 1, 9). Bien plus, nous ne devons pas oublier qu'en Christ nous recevons en vérité un baptême « dans l'Esprit et le feu » (Mt 3, 11). Nous nous abstenons cependant d'en tirer des conclusions exagérées, conscients que nous ne parvenons pas sur terre à la plénitude de la perfection, que notre ouïe intérieure et notre vision spirituelle ne sont pas infaillibles. Par sa venue, la Lumière véritable nous révèle que nous ne sommes pas libres des ténèbres du péché et des passions. Les saints apôtres et nos Pères ont appris du Saint-Esprit à discerner ce qui procède de Dieu de leurs propres conjectures et considérations, aussi hautes et même saintes puissent-elles paraître (voir Ac 16, 6-10 ; 1 Co 7, 10. 12. 25. 40 et passim). Ils ont confié la connaissance du mystère divin révélé (voir Ep 3, 3-5) à des hommes capables de l'assimiler puis, à leur tour, d'en instruire d'autres (voir 2 Tm 2, 2). C'est ce qui s'est passé dans l'Église jusqu'à nos jours. Nous devons aussi nous souvenir que, quelle que soit l'ardeur avec laquelle un homme prie, la crainte de se tromper ne doit jamais le quitter (voir Ga 2, 2), et que notre élan pour nous rapprocher toujours plus de l'unique Vérité, éternellement immuable, ne doit jamais se relâcher (voir Ph 3, 12-14).

Ce qui vient d'être dit n'est nullement dicté par quelque hésitation dans notre foi (voir Rm 12, 6), mais par une sobre recherche de la voie sûre et par un lucide contrôle de soi (voir Ep 5, 15).

Lorsque la Lumière créée de la divinité embrasse l'homme, il demeure de tout son être dans la vérité. Dans son esprit, il ne reste plus de place pour des questions: « Maintenant 152 voilà tout tristes ; mais je vous verrai de nouveau, et votre cœur sera dans la joie, et votre joie nul ne l'enlèvera. Ce jour-là, vous ne me poserez aucune question » (Jn 16, 22-23). Mais si

nous retombons de ce plan de perfection, il nous faudra surmonter les passions afin de préparer en nous, en le purifiant, un espace pour la grâce du Saint-Esprit. Alors surgissent dans l'âme de nombreuses questions; et plus notre niveau spirituel s'abaisse, plus la problématique engendrée par les apories non résolues devient vaste et complexe.

En Dieu, la grandeur infinie se combine merveilleusement avec l'extrême humilité; cette humilité introduit une douceur tout à fait particulière dans l'amour divin. En toute vérité - et non relativement -, cet océan est sans limite ; la parole humaine, comme en une coupe, ne peut rapporter que quelques gouttes de son eau vive. Devant l'éternité de Dieu, toute l'expérience de notre vie n'est guère plus que le pâle reflet du soleil dans une goutte d'eau. J'ai estimé qu'il était nécessaire de faire cette brève introduction. Je la termine maintenant par une prière instantanée adressée à chaque lecteur de ces pages: « Soyez patients et bienveillants envers moi. Priez pour moi; et moi, je prie que le Seigneur me juge digne d'entrer dans le courant de sa volonté et de confesser à la face de beaucoup comment il me fut donné de vivre notre foi. »

Avec toutes ses galaxies et nébuleuses qui existent depuis des milliards d'années, le cosmos n'est que partiellement accessible - dans ses énergies et ses phénomènes - à la recherche scientifique. Lorsque se pose la question de son origine, de ce qu'il y avait « avant » la grande explosion cosmogonique, la science, évidemment, s'arrête. Notre esprit en contemplation rencontre alors comme une évidence, comme un axiome, l'existence 153 d'un Être porteur d'une omniscience et d'une toute-puissance qui échappent à toute saisie intellectuelle.

Conscient de lui-même, notre esprit transcende le mode d'existence sensoriel. Il n'y a pas un temps, aussi long soit-il, qui puisse satisfaire notre esprit. Il n'y a pas d'espaces, aussi vastes soient-ils, dans lesquels nous ne nous sentions pas à l'étroit. C'est le propre de l'homme de vouloir briser le cercle étroit de l'existence matérielle, dépasser la spatialité et la temporalité, et parvenir à la connaissance de Celui qui est. Notre esprit ne trouve pas de repos tant que n'est pas étanchée sa soif de connaître tout ce qui a trait à notre destinée, et même à celle de tout l'univers.

Tendu vers une connaissance intégrale et parfaite, notre esprit se dirige naturellement, avant tout, vers l'Être principiel, vers Celui qui réellement est. C'est à ce Principe de toute vie que nos lointains ancêtres ont rendu un culte rempli de crainte. Ils ne le connaissaient pas encore, mais le recherchaient intuitivement en suivant les voies les plus diverses. Ils offraient à un ou plusieurs dieux une adoration dans des formes extrêmement primitives et naïves, parfois même sauvages. Et cela parce qu'ils ne connaissaient pas Dieu « tel qu'Il est » (1 Jn 3, 2). Certains, et il faut reconnaître qu'ils furent parmi les plus profonds, érigèrent « un autel avec l'inscription " Au dieu inconnu " » (Ac 17, 23).

Cette notion de l'« incognoscibilité » de Dieu apparaît comme l'ultime acquisition de la sagesse de la Grèce classique. Même jusqu'à nos jours, dans la mesure où il est resté dans les limites de son intelligence naturelle et fidèle aux méthodes de la philosophie et de la science, aucun philosophe ou savant n'a réussi à franchir ce « seuil ». Cependant, nous avons maintenant une expérience suffisante des limites de notre raison; c'est pourquoi nous nous tournons vers d'autres voies pour entrer dans la sphère de la connaissance spirituelle relative au Principe éternel de tout ce qui existe : la Révélation et la prière. 154

Notre intelligence aime à remonter dans la nuit des temps pour essayer de découvrir à quels moments, dans l'histoire de l'humanité, Dieu s'est clairement fait connaître. Pour nous, pour tout le monde chrétien, il est hors de doute que l'un de ces moments fut la révélation de Dieu au mont Sinäï, lorsque le grand prophète Moïse reçut une connaissance nouvelle de l'Être divin: JE SUIS CELUI QUI SUIS (Ex 3, 14). Cet événement extraordinaire marqua le début d'une ère nouvelle dans l'histoire de notre monde; des horizons merveilleux s'ouvrirent devant l'humanité. C'est l'état spirituel des hommes qui est le soubassement des événements historiques. En ceux-ci, l'élément visible ne vient pas en premier; il est la manifestation de la



force contenue dans l'idée, dans la connaissance. L'homme s'efforce d'incarner sa vision intellectuelle d'une manière créatrice dans la vie. Il édifie son être temporel ainsi que son être éternel - sur le plan spirituel - en accord avec l'intelligence qu'il a du but et du sens de sa venue dans le monde (voir Jn 16, 21). Ainsi se fait l'histoire.

Porteur de la culture très élevée de l'Égypte de son époque, Moïse ne douta point que la révélation qui lui avait été donnée d'une manière si inhabituelle venait de Celui qui avait créé l'univers, le visible - sensible - et l'invisible - intelligible. C'est par le Nom de Yahvé qui s'était révélé à lui que Moïse attira le peuple juif et le persuada de le suivre. La nouvelle connaissance lui donnait une puissance extraordinaire. Par le Nom de Yahvé - JE SUIS -, il accomplit de nombreux prodiges et réalisa une mission d'une importance exceptionnelle. À Moïse revient vraiment l'immortelle gloire d'avoir élevé l'humanité à la hauteur d'une connaissance plus profonde de l'Éternel. Sa foi était exempte d'hésitations : il donnait ses ordres en leur attribuant l'autorité d'instructions venues d'en haut. Toutes choses furent accomplies au Nom et par le Nom de ce JE suis qui s'était révélé. Ce Nom est redoutable par sa force et son pouvoir; il est 155 saint, divin. En lui s'exprime la connaissance que nous avons de Celui à qui nous sommes redevables de tout ce qui existe dans le cosmos illimité. Comme acte qui procède de Dieu, ce Nom renferme en lui l'énergie incréée du Tout-Puissant. JE SUIS CELUI QUI SUIS. JE, c'est l'absolu personnel et l'Être primordial, l'abîme de compassion, le Maître ami des hommes, le Roi des rois. Il n'y a rien ni personne qui serait avant ce JE ou après lui : JE, c'est le Commencement sans commencement et la Fin sans fin. Ce Nom est pour l'homme la première percée dans l'éternité vivante, la première lumière de la connaissance de l'Être inconditionné en tant que JE suis, en tant que personne.

Géant de l'histoire de notre monde, Moïse fit sortir le peuple hébreu de la « servitude de l'Égypte », qui est le type de toutes les formes passées et contemporaines de captivité. Durant sa longue errance à travers le désert, il découvrit que, malgré les nombreux miracles dont ils avaient été les témoins, les nomades primitifs qu'il conduisait n'étaient pas encore prêts à recevoir une si grande lumière. Leur manque de foi devint particulièrement évident à l'approche de la Terre promise. Il fut alors décrété que tous ceux qui avaient été formés à la manière de penser égyptienne laisseraient leurs ossements dans le désert et qu'ils n'entreraient pas dans le nouveau monde « à cause de leur incrédulité » (voir He 3, 16-19). Durant les longues années de migration dans le désert, Moïse devait préparer une nouvelle génération, plus à même de saisir ce Dieu invisible qui tient tout dans la paume de sa main.

Nous apprécions particulièrement le génie extraordinaire de Moïse, parce qu'il a appréhendé la révélation qui lui avait été accordée comme étant vraiment authentique, comme venant de Dieu, et, en même temps, il a compris qu'il ne l'avait pas reçue dans toute sa plénitude : quelque chose restait caché. Il chante : « Cieux, prêtez l'oreille, et je parlerai ; terre, écoute ce que je vais dire » (Dt 32, 1). Simultanément, il recherche une connaissance 156 de Dieu plus complète, en criant vers Lui des profondeurs de l'abîme : « Daigne me faire connaître tes voies pour que je te connaisse [...] Montre-moi ta gloire [...] Manifeste-toi à moi [...] Fais que je te voie de manière à te connaître » (voir Ex 33, 13 s, dans la Septante).

Moïse fut exaucé, mais c'est dans les limites de ses capacités qu'il reçut la réponse de Dieu : « Je ferai passer devant toi toute ma gloire, et je prononcerai devant toi le Nom de Yahvé.[...] Quand passera ma gloire, [...] je te couvrirai de ma main, puis j'écarterais ma main et tu verras mon. Dos ; mais ma Face, on ne peut la voir » (Ex 33, 19-23). Et le Seigneur dit à Moïse : « Je leur susciterai [aux Israélites] du milieu de leurs frères un prophète semblable à toi, je mettrai mes paroles dans sa bouche et il leur dira tout ce que je lui ordonnerai. Si un homme n'écoute pas mes paroles que ce prophète aura prononcées en mon Nom, alors c'est moi-même qui en demanderai compte à cet homme » (Dt 18, 18-19 ; voir In 12, 49).

Conformément à cette alliance, tout Israël vivait sous le signe de l'attente du prophète dont « avait parlé Moïse » (voir Jn 5, 46), du prophète par excellence (voir jn 1, 21). Le peuple juif

attendait le Messie qui « lui annoncerait toutes choses lorsqu'il serait venu » (voir Jn 4, 25). Les autres prophètes de l'Ancien Testament vivaient, eux aussi, dans cette attente et annonçaient la venue du Christ. Nous entendons leur plainte séculaire: « Viens et vis » avec nous pour que nous te connaissions. « Voici que la Vierge concevra et enfantera un Fils, et on l'appellera du nom d'Emmanuel, ce qui se traduit : " Dieu avec nous " » (Mt 1, 23 ; Is 7, 14).

Celui qui avait été attendu si longtemps vint, mais d'une manière totalement inattendue : « Marie [...] enfanta son Fils premier-né [...] et le coucha dans une crèche, parce qu'il n'y avait pas de place pour eux dans l'hôtellerie » (Lc 2, 5.7). « Voici 157 que l'Ange du Seigneur apparaît en songe à Joseph et lui dit : " Lève-toi, prends avec toi l'enfant et sa mère, et fuis en Egypte ; et restes-y jusqu'à ce que je te le dise. Car Hérode va rechercher l'enfant pour le faire périr " » (Mt 2, 13). « Il est venu », mais dans un extrême dénuement, et, dès ses premiers jours, il a été persécuté.

L'avènement de Dieu dans notre chair représente l'événement capital et le sens suprême de tout l'univers. Le Christ n'a pas rejeté les préfigurations prophétiques de l'Ancien Testament, mais Il les a justifiées en nous dévoilant le plan divin qu'elles contenaient. Il a donné de nouvelles dimensions - universelles et éternelles - à tout ce qui se trouvait dans la loi de Moïse et dans les paroles enflammées des prophètes. L'Ancienne Alliance conclue avec le « peuple élu » était la lumière annonçant l'aurore: le soleil lui-même ne s'était pas encore montré. Quant au Nouveau Testament, c'est le soleil au zénith, la révélation parfaite au sujet de la « forme » de l'Être divin. Cette révélation se reflète sur les destinées du monde entier et de chacun d'entre nous. Elle inaugure une ère nouvelle dans l'histoire de l'humanité : tout a pris un autre caractère, une autre tournure.

La révélation de Dieu accordée à Moïse était grande, assurément. Il savait, il ressentait de tout son être que l'univers visible et les mondes invisibles, l'être cosmique et nous-mêmes, tout et tous avaient leur origine en Lui. En son esprit, il prévoyait que la bienveillance divine, qui avait été répandue par Lui sur le peuple d'Israël, devait être communiquée à toute l'humanité qui viendrait adorer le « Dieu d'Israël » avec une grande allégresse. Il saisissait clairement que l'Absolu sans origine n'était pas quelque entité abstraite, impersonnelle ou suprapersonnelle, ni un processus cosmique soumis au déterminisme, mais le Dieu vivant, hypostatique. Cependant, Moïse ne reçut pas cette révélation dans toute sa plénitude : « Moïse s'approcha de l'épaisse 158 ténèbre où était Dieu » (Ex 20, 21). Ces paroles peuvent être interprétées de nombreuses manières. À l'évidence, l'accent est mis sur le caractère inconnaissable de Dieu; mais dans quel sens et sous quel rapport, cela demeura un mystère pour Moïse. Songeait-il à l'impossibilité de connaître l'Être éternel dans son essence ? Où se demandait-il comment la Personne qui s'était révélée à lui pouvait demeurer éternellement dans une solitude métaphysique ? Si Dieu est un, qu'est-ce qui constitue le contenu de sa vie ? Si Dieu est plongé dans une contemplation de lui-même, comment peut-Il communiquer à l'homme une connaissance à son sujet ? D'une manière générale, est-il possible pour l'homme de demeurer avec Lui ? Or, ce Dieu accepta de conduire le peuple d'Israël; mais où et dans quel but ultime ? Les voies de sa Providence demeurèrent insondables pour Moïse. Yahvé est proprement insaisissable dans sa nature profonde, ineffable dans la « forme » de son Être.

La mort de Moïse est symbolique: il arriva jusqu'aux confins de la « Terre promise » et là, à cette limite, il mourut, jetant du haut d'une montagne - que nous ne réussissons pas à identifier - son regard sur le pays où Israël trouverait sa nouvelle destinée. Le peuple qui avait été élu pour un grand rôle historique sera conduit plus avant par un certain Jésus, Josué fils de Nun, dont le nom prédisait la venue du véritable Jésus, le Sauveur du monde qui allait nous conduire dans le Royaume promis (voir Dt 34, 4. 9).

Le « véritable » est apparu, mais les hommes ne l'ont pas reconnu (voir Jn 1, 10). L'événement

dépassait incommensurablement leur capacité de comprendre. Le premier à le reconnaître fut Jean-Baptiste ; c'est pourquoi il fut à juste titre nommé le plus grand « parmi ceux qui naquirent d'une femme », la fin de la Loi et des Prophètes (voir Mt 11, 13). De fait, quel esprit avait le Baptiste! Sous l'humble apparence d'un homme, il sut reconnaître l'Éternel d'avant les siècles (voir Jn 1, 27. 34). 159

En tant que mortel, Moïse avait besoin de confirmations visibles du pouvoir qui lui avait été conféré d'en haut. On ne peut toutefois pas lire sans frémir d'horreur le Pentateuque et certains passages des livres historiques de l'Ancien Testament: tout était accompli au Nom de Yahvé, y compris les génocides (voir Dt 2, 34; 3, 6; 20, 16) et l'extermination des insoumis (Ex 32, 27-29). Tous ceux qui résistaient à Moïse étaient soumis à de sévères châtiments et parfois même exécutés. Conduit au pied du Sinaï « embrasé d'un feu ardent, dans l'obscurité et les ténèbres et au milieu d'un ouragan, au bruit d'une trompette et entouré d'une clameur de paroles qui lui était insupportable » (voir He 12, 18-20; Ex 19, 17-19), le peuple tremblait de peur.

En Christ, nous voyons juste le contraire. Il est venu dans une extrême humilité; comme le dernier des pauvres, Il n'avait nul lieu « où reposer la tête » (Mt 8, 20). Il n'avait aucun pouvoir non seulement dans l'Etat, mais même dans l'Eglise de la Loi, fondée sur la révélation du Sinaï qu'Il avait lui-même donnée à Moïse (voir Jn 5, 46). Sa naissance ne fut une cause de frayeur pour personne, si ce n'est pour Hérode. Le Christ ne s'oppose pas à celui qui Le rejette. Nous L'avons reconnu comme le Pantocrator, le Tout-Puissant, précisément parce qu'Il « s'anéantit lui-même, jusqu'à prendre condition d'esclave » (Ph 2, 7), jusqu'à ne pas résister à la violence qui s'exerçait contre Lui et à sa mise à mort. Et c'est naturel : comme Créateur, comme vrai Maître de tout ce qui existe, Il ne se venge de personne. Il est venu « sauver le monde » (voir Lc 9, 5 6 ; Jn 3, 17; 12, 47), en nous donnant la plénitude de la connaissance du seul vrai Dieu, notre Père. Il nous a révélé le Nom du Père. Il nous a donné la parole qu'Il avait lui-même reçue du Père (voir Jn 17, 8). Il nous a révélé Dieu comme « Lumière, et en Lui il n'y a point de ténèbres » (1 Jn 1, 5). Il nous a dévoilé le plus merveilleux des mystères: Dieu est un Etre personnel. Non pas une personne solitaire, mais une triade d'hypostases. Nous sommes~ baptisés « dans l'Esprit saint et dans le feu » (Mt 3, 11).

A la lumière de cette révélation, nous connaissons maintenant le chemin menant à la perfection éternelle (voir Mt 5, 48). Mais le monde continue de vivre dans le cercle vicieux des problèmes purement terrestres: économiques, de classes, nationaux, raciaux et autres du même genre. Ne serait-ce pas parce que les hommes ont mieux aimé les ténèbres que la Lumière (voir Jn 3, 19) ? Ne serait-ce pas parce qu'ils n'ont pas désiré de toutes leurs forces Lui ressembler en le suivant par l'observation de ses commandements ? Ne serait-ce pas parce qu'ils n'ont pas cru que, dans son conseil d'avant les siècles, Dieu a décidé de nous donner l'immortalité avec Lui? Ainsi, nous nous sommes condamnés nous-mêmes à la désintégration et à la mort.

Par sa nature même, le dessein du Créateur sur nous - nous communiquer la déification dans le Royaume des cieux exclut toute forme de contrainte, toute prédestination à notre égard. Quand, dans notre liberté, nous prenons conscience de l'immensité de la tâche qui nous attend, nous ressentons évidemment un enthousiasme qui nous porte à l'effort : « Le Royaume des cieux souffre violence, et les violents s'en emparent » (Mt 11, 12). N'est-ce que le Royaume des cieux qui est pris de force ? Par quels efforts et par quels tourments ne passet-on pas pour atteindre le grand art, une science digne de ce nom ou même pour faire carrière ? Pourtant, comme tout cela est insignifiant en regard du « royaume inébranlable » (He 12, 28)!

L'expérience bimillénaire de l'Eglise du Christ le montre à l'évidence : dès que nous commençons à réduire les dimensions de la Révélation qui nous a été donnée, la Lumière qui nous a été manifestée cesse progressivement de nous attirer. Pour être chrétien, pour préserver dans notre âme une fervente espérance, il nous faut avoir une audace folle: « Ayez confiance,

161 j'ai vaincu le monde » (Jn 16, 33) a dit le Seigneur. En l'occurrence, Il a « vaincu », non pas tellement comme Dieu, mais en tant qu'homme, car Il a vraiment assumé notre humanité. Le Logos incarné du Père avait un visage, en grec prosôpon (voir Mt 17, 2 ; Lc 9, 29). Parlant du Père céleste, le Christ dit également: « Gardez-vous de mépriser aucun de ces petits : car, je vous le dis, leurs anges aux cieux voient constamment la Face de mon Père qui est aux cieux » (Mt 18, 10). Et de nouveau : « Qui m'a vu, a vu le Père » (Jn 14, 9).

Avant tout, le visage montre l'homme tel qu'il est. C'est pourquoi il est devenu courant d'utiliser la notion de visage pour désigner l'homme lui-même. Dans la Bible, on peut comprendre de nombreux passages précisément dans ce sens : « Israël dit à Joseph : " je ne pensais pas revoir ton visage " [c'est-à-dire toi-même] » (Gn 48, 11). Au dernier stade de son développement sémantique, ce mot est utilisé (dans le langage théologique de l'Orient chrétien) pour désigner les trois Personnes de la Trinité sainte et consubstantielle; en Occident, le mot persona a connu un développement allant dans le même sens : une essence - trois personnes.

Nous comprenons la révélation de Dieu comme JE SUIS CELUI Qui suis dans le sens suivant: ce n'est pas l'essence qui détermine les personnes dans leur profondeur, mais les trois personnes, loin d'être des concepts abstraits et vides de contenu ontologique, sont porteuses de leur nature, de leur essence ; elles sont des personnes essentielles. C'est cette dimension de « personne » qui est le fondement vivant de l'Être divin. Afin de formuler cette révélation avec plus de netteté, les Pères ont préféré utiliser le terme philosophique d'hypostase (en grec translittéré, hypostasis, en latin, substantia). Dans la terminologie de la philosophie grecque, le concept d'hypostase exprimait « ce qui existe réellement » ; il pouvait s'appliquer aux choses, à l'homme et à Dieu, et était souvent utilisé comme synonyme d'essence. Dans 162 le Nouveau Testament, ce mot n'apparaît que cinq fois. Dans l'épître aux Hébreux, il est utilisé la première fois pour désigner la personne du Père: « effigie de sa substance [hypostase] » (He 1, 3) ; plus loin, il se traduit par garantie : la foi est la garantie des biens que l'on espère » (He 11, 1). Ailleurs, dans cette même épître (He 3, 14) et dans la seconde épître aux Corinthiens, le mot hypostase se traduit par « confiance » ou assurance: « Ce que je vais dire [... Je le dirai] dans l'assurance d'avoir de quoi me glorifier » (2 Co 11, 17 ; voir 2 Co 9, 4). Chaque fois, l'accent est mis sur la sûreté de ce dont il est question.

Dans la théologie orientale, l'usage du terme « hypostase » n'a pas éliminé celui de « personne » ; il a été utilisé parallèlement à lui, en faisant toutefois ressortir l'importance ontologique de la personne dans l'Être divin. Autrement dit, en attirant l'attention sur ce principe, les Pères le présentaient comme le fondement (la « substance ») de tout l'Être, comme Celui qui vit réellement, qui est le Dieu absolu et véritable. C'est à Lui que s'adresse notre prière personnelle (face à Face), et nullement à l'essence, car Il est le premier principe.

L'« hypostaticité » est la première et la dernière dimension. Elle est la source de tout et la fin de tout; elle est le principe qui englobe tout, hors duquel rien n'existe ni ne peut exister. Là où ce principe fait défaut, il n'y a aucun être y a seulement la mort, seulement le néant (voir Jn 1, 1-3).

Il est inhérent à l'esprit humain de se diriger vers le principe suprême, vers la première et la dernière dimension de l'Être. Si, au lieu de nous laisser guider par la révélation de cet Être, nous suivons notre raison dans son état naturel après la chute et nous élevons par la pensée vers l'Absolu, nous en viendrons pour ainsi dire fatalement 163 à nier le caractère personnel de cet Absolu produit par notre imagination. Pour l'instant, je voudrais attirer l'attention sur deux causes de ce tragique phénomène. La première, c'est le caractère impersonnel des lois de la logique, c'est-à-dire de la structure même de la pensée rationnelle. La seconde, c'est l'impossibilité d'appliquer à l'Absolu les limitations de notre « mode d'existence », particulièrement dans l'état d'individu pris à tort pour celui de la personne. Ici, autrement dit, on est en présence d'une confusion entre deux concepts opposés: l'individu et la personne. Le

premier est l'extrême limite de la division, le second est le porteur de l'Être total. Le développement logique de cette fâcheuse confusion aboutit à nier la consistance du cosmos créé en général.

À la base de l'ontologie chrétienne se trouve la révélation : JE SUIS CELUI QUI SUIS = L'ÊTRE, C'EST MOI. Je le répète : là où ce principe personnel fait défaut, il n'y a aucun Être. Pour échapper à cet abîme du non-être, nous devons abandonner la méthode philosophique qui consiste à procéder à partir de soi-même. Nous devons, au contraire, édifier toute notre vie sur le roc de la révélation du Sinaï portée à la perfection par la venue du Christ et la descente du Saint-Esprit sur l'humanité. La prière chrétienne, c'est quand une personne créée se tient devant la divinité en personne: une prière face à Face.

De même que, sur le plan humain, la personne se forme et se développe grâce à des rencontres avec d'autres personnes, de même, sur le plan de l'Être éternel, elle doit sans faute entrer en communion avec la personne absolue de Dieu. L'accès à cette communion nous est donné dans les commandements de l'Évangile du Christ. Leur observance projette la personne humaine dans l'infini de la vie cosmique. Elle lui fait rencontrer, heurter parfois et découvrir tout ce qui existe dans la sphère spirituelle du cosmos. Elle la conduit jusqu'à la limite entre le créé et l'incréd. Elle confronte chaque personne avec l'événement le plus important de sa vie : se définir dans sa liberté pour l'éternité. 164 « Vois, cet enfant doit amener la chute et le relèvement d'un grand nombre »... Une épée enflammée transpercera chaque âme décidée à suivre le Christ jusqu'au bout, « afin que se révèlent les pensées intimes de bien des cœurs » (voir Lc 2, 34-35). Être chrétien consiste à entrer en lutte « contre les Principautés, contre les Puissances, contre les Régisseurs de ce monde de ténèbres, contre les esprits du mal qui habitent les espaces célestes » (Ep 6, 12). Personne, absolument personne ne sortira vainqueur de cette lutte s'il n'est pas avec le Christ qui a vaincu le monde. L'intellect cosmique de Lucifer attirera l'âme par telle ou telle pensée et forcera l'homme à le suivre. Il lui communiquera une maladie mortelle: l'orgueil. Il a remporté son plus grand succès avec notre ancêtre Adam en lui insinuant le désir de l'autodéification; jusqu'à présent, nous observons que ce désir est l'une de ses armes les plus puissantes contre l'homme. La majorité des hommes sont entrés en lutte contre Dieu, et ils continuent à le faire.

Aucun conflit avec Dieu n'est sans danger, mais tout conflit ne provient pas nécessairement d'une mauvaise racine. Certains conflits furent même appréciés de Dieu, par exemple ceux de Job, de Jacob, de l'apôtre Paul. Lorsque, dans l'âme de l'homme, s'élève une contestation de Dieu au nom de la justice, de l'amour et de la vérité suprêmes, il peut soudain apparaître que c'est justement Lui qui est le bien suprême et l'amour sans limites. Alors, l'homme sort de cette lutte non seulement sans blâme, mais encore avec un surcroît de bénédiction et une élection, comme nous le voyons dans les exemples, cités plus haut, d'Israël, de Job, de Paul, ainsi que des prophètes Moïse, Élie et Jonas.

Dans cette brève note, je parle, en réalité, de ce que j'ai vécu moi-même; ce « vécu » couvre plus d'un demi-siècle. Je sais maintenant que je me suis trouvé dans un grand danger; 165 nous sommes, en effet, jetés dans un immense océan où nos forces individuelles sont terriblement insignifiantes. Je sais maintenant aussi que si je ne m'étais pas fortement agrippé des deux mains à la frange du manteau du Christ, j'aurais depuis longtemps péri. Mais, de nouveau, je me risque à invoquer l'exemple du grand apôtre Paul qui parle de sa lutte contre le Christ: « Naguère j'étais un blasphémateur, un persécuteur, un insulteur. Mais il m'a été fait miséricorde parce que j'agissais ainsi par ignorance » (1 Tm 1, 13). Dans mon cas également, le Seigneur n'a pas considéré comme une transgression mes prières parfois trop insolentes, lorsque je luttais contre Lui dans des moments de grande affliction pour moi-même ou pour le monde. Il n'y a aucun doute que le Christ réagit à mon manque de connaissance, ou plutôt à ma totale ignorance, comme un père ou une mère réagit aux cris de son enfant malade.

L'atmosphère du monde qui nous entoure ne favorise pas la prière et n'aide pas à « vivre » la

théologie à travers elle. Dans le désert, où l'on n'a devant soi que Dieu, il y a des heures où l'intellect de l'orant est totalement immergé en Lui. Alors, la théologie devient l'état normal de notre esprit. Nous parvenons à la théologie véritable par le grand et inlassable exploit qui consiste à accomplir les commandements du Christ.

La prière de repentir accompagnée de pleurs profonds nous arrache au péché sous toutes ses formes. En purifiant l'intellect et le cœur, elle les rend capables de percevoir les opérations de l'Esprit divin, même jusqu'à voir la Lumière incréée. C'est précisément dans cet état que l'homme qui prie devient théologien, car il contemple les réalités du monde d'en haut comme des évidences. C'est cela « vivre » la théologie. Cependant, on ne peut vivre Dieu que dans ses actes (énergies), dans ses manifestations et ses révélations, mais d'aucune manière dans son essence. 166

L'essence de l'Être divin n'est pas communicable aux êtres créés « à l'image et à la ressemblance », aux anges et aux hommes. C'est pourquoi elle reste inconnaissable pour les siècles des siècles. Pour la créature raisonnable, l'Être de Dieu est une « pure donnée ». Nous nous tenons devant Lui avec étonnement, sans pouvoir cependant pénétrer plus avant dans ce « grand mystère ».

Jugés dignes de recevoir dans notre intellect le souffle de l'Esprit divin et dans notre cœur les touches de son doigt créateur, nous voyons Dieu dans sa vie éternelle, mais « en partie » seulement pour commencer. Son éternité sainte et lumineuse s'en couvre devant nous. Nous saisissons que toutes ses manifestations ne peuvent d'aucune manière être en contradiction avec sa nature. C'est pourquoi nous rencontrons parfois dans les œuvres des saints Pères des formulations que nous n'acceptons que « conditionnellement ». Nous en trouvons un exemple typique dans l'épître de l'apôtre Pierre: « Afin que vous deveniez participants de la nature divine » (2 P 1, 4). Nous comprenons ce que l'apôtre Pierre veut dire, mais terminologiquement cette expression n'est pas exacte. En effet, seule l'énergie incréée de la vie de Dieu se communique à l'homme, mais en aucune façon sa nature-essence.

Pour mon propre usage, afin de saisir plus facilement dans ma conscience les fondements de notre foi - comme nous le faisons d'une manière générale dans l'Eglise avec le Symbole de la foi: « je crois en un seul Dieu, Père tout-puissant... » - j'ai ramené ce qui a été exposé plus haut à quelques brèves formules: « JE SUIS CELUI QUI SUIS » (Ex 3, 14), « Allez donc, de toutes les nations faites des disciples, les baptisant au nom du Père et du Fils et du Saint Esprit, et leur apprenant à observer tout ce que je vous ai prescrit. Et voici que je suis avec vous pour toujours jusqu'à la fin du monde » (Mt 28, 19-20). Telle est la révélation fondatrice sur laquelle se construit toute notre vie. 167

Appréhendé dans le principe de l'hypostase - personne, l'Être divin demeure éternellement « autre » pour les êtres créés « à l'image et à la ressemblance ». Cet « autre » est notre Ami bien-aimé, inexprimablement proche, ineffablement précieux (voir Jn 15, 13-15).

Appréhendé dans le « moment » de l'essence, l'Être divin transcende absolument la créature.

Appréhendé dans le « moment » de l'énergie - acte de la vie -, l'Être divin entre, dans toute sa plénitude, dans une réelle relation avec la créature raisonnable ; dans ceux qui sont sauvés, Il devient « immanent » à la création (voir Ep 3, 19).

L'Être divin, comme Être-en-soi éternel et essence, n'étant conditionné par rien et excluant tout processus théogonique, se présente comme une « pure donnée » aux intellects créés qui le contemplant.

L'Être divin, absolument réalisé et actualisé, exclut la présence en Lui de possibilités-potentialités non développées ; c'est pourquoi Il peut être désigné comme « pure activité ».

Comme donnée, Il est incommunicable à la créature; Il demeure éternellement un mystère impénétrable à toute prière, à toute créature.

Comme activité – acte-énergie-vie -, Il est communicable dans toute sa plénitude et dans toute son infinité aux êtres raisonnables créés « à l'image et à la ressemblance ».

C'est le Christ Jésus, homme lui-même (1 Tm 2, 5), qui a manifesté que la vie divine est communicable dans toute sa plénitude à la nature humaine. Dieu-homme, Il est la mesure de toutes choses, divines et humaines, et l'unique fondement de tout jugement. Tout ce que nous confessons en rapport avec l'humanité du Christ se présente comme une révélation du dessein du Dieu-Créateur sur l'homme (voir Ep 1, 4-10). De même qu'en son humanité le Christ contenait « corporellement toute la plénitude de la divinité » (Col 2, 9) et « s'est assis avec son Père sur son trône » (voir Ap 3, 21), ainsi chacun de nous est appelé à la même mesure de déification (voir Ep 4, 12-13) par le commandement divin: « Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait » (Mt 5, 48). Autrement, ce commandement n'aurait pas pu exister.

Les saints, totalement déifiés par le don de la grâce, sont à tel point inclus dans l'acte éternel de Dieu que toutes les propriétés (attributs) de la divinité leur sont communiquées ; cela même jusqu'à l'identité, car en eux Dieu sera « tout en tous » (voir 1 Co 15, 28). Jusqu'à l'« identité », mais seulement sur le plan de l'acte, c'est-à-dire du contenu de la vie de Dieu, et d'aucune manière selon son essence. En effet, même l'homme déifié « jusqu'au bout » demeurera éternellement différent de Dieu par son origine: Dieu est l'Être qui est par lui-même, le Créateur de tout ce qui existe aux cieux et sur la terre, alors que les hommes existent comme créatures.

Les mots: « jusqu'à l'identité, mais seulement sur le plan de l'acte » donnent l'impression d'une certaine atténuation, restriction, dégradation. En réalité, il n'en est rien. Le don de Dieu à ceux qui sont sauvés en Christ est si grandiose, si infini même, qu'aucun intellect humain n'est en mesure de se le représenter dans les limites de la terre. En créant l'homme « à son image et selon sa ressemblance », Dieu se répète Lui-même en nous. Les sauvés recevront toute la plénitude de la vie divine - sans commencement et sans fin - en possession inaliénable. Dieu est omniprésent et omniscient; en demeurant dans le Saint-Esprit, les saints deviennent, eux aussi, « omniprésents et omniscients ». Dieu est vérité et vie (voir Jn 14, 6) ; en Lui, les saints deviennent, eux aussi, vivants et vrais. Dieu est bonté, amour absolument parfait qui embrasse tout ce qui existe ; dans le Saint-Esprit, les saints embrassent, eux aussi, le monde entier, tout l'univers avec amour. L'acte de l'Être divin est sans commencement ; 169 en vertu de leur participation à cet acte, les déifiés deviennent, eux aussi, « sans commencement ». Dieu est Lumière, en Lui il n'y a point de ténèbres (voir 1 Jn 1, 5) ; par son inhabitation dans les saints (voir Mt 13, 43 ; Jn 14, 23 ; Ap 7, 15 ; 21, 3), Il fait d'eux aussi une « pure lumière ». L'Être divin est pure activité; ceux qui sont introduits « au-delà du voile » (He 6, 19) s'actualisent totalement à partir d'un état au début potentiel et deviennent, eux aussi, « pure activité ». 170

De la Lumière du Thabor

Homélie sur la Transfiguration

« Comme Il parlait encore, voici qu'une nuée lumineuse les prit sous son ombre, et voici qu'une voix disait de la nuée: « Celui-ci est mon Fils bien-aimé, qui a toute ma faveur, écoutez-le. » » (Mt 17, 5 ; Mc 9, 7 Lc 9, 35.)

Aujourd'hui, à l'occasion d'une grande solennité de l'Église, nous voudrions parler de la Lumière inaccessible et sans déclin qui a brillé sur le mont Thabor. À mesure que s'approche l'issue de notre voyage terrestre, cette solennité non seulement ne perd pas de son importance, mais au contraire croît constamment en force et en signification, ne tenant pas compte de notre infirmité.

Oubliez, je vous prie, pour un instant ma médiocrité. Fermez les yeux sur mon ignorance et

sur ma maladresse et, si possible, considérez-moi comme l'un des veilleurs sur la montagne d'Éphraïm s'exclamant : « Debout, montons à Sion, vers le Seigneur Notre Dieu » (Jr 31, 6). Dieu, Créateur du ciel et de la terre, est notre Dieu depuis le sein de notre mère. Après notre naissance corporelle, avant même que nous ayons appris à distinguer notre main droite de notre main gauche, nous avons reçu dans les fonts baptismaux une nouvelle naissance d'en haut; sur nous fut invoqué le Nom grand et redoutable - même pour les puissances célestes - 171 du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Après cela, nous avons reçu un autre don inappréciable que nous ne pouvons évoquer sans frémir: l'onction du Saint-Esprit, dont le sceau sanctificateur a été apposé sur tous les membres de notre corps avec les paroles sacramentelles: Sceau du don du Saint-Esprit. Ainsi nous sommes devenus la demeure du Dieu très-haut, et nos corps sont le temple du Saint-Esprit.

Dès notre enfance, nous sommes nourris dans l'Église Par le Corps et le Sang divins du Christ. Nous sommes ses enfants, corps de son Corps, sang de son Sang. Depuis notre jeunesse, nous vivons dans l'atmosphère de la parole divine qui nous ouvre les horizons infinis de la connaissance du Dieu sans origine, notre Père; dès ici-bas, Il nous donne de goûter par avance la béatitude d'être éternellement avec Lui et en Lui. Dans notre Église, nous jouissons chaque jour d'une telle surabondance de richesses spirituelles que notre cœur débordant de gratitude s'exclame: « En vérité, riche est notre Dieu! Partout présent et remplissant tout, sans cesse Il nous embrasse, tous et chacun de nous. »

Or, en dépit de tout cela, nous sommes « pauvres en esprit ». Dans les limites de notre existence terrestre, insatiable est notre faim, inassouissable notre soif de connaître Dieu. Nous aspirons à accéder à l'Inaccessible, à voir l'Invisible, à connaître l'Inconditionné. Cette aspiration croît de plus en plus en nous lorsque la Lumière divine daigne nous éclairer - ne serait-ce encore que par une approche voilée -, car alors l'abîme des ténèbres dans lesquelles nous demeurons se révèle aux yeux de notre intellect. Cette vision frappe l'homme tout entier. Désormais, son âme ne connaît ni trêve ni repos; elle ne saurait en avoir tant qu'elle n'est pas pleinement libérée de l'emprise des ténèbres, tant qu'elle n'est pas rassasiée de la Nourriture dont on ne se rassasie jamais, tant que cette Lumière n'augmente pas en elle et ne s'unit pas à elle jusqu'à ce qu'elles ne fassent plus qu'un, transfigurant ainsi sa pauvreté en gloire divine.

172  
La Transfiguration du Seigneur est le fondement inébranlable de notre espérance en la transfiguration de toute notre existence - maintenant pleine de fatigues, de maladies, d'angoisses - en une vie incorruptible, semblable à celle de Dieu. Toutefois, sachons bien que cette ascension sur la haute montagne de la Transfiguration est liée à de grands efforts ascétiques. Souvent, dans les débuts, nous connaissons l'épuisement, et la désespérance tente de s'emparer de notre âme. À l'heure où nous nous tenons douloureusement à la frontière entre l'inaccessible Lumière de la divinité qui nous attire et les ténèbres extérieures qui nous épouvantent, souvenons-nous des leçons de nos Pères qui, à la suite du Christ, ont parcouru cette voie ; ayant ceint nos reins (voir Lc 12, 35), fortifions-nous d'une ferme espérance en Celui qui sans efforts tient toute la création entre ses mains. Si nous nous souvenons que tout ce qui arriva dans la vie du Fils de l'homme doit se répéter « selon la ressemblance » dans notre propre vie, nous serons libres de toute crainte et de toute pusillanimité. C'est la voie commune pour nous tous selon la parole du Christ : « Je suis la voie ». De plus, c'est la seule voie, car « nul ne vient au Père que par moi » (Jn 14, 6).

Si le Seigneur fut tenté, nous devons nécessairement, nous aussi, passer par le feu des tentations. Si le Seigneur fut persécuté et pourchassé, nous serons persécutés, nous aussi, par les mêmes forces qui Le persécutèrent. Si le Seigneur souffrit et fut crucifié, nous devons inévitablement souffrir; si nous Le suivons véritablement dans les voies de nos cœurs, nous serons, nous aussi, crucifiés, quoique peut-être sur des croix invisibles. Si le Seigneur a été transfiguré, nous serons transfigurés, nous aussi, et déjà ici sur terre, à condition que nos



aspirations intérieures ressemblent aux siennes. Si le Seigneur est mort et ressuscité, tous ceux qui croient en Lui passeront, eux aussi, par la mort; ils seront étendus dans des tombeaux et, ensuite, ressusciteront comme Lui, à condition qu'ils soient morts comme Lui. 173

Les fidèles ressusciteront d'abord dans leur âme, puis, au jour de la résurrection universelle, dans leur corps. Si, après sa résurrection dans un corps glorieux, le Seigneur a été élevé aux cieux et s'est assis à la droite de Dieu, nous aussi nous serons élevés aux cieux dans le corps glorieux de notre résurrection par la puissance du Saint-Esprit, et nous deviendrons cohéritiers du Christ et participants de la nature divine (voir 1 P 4, 13 ; 2 P 1, 4; Rm 7, 17; 2 Tm 2, 11-12).

Tout ce que nous venons d'énumérer s'est réalisé pour le Seigneur non selon sa divinité, mais selon son humanité, c'est-à-dire sur le plan où le Seigneur se manifesta comme Fils de l'homme, consubstantiel à nous. Le Seigneur, Verbe coéternel au Père et au Saint-Esprit, a assumé par son incarnation notre nature humaine dans son hypostase divine. Devenu homme semblable à nous, réellement et non de façon apparente, Il a rendu manifeste dans notre chair la perfection divine ; Il nous a laissé un modèle que « beaucoup de prophètes et de justes ont souhaité voir » (Mt 13, 17) et que nous devons maintenant réaliser, chacun dans notre propre vie. Cela, afin que par notre ressemblance au Christ dans la « forme » de sa vie terrestre, nous devenions semblables à Lui selon la « forme » de son être divin.

Ne nous laissons pas abattre par cet enseignement, mais redressons-nous et ouvrons nos coeurs pour accueillir avec simplicité la bonne nouvelle du Christ. Le Seigneur a dit de sa propre bouche : « Prenez courage, j'ai vaincu le monde » (Jn 16, 33). Nous aussi, par la puissance du Christ, nous remporterons sans aucun doute cette victoire sur le monde afin d'avoir part avec Lui au Royaume éternel dans les cieux.

Si je vous parle de cela, c'est pour accomplir le commandement: « Allez annoncer hardiment au peuple dans le Temple toutes les paroles de cette vie-là » (Ac 5, 20). Car ce sont les paroles de la vie éternelle, données par le Seigneur en héritage irrévocable à ceux qui croient; c'est la prédication des apôtres et 174 les dogmes des Pères; c'est notre foi orthodoxe et notre espérance inébranlable qui ne saurait être confondue, car elle repose sur le témoignage véridique du Seigneur. Et si, par fausse humilité, quelqu'un voulait appeler cela audace démesurée ou même folie, souvenons-nous de l'apôtre Paul qui, condamnant à la fois la pusillanimité et l'insensé orgueil de la sagesse charnelle, déclare qu'il a plu à Dieu de sauver les croyants par la folie de la prédication ; il ajoute même que Dieu a détruit la sagesse des sages et frappé de folie la sagesse de ce monde (voir 1 Co 1, 18-21). Chaque jour, invariablement, l'expérience de l'humanité nous montre que les « sages et les intelligents » de ce siècle ne peuvent suivre le Christ ni au Thabor, ni au Golgotha, ni au mont des Oliviers. Ainsi donc, bien-aimés, « venez » et, par la puissance de la foi, « montons à la montagne du Seigneur » (Is 2, 3). Là, nous tenant immatériellement dans la cité du Dieu vivant, nous contemplerons par l'élévation de notre esprit la divinité immatérielle du Père et de l'Esprit, qui a resplendi dans le Fils unique. Montons non pas avec orgueil et témérité, mais avec crainte et tremblement, comme étant indignes de cette ascension et de cette vision. Montons avec l'espoir que, par la bonté infinie de notre Père céleste, la Lumière éternelle de la divinité - dont l'éclat insupportable avait jeté les apôtres élus à terre - brillera aussi pour nous pécheurs. Après avoir attiré votre attention sur les affirmations générales de notre foi - fondements de notre vie spirituelle - j'aborderai maintenant le thème que nous avons choisi.

La Transfiguration est un événement grandiose qui possède une signification permanente non seulement pour chacun d'entre nous, mais encore pour toute l'histoire de notre monde. Dans les oeuvres de nos Pères, nous en trouvons un examen approfondi sous tous ses aspects. Examen d'abord de ce qui l'a précédé, c'est-à-dire comment le Seigneur a préparé ses disciples. Examen ensuite de ce qui l'a accompagné ou de ce qui s'est 175 passé au moment même de la théophanie du Thabor. Examen enfin de ses conséquences dans les actions du

Seigneur Jésus et dans la conscience des apôtres qui en ont été les témoins. En prenant connaissance de tout cela, nous serons plus à même de comprendre comment nous devons parcourir ce chemin à la suite du Christ. Mais, pour l'instant, nous fixerons notre attention sur ce qui constitue, selon le récit évangélique, la particularité essentielle de la théophanie du Thabor.

« Voici qu'une nuée lumineuse les prit sous son ombre, et voici qu'une voix disait de la nuée: " Celui-ci est mon Fils bien-aimé, qui a toute ma faveur, écoutez-le " » (Mt 17, 5). Que représentait cette nuée lumineuse qui, cette nuit-là, couvrit de son ombre la sainte montagne du Thabor? Il y a de nombreuses années déjà, le jour de la Transfiguration, j'interrogeai à ce sujet un vénérable ascète qui, j'en ai l'intime conviction, avait été maintes fois rendu digne de contempler cette Lumière. Je le suppliai avec insistance de me dire quelques mots sur le mystère de la Lumière du Thabor, sur la manière dont elle est contemplée et comment on peut en obtenir le don. Avec une extrême indulgence pour mon ignorance et avec une grande patience, il accepta de m'éclairer. Quant à moi, je vous rapporterai aujourd'hui dans ses lignes essentielles et, si possible brièvement, ce que j'ai appris de ses lèvres dignes de toute confiance.

Cet homme vénérable me dit qu'au début, lorsqu'il était encore jeune, cette Lumière lui apparaissait d'une façon indistincte, pour de brefs instants, parfois comme une imperceptible flamme qui embrasait son cœur d'amour, mais parfois aussi comme un rayonnement qui pénétrait de sa clarté son intellect. Cette Lumière lui apparaissait durant les moments de prière, surtout à l'église. Mais un jour, après une longue période - qui dura plusieurs mois - d'une ardente prière accompagnée d'une profonde contrition pour son péché, cette Lumière descendit doucement sur lui et demeura trois jours avec lui. Pendant ces trois jours, il se sentit clairement hors de l'emprise de la mort. La joie de la résurrection des morts remplissait alors son âme. Intérieurement il nomma cette Lumière « aube de la résurrection », car elle était douce et calme comme un matin de printemps. À cette époque, il exerçait encore une activité professionnelle dans le monde. Quelques années plus tard, alors qu'il était déjà moine et membre du clergé, il arriva plusieurs fois que sa prière se transformât en vision de la Lumière, au point qu'il ne percevait plus son propre corps ni le monde matériel qui l'entouraient.

Cette Lumière se manifeste comme une pure grâce donnée d'en haut. Elle vient au commencement d'une manière inattendue, c'est-à-dire au moment où l'âme n'a pas la moindre idée qu'elle viendra ni même qu'elle existe. Jusqu'alors inconnue, elle plonge, par sa venue, l'âme dans une douce perplexité. Stupéfait, l'homme ne sait pas qui ou quoi lui est apparu; il se sent à cette heure comme un prisonnier que l'on conduit d'un sombre cachot vers de vastes étendues embaumées et inondées de lumière.

Cet homme me dit encore : « Bien que la Lumière divine soit toujours immuable par nature, ses effets, c'est-à-dire les états qu'elle suscite dans l'homme, sont très divers. Parfois elle est ressentie comme un tendre amour du Christ, parfois comme la présence d'une force divine, parfois comme un inexplicable mouvement de la vie éternelle au-dedans de l'homme, parfois comme la lumière de la connaissance ou comme une vision spirituelle de Dieu au-delà de tout concept. Mais la bonté du Seigneur est sans limite, et il arrive que son amour se déverse avec encore plus de générosité. Alors la Lumière divine emplit l'homme tout entier au point qu'il devient lui-même semblable à la Lumière; ce qu'il voit dans cet état, on ne peut le nommer que Lumière, bien que cette Lumière soit par nature tout à fait différente de celle du soleil visible. » 177

Répondant à ma première question concernant la théophanie du Thabor, cet homme poursuivit son exposé avec un évident souci de trouver des concepts qui me soient accessibles, du moins dans une certaine mesure. Il me dit: « Souvenons-nous constamment de notre insuffisance. Si nous nous permettons d'aborder un sujet si élevé, que cela ne soit qu'un timide essai de nous

approcher un peu de sa compréhension; ne poussons pas la hardiesse jusqu'à prétendre le dévoiler ou le cerner dans sa totalité. Ainsi donc, nous fondant sur ce que nous avons déjà dit des effets de la Lumière divine, nous pouvons compléter quelque peu le récit évangélique, simple au point de paraître presque naïf.

« Une fois que les apôtres eurent commencé à saisir la perfection surhumaine de leur Maître et qu'ils l'eurent confessé par la bouche de Pierre comme "le Christ, le Fils du Dieu vivant " (Mt 16, 16), le Seigneur désira les confirmer davantage dans cette connaissance par le témoignage du Père. C'était d'autant plus nécessaire qu'Il se préparait déjà à " son départ qu'Il allait accomplir à Jérusalem " (Lc 9, 31), c'est-à-dire au sacrifice du Golgotha. Les paroles de Pierre: " Tu es le Christ " (Mc 8, 29) ne révèlent pas à quel point il était encore loin, à ce moment-là, de comprendre vraiment qui est ce Christ. Toutefois, malgré toute son imperfection et son insuffisance, cette confession manifestait déjà l'amour et le dévouement croissants des apôtres, ce qui les rendit capables de recevoir la lumière d'une plus grande révélation divine. C'est pourquoi le Seigneur a dit: " Il en est d'ici présents qui ne goûteront pas la mort avant d'avoir vu le Fils de l'homme venant avec son Royaume " (Mt 16, 28). Après avoir prononcé ces paroles, le Seigneur, accompagné de ses disciples, accomplit en silence son voyage du territoire de Césarée de Philippe jusqu'au Thabor; on notera que pendant la semaine que dura cette marche, les évangélistes ne mentionnent aucun événement ni aucune conversation du 178 Christ. Là, ayant choisi ses meilleurs disciples, Pierre, Jacques et Jean, Il les conduisit sur une haute montagne où ils contemplèrent la gloire divine qu'Il avait auprès du Père avant que le monde fût (voir In 17, 5).

« Le Seigneur portait toujours et immuablement en lui la Lumière, étant lui-même Lumière sans commencement par sa divinité ; mais, sur ce plan, Il demeurait invisible à ceux qui n'avaient pas encore reçu la Lumière en eux. Au Thabor, le Seigneur entra en prière. Rien ne nous empêche de supposer que, dans son contenu, cette prière fiât semblable à celle de Gethsémani (voir Mt 26, 39), car son heure était proche. Englobant dans sa prière toutes choses depuis la fondation du monde jusqu'à la consommation des siècles, le Seigneur pria aussi pour ses apôtres, pour que leur soit révélé le Nom du Père et pour que l'amour dont le Père aime le Fils soit en eux (voir Jn 17, 26).

« Les trois témoins élus qui participèrent à cette prière surnaturelle du Christ furent épuisés par elle. Après avoir héroïquement lutté contre la faiblesse de la chair, ils furent pour un bref laps de temps vaincus par le sommeil. Toutefois, grâce à leur prière intérieure qui n'avait pas cessé, ils revinrent rapidement à l'état de veille. Alors, surmontant l'impuissance de la chair par l'ardeur de l'esprit, ils virent le Christ dans la Lumière ainsi qu'Élie et Moïse s'entretenant avec Lui. Ils pouvaient avoir cette vision uniquement parce qu'à ce moment-là, ils étaient eux-mêmes remplis de lumière.

« L'étrangeté et la grandeur de cette apparition plongea les apôtres dans un inexprimable étonnement et dans une bienheureuse perplexité. Nous voyons cela d'après ce que l'Évangile dit de Pierre : " Il ne savait ce qu'il disait " (Lc 9, 33), et d'après les paroles de Pierre lui-même: " Malice, il est bon pour nous d'être ici " » (Mt 17, 4).

« À ce moment-là, la vision du monde spirituel et de la Lumière divine était encore pour les apôtres mêlée à la perception 179 du monde sensible qui les entourait. Mais ensuite, quand cette Lumière devint plus intense, elle les éleva au-dessus de tout ce qui est visible et temporel, et les introduisit dans ce qui est invisible et éternel (voir 2 Co 4, 18). Les images de l'Évangile sont d'une extrême simplicité: " Voici qu'une nuée lumineuse les prit sous son ombre... " (Mt 17, 5). De même qu'un homme gravissant une montagne se trouve soudain coupé du reste du monde quand il entre dans un épais nuage, de même cette nuée lumineuse fit que les disciples cessèrent de percevoir les images passagères de ce monde, à tel point qu'ils ne voyaient plus le Christ dans son corps charnel (voir 2 Co 5, 16). Cette nuée n'était autre que la lumière et le souffle du Saint-Esprit qui, par sa présence divine impossible à

supporter, ravit les apôtres dans le monde de la Lumière incréée, immuable, sans déclin, éternelle, infinie et plus élevée que les cieux. Soulevés par le Saint-Esprit jusqu'à la contemplation de l'indescriptible divinité de Jésus-Christ, ils entendirent alors la voix immatérielle et mystérieuse du Père: « Celui-ci est mon Fils bien-aimé » (Mt 17, 5).

« Ce fut le moment culminant de la théophanie du Thabor. »

Cet homme poursuivit: « Si maintenant nous nous tournons vers l'infirmité de la nature humaine dont les apôtres étaient porteurs, en accord avec le récit évangélique et l'expérience des Pères de l'Église nous pouvons dire ceci: aussi grande et élevée fût-elle, la vision des apôtres sur la montagne de la Transfiguration n'était pas encore parfaite ; en effet, à ce moment-là, ils n'étaient pas encore capables de recevoir toute la plénitude et toute la perfection de la Lumière qui leur apparaissait. C'est pourquoi l'Église chante : " Laissant tes disciples contempler ta gloire autant qu'ils le pouvaient ", ou dans une autre hymne: " Autant qu'ils pouvaient la recevoir " » (vêpres de la Transfiguration).

« Aussi grande et élevée fût leur vision, les apôtres ne l'assimilèrent alors qu'imparfaitement; cela explique les incertitudes qui les assaillirent aux jours du Golgotha. C'est seulement plus tard que Pierre s'appuiera sur elle comme constituant un témoignage de la vérité (2 P 1, 17-18).

« Bien qu'encore imparfaite, la vision des apôtres au Thabor fut une si grande et si authentique contemplation de la splendeur éternelle et du mystère caché de toute éternité que ni la vision de Moïse au Sinaï (Ex 19 ; 20 ; 33 ; 34), ni celle d'Élie sur le mont Horeb (1 R 19) n'atteignirent sa hauteur et sa perfection, comme l'atteste l'Église qui chante : " Autrefois tu te montras à Moïse dans la ténèbre, mais aujourd'hui tu te révéles dans la Lumière inaccessible de la divinité ." »

Vous entraînant dans les mystères profonds et ineffables de la théologie, je ne vous cacherai pas que je suis saisi de crainte. Et pas seulement de crainte : j'éprouve aussi en ce moment un sentiment de honte. Le sage auteur des Proverbes n'a-t-il pas dit : « Bois l'eau de ta citerne, l'eau jaillissante de ton puits » (Pr 5, 15) ? Et moi, je vous apporte ce que j'ai puisé dans l'expérience et le trésor d'autrui. Mais, voyant avec quelle ardeur vous prêtez attention à mes paroles comme si elles ne vous avaient pas encore rassasiés, je vous rapporterai l'épilogue de mon inoubliable conversation avec cet homme exceptionnel. À ce moment-là, enthousiasmé par ses paroles inspirées et plein de reconnaissance pour sa condescendance envers moi, j'étais également envahi de tristesse à la pensée de mon aveuglement et je me taisais, pensant en moi-même : « Cela n'est pas pour moi. »

Mais, pour me consoler, mon interlocuteur poursuivit: « Lorsque nous ne sommes pas jugés dignes de contempler la gloire sublime de la divinité, la réaction la plus sûre de notre esprit sera de nous éprouver nous-mêmes. Si notre âme est courageuse, nous nous dirons: c'est à cause de mes transgressions que je suis privé de ce don, " car celui qui se conduit avec justice et parle loyalement [...], il habitera les hauteurs [...] et il contempera le Roi dans sa beauté " (Is 33, 15-17). Dans ce cas, ne cédon d'aucune manière au désespoir; au contraire, redressons-nous spirituellement et laissons venir les pleurs de repentir sur nous-mêmes. Rejetons la pensée erronée selon laquelle la contemplation de la Lumière divine ne serait réservée qu'aux élus, car elle risque de saper notre sainte espérance. La vérité dans laquelle nous devons affermir notre cœur, c'est que le Seigneur ne jette pas dehors ni ne repousse celui qui vient à Lui (voir Jn 6, 37). Tous sans exception, grands et petits, personnes haut placées ou qui ne comptent pour rien, nous sommes appelés à la même perfection que celle à laquelle le Seigneur a appelé les apôtres - Pierre, Jacques et Jean - qu'Il a conduits sur le Thabor. Car nous n'avons pas reçu d'autres commandements qu'eux, mais bien les mêmes; par conséquent, nous avons reçu le même honneur d'être appelés, et non un autre, moins élevé. Examinez attentivement les textes liturgiques de la fête de la Transfiguration; vous verrez avec quelle force l'Église nous appelle et nous exhorte tous à monter sur la montagne «

impalpable » de la vision spirituelle de Dieu. Par là même, l'Église indique clairement que ce n'est pas seulement autrefois et uniquement aux apôtres que le Seigneur a daigné manifester l'aurore de sa divinité ; dans tous les siècles et même Jusqu'à nos jours, fidèle à sa promesse, Il n'a cessé et ne cessera jamais de répandre cette même grâce sur ceux qui L'ont suivi et Le suivront de tout leur cœur.

« Outre la fausse humilité – « Ce n'est pas pour moi » – et un désespoir injustifié engendré par la paresse et la sensualité, il existe encore un autre obstacle à la contemplation de la Lumière incréée : la présomptueuse ambition de notre intellect 182 de "voir" Dieu, de le saisir par notre pensée, de chercher à pénétrer par force dans le mystère et dans le cœur de son Être, de Le maîtriser comme un objet de connaissance. Il est difficile de trouver des paroles pour caractériser la nature de cette orgueilleuse prétention de notre intellect; il est important pour nous de savoir que, dans de pareils cas, ce n'est plus une nuée lumineuse que nous rencontrons, mais bien des ténèbres.

« De même que nos yeux naturels sont aveuglés et brûlés lorsque nous les braquons, nus et sans aucune protection, droit sur le soleil, de même les yeux de notre intellect sont brûlés et aveuglés par la Lumière inaccessible qui consume toutes choses, lorsque nous les dirigeons " directement " sur le Soleil de l'Être éternel pour le voir tel qu'Il est. Dans l'Écriture, une image saisissante nous enseigne à nous abstenir de toute impudence devant Dieu: les séraphins qui entourent le trône du Très-Haut se couvrent la face avec deux de leurs six ailes (voir Is 6, 2).

« Tout en étant connu et vu, Dieu demeure toujours et immuablement au-delà de toute connaissance et de toute contemplation. Cette transcendance infinie de Dieu est nommée ténèbre " dans le langage de la théologie mystique. Nulle part le Nouveau Testament n'applique à Dieu le mot " ténèbre " ; il nous dit que Dieu est Lumière et en Lui il n'y a point de ténèbres (I Jn 1, 5). Pour ce qui concerne l'infinité de Dieu et, par conséquent, son absolue " invisibilité ", son absolue " incognoscibilité ", le Nouveau Testament nous dit: " Personne n'a jamais vu Dieu" (Jn 1, 18), et dans un autre passage: "Dieu habite une lumière inaccessible, nul homme ne l'a vu ni ne peut le voir " (voir 1 Tm 6, 16). Aussi, lorsque sont apparus des philosophes et des hérétiques affirmant la totale cognoscibilité de Dieu, les saints Pères - pour couper cette folle prétention à la racine - ont repris les images et le langage de l'Ancien Testament : " Le Seigneur dit à Moïse : Descends et avertis le peuple de ne pas franchir les limites pour venir voir le Seigneur. 183 [...] Le peuple se tint à distance et Moïse s'approcha de la nuée obscure où était Dieu " (Ex 19, 21 ; 20, 21). Ainsi, pour frapper plus fortement la conscience des " sages sans sagesse ", les Pères ont recouru au mot " ténèbre ", mot par lequel le législateur inspiré, Moïse, avait détourné son peuple - encore débutant sur les voies de la connaissance de Dieu - d'une tentative insensée de voir Dieu. Pour ne pas s'écarter de la révélation néo-testamentaire, les Pères ont appelé cette ténèbre "plus-que-lumineuse".

« La vraie voie vers la vision de la Lumière divine passe par l'homme intérieur. Toute notre pensée et toute la force de notre désir doivent être tendues uniquement vers ceci : garder le commandement de Dieu, sans tache et sans reproche (I Tm 6, 14). Alors, comme l'a montré l'expérience séculaire, la Lumière divine vient et visite l'homme, à maintes reprises et de diverses manières (He 1, 1). Et pe tisonne ne pourra jamais parler des limites de la bienveillance de Dieu envers nous, car elle est, en vérité, illimitée. Quels que soient les élans de l'homme vers Dieu, quelle que soit l'ardeur de son amour pour Lui, les effusions de la Lumière resteront toujours indéfinissables et innombrables, car elles ne prennent pas fin même quand la Lumière excède les capacités de notre nature à supporter son rayonnement. Alors, la seule parole, la seule affirmation possible, c'est que Dieu est Lumière et en Lui il n'y a point de ténèbres; Il vit dans une Lumière inaccessible et Il se manifeste toujours dans la lumière et comme lumière. »

Ces paroles, cependant, ne réussirent pas à dissiper la perplexité dans mon âme craintive. Je

ne voyais pas de chemin devant moi. Je ne savais comment m'approcher de cette vie, par où commencer. Je me sentais dans les ténèbres. Je posai alors la question : « Que dois-je faire pour hériter la vie éternelle ? » Et je reçus la réponse : « Prie ! Fais comme saint Grégoire Palamas qui, des années durant, avait supplié : " Seigneur, illumine mes ténèbres ", et qui fut exaucé. 184

« Prie avec les paroles de l'hymne que nous chantons à l'église: ', Ô Toi, donateur de Lumière, fais que cette Lumière éternelle brille aussi pour moi, pécheur. " Et affermis-toi dans la foi, te souvenant que l'Église ne prie pas pour ce qui est impossible. »  
 Ensuite cet homme, excluant catégoriquement toute possibilité qu'une pareille prière reste sans réponse d'en haut, termina son entretien de la manière suivante : « Lorsque ton âme connaîtra cette Lumière, tu languiras après elle quand tu l'auras perdue; alors, t'inspirant de saint Syméon le Nouveau Théologien, tu la chercheras et l'invoqueras :

Viens, Lumière véritable,  
 Viens, vie éternelle.  
 Viens, toi qui relèves ceux qui sont tombés.  
 Viens, toi qui redresses ceux qui sont abattus.  
 Viens, résurrection des morts.  
 Viens, Roi très-saint. Viens et demeure en nous.  
 Reste à tout jamais en nous,  
 Et règne sans partage en nous,  
 Toi seul, dans les siècles des siècles.  
 Amen.

Archimandrite Sophrony (1896-1993)